



Bibl. cant. US Kantonsbibl. \*

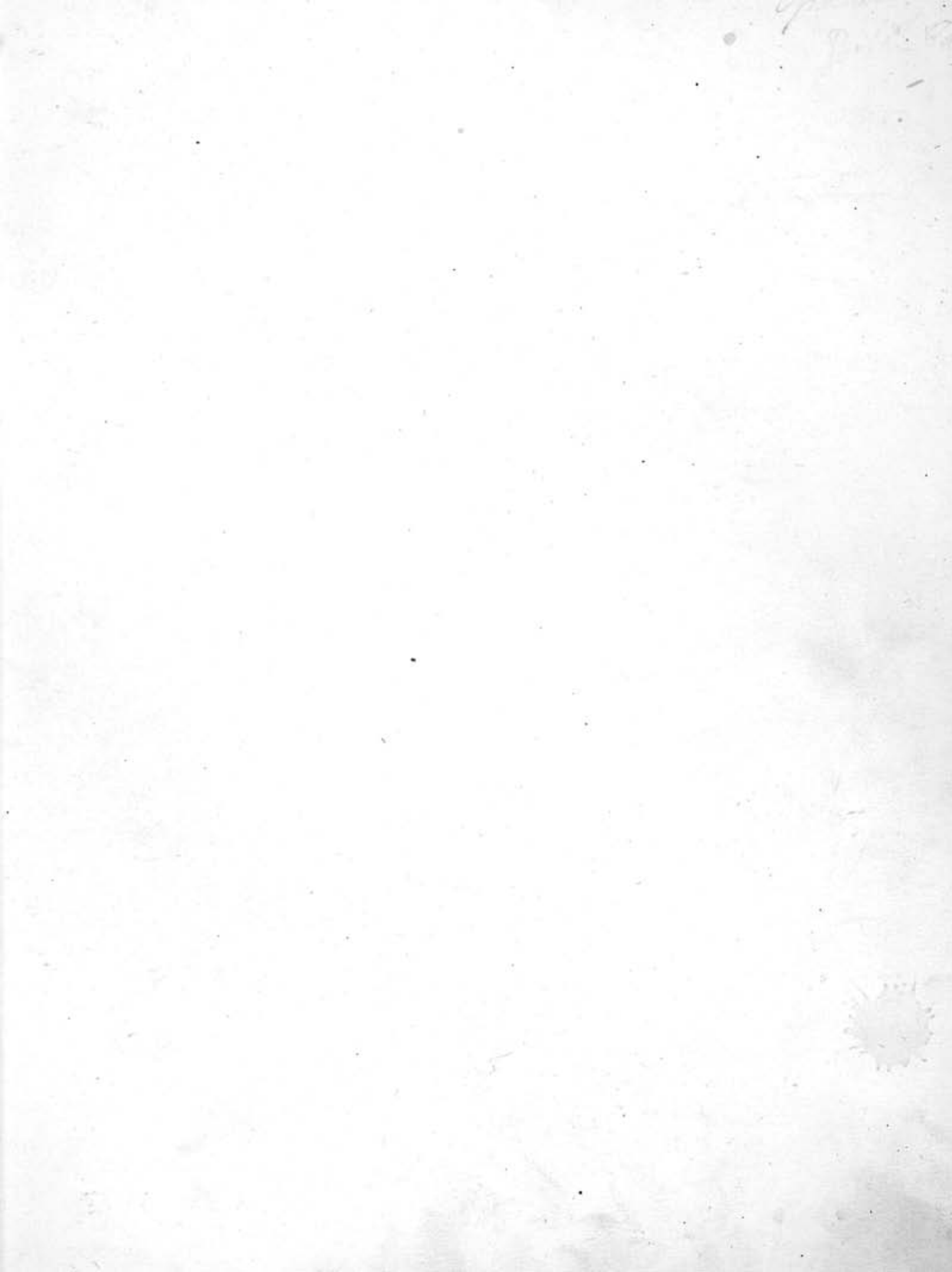


1010054322

TB 58









# LES CHÂTEAUX VALAISANS



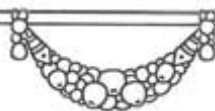
---

---

IMPRESSIONS PHOTOTYPIQUE ET  
TYPOGRAPHIQUE DES ATELIERS  
NOSEDA JEANNERET & KERN  
ARTS GRAPHIQUES :: VEVEY

---

---



1915

SOLANDIEU

---

# LES CHÂTEAUX VALAISANS

---

PHOTOGRAPHIES DES ARTS GRAPHIQUES ET E. PASCHE

REPRODUITES EN PHOTOTYPIE

---



LAUSANNE

LÉON MARTINET, ÉDITEUR

1912

TB 58



## SOURCES

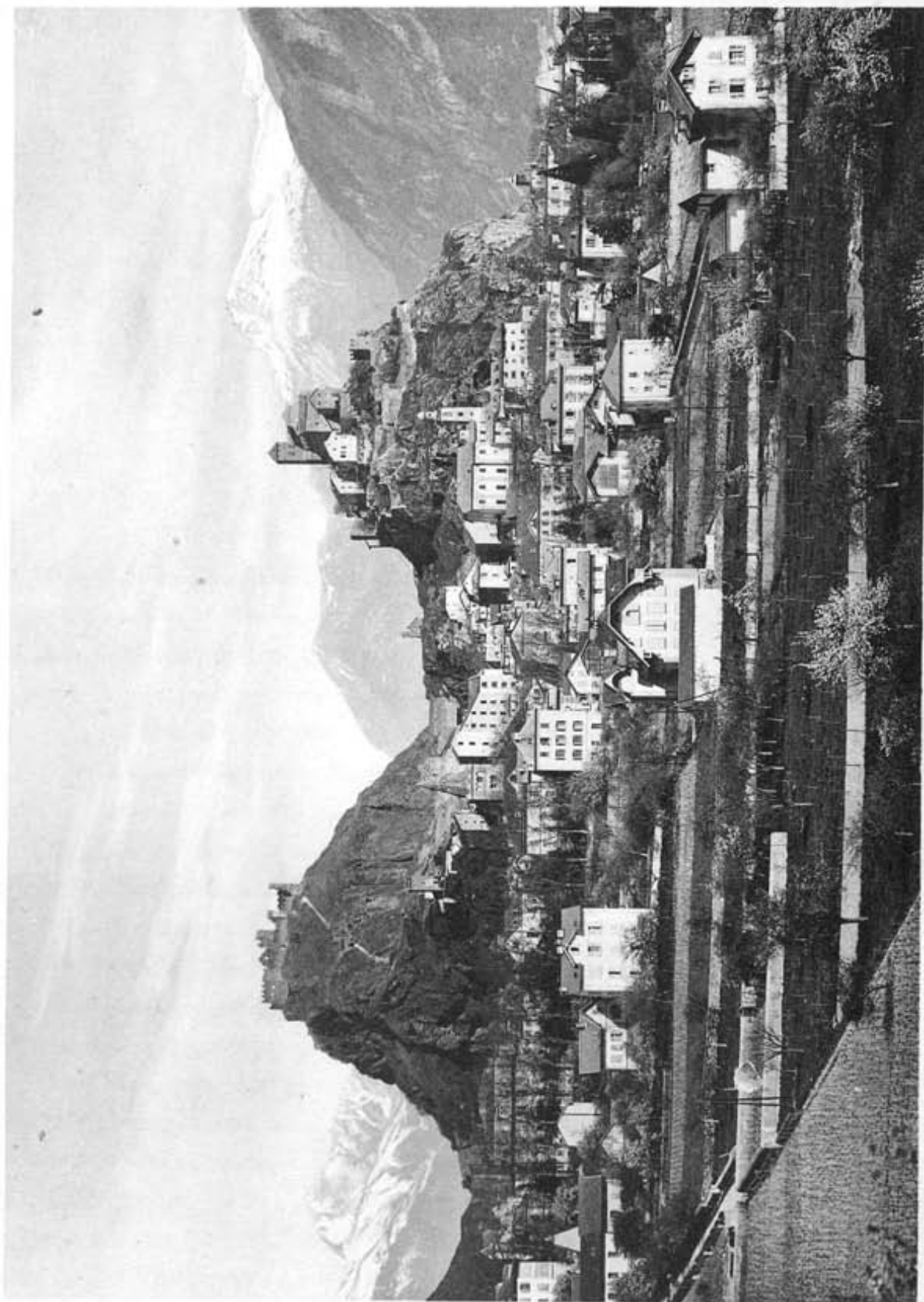
LÉON GAUTHIER	<i>La Chevalerie.</i>
ED. SECRÉTAN	<i>La Féodalité.</i>
A.-M. DE RIVAZ	<i>Chroniques.</i>
ABBÉ GREMAUD	<i>Documents.</i>
ABBÉ RAMEAU	<i>Le Valais Historique.</i>
CHAN. BOCCARD	<i>Histoire du Valais.</i>
P. FURRER	<i>Histoire du Valais.</i>
CH. BRIGUET	<i>Vallesia Christiana.</i>
VAN BERCHEM	<i>Valais</i>
DE GINGINS-LA SARRAZ	<i>Indépendance du Valais. Les Comtes de Blandrates.</i>
J. ROY	<i>Histoire de le Chevalerie.</i>
J. BACQUOL	<i>Histoire universelle.</i>
E. SCHINER	<i>Description du Simplon.</i>
J. DIERAUER	<i>Origines de la Confédération.</i>
D. IMESCH	<i>La Cure de Naters. (Pfarrgemeinde Naters)</i>
F. DU GROSRIEZ	<i>Les Armoiries de la Maison du Diable.</i>
CH. DE RAEMY	<i>Schinner et Supersaxo.</i>
	<i>Archives de l'Etat.</i>

## INDEX

I. LA COUR EPISCOPALE . . . . .	Pages	3-5
II. LES CHATEAUX EPISCOPAUX . . . . .	»	7-29
III. LES CHATEAUX FÉODAUX . . . . .	»	30-106
IV. LES CHATEAUX MODERNES . . . . .	»	107-126







Vue Générale de Sion, avec les Châteaux de Tourbillon et de Valère.



---

## PRÉFACE

---

On m'a conduit un jour à une colline où il  
y avait eu un moulin, le moulin était  
détruit, il ne restait plus que le vent.

HENRI HEINE.

Plusieurs des manoirs dont nous parle M. Solandieu dans le beau volume pour lequel il m'a demandé quelques lignes en guise de préface, ont disparu du coteau où ils étaient juchés, mais, comme pour le moulin d'Henri Heine, il reste le vent; un vent tout imprégné de la forte odeur du vieux terroir valaisan, un vent où gémissent les échos confondus des siècles lointains.

L'auteur des *Châteaux Valaisans* a su faire chanter ce vent, qui secouait jadis les girouettes armoriées et hululait sous les voûtes sombres des donjons.

Et c'est un plaisir de l'entendre, ce vent frais de la montagne, qui, en agitant les herbes folles, dont sont tapissées les pierres vétustes, seuls vestiges de tant de demeures orgueilleuses, nous raconte les hauts faits du passé et évoque les rudes clameurs des guerriers aux cuirasses vibrantes.

Pourquoi M. Solandieu a-t-il voulu me faire parler au milieu de l'ouragan de souvenirs déchaîné par lui?

Son livre, sous une parure splendide, parle aux yeux, parle au cœur et le délicat écrivain, chargé de la partie littéraire de cet ouvrage, sait bien que tout ce qui sort de sa plume rencontre le succès.

Le Valais possède, à son service, toute une pléiade d'écrivains et d'artistes, fervents de ses beautés, amoureux de ses sites, qui se plaisent à retrouver, dans ce petit pays, où tant d'anciennes traditions sont demeurées vivantes, des

émotions et des joies que la plupart des autres cantons de la Suisse, défigurés sous une livrée cosmopolite, ne leur offrent plus.

Parmi les conteurs attachés au noble pays des étoiles rouges et blanches, M. Solandieu figure au premier rang, comme le proclament tant d'écrits, de nouvelles, de descriptions, de récits de toutes sortes qui constituent son œuvre sans prétention, claire et pure comme l'eau glacière qui coule dans les *bisses*, avant d'aller féconder les champs de maïs ou les carrés de vigne.

La vallée du Rhône brûlée de soleil et son cadre mouvementé de montagnes oppressantes, ont fait lentement la conquête de Solandieu. Son cœur, son âme, sont maintenant pris tout entiers et nul sédunois authentique n'a pour elle la tendresse émue de ce fribourgeois devenu sans effort écrivain et artiste, en donnant libre cours à ses dons naturels d'observation et de poésie.

« Il n'y a rien de plus sage et de plus beau ici-bas, dit Paul Bourget, qu'un homme qui travaille à la même œuvre, avec la même idée, dans un même coin de terre ».

M. Solandieu aime le Valais, mais ce n'est pas tout que d'aimer un pays, il faut encore, pour en écrire, comme il le fait, le comprendre, pénétrer profondément dans son esprit, fouiller ses archives.

L'auteur des *Châteaux Valaisans* nous prouve par son travail qu'il a fait tout cela, et ses résumés si concis, et d'un ton si bien enlevé, trahissent un labeur énorme, qu'il a la coquetterie de dissimuler sous la parure de son style alerte et enjoué.

M. Solandieu aime donc le Valais, c'est entendu, il aime les châteaux et en parle en poète sensible et délicat, mais je me demande s'il aime les châtelains. Je crois bien plutôt que l'auteur de ce livre, qui nous promène à travers tant de murailles, les unes fièrement dressées, les autres tristement abattues, ne tient qu'en médiocre estime les seigneurs batailleurs, dont il dessine avec tant de virtuosité, les hautaines figures.

A lire les récits de M. Solandieu, qui est un homme pacifique et bon, ami de l'ordre et de la liberté, on comprend ses répulsions ; les histoires qu'il nous narre, sont presque toutes dramatiques, sanglantes, et il s'en dégage une impression angoissante. Même si parfois l'auteur laisse s'épanouir, entre deux pillages et deux incendies, la petite fleur bleue d'un amour chevaleresque, elle est presque toujours tachée de sang et se fane vite sur un tombeau.

Mais nos descendants ne commettraient-ils point une erreur profonde, en jugeant notre vie habituelle et l'existence commune des classes riches ou populaires d'aujourd'hui, sur les événements que signalent, à grand tapage, nos journaux quotidiens, dans lesquels sont condensées toutes les nouvelles relatives aux scandales, aux meurtres, aux accidents, aux incendies, aux agitations tumultueuses, politiques ou sociales. De même les anciennes chroniques et les historiens qui s'en inspirent, relatent aussi de préférence, les événements extraordinaires, terrifiants, et tout ce qui constitue la vie journalière des gens pendant l'époque féodale ne les intéresse guère.

Il a fallu les travaux érudits, publiés ces dernières années, pour nous rendre un Moyen-âge réel, pour nous montrer nos pères dans le cadre de leur existence coutumière, et pour dégager toute une période historique de l'amoncellement d'erreurs dont on l'avait couverte.

Grâce à cet effort, le Moyen-âge nous apparaît maintenant, malgré ses violences, ses brutalités et ses crimes, comme une époque d'équilibre social extraordinairement féconde et contenant en germe toute notre civilisation moderne.

Prenons garde d'oublier, qu'après la longue période de destruction et d'anarchie causée par la chute de l'empire romain et les invasions des Barbares, il a inauguré une ère toute nouvelle, sans précédent dans l'histoire, car le souvenir même des grandeurs antiques s'était alors effacé.

Pour bien saisir sa valeur sociale et civilisatrice, il faut situer cette ère en face des temps qui l'ont précédée. Tout était corruption et décadence, tyrannie sans fin et esclavage. Cette comparaison oblige à reconnaître que le Moyen-âge, cette époque de ténèbres, pour employer un cliché connu, n'a été : « qu'un recul apparent », qui a préparé en réalité, par son organisation sociale, les grands progrès de l'humanité dans le monde moderne. C'est pendant la période médiévale que s'est fait l'obscur travail de gestation nécessaire au laborieux enfantement de la science et de la liberté.

Du reste, on en fait maintenant l'aveu, au treizième siècle se développait une période de liberté qui fut paralysée par la Renaissance gréco-romaine et détruite sous l'Ancien Régime, par l'absolutisme monarchique.

Ne confondons pas, comme on le fait trop souvent, le Moyen-Age avec l'Ancien Régime qui avait laissé se perpétuer tous les abus de la civilisation féodale



en supprimant ses bienfaits. — Sans doute, les hommes d'alors ne nous ressemblaient pas, ils étaient façonnés par des mœurs différentes. Pour eux, la vie d'un individu ne comptait guère ; ils n'avaient pas peur du sang, et leurs nerfs ne tressaillaient pas devant la souffrance.

Mais qui nous dira d'autre part, la valeur de toutes ces âmes généreuses, ardentes, éprises d'idéal, vivant dans une atmosphère d'héroïsme et capables chaque jour des plus grandes actions.

Les fiers seigneurs qui ont vécu derrière les murailles de ces châteaux valaisans, cachaient parfois, sous une enveloppe grossière, des instincts d'une suprême délicatesse.

Aujourd'hui, c'est l'enveloppe des hommes qui s'est faite séduisante, mais elle dissimule souvent des caractères vils et sans énergie. Les pages de Solandieu nous montrent les paysans valaisans révoltés sans cesse contre leurs seigneurs, cependant ces révoltes, il est nécessaire de le souligner, ne se produisaient pas contre l'ordre *établi*, mais contre l'ordre *violé* par des ambitieux, des cupides et des traîtres, et c'est ce qui les légitime.

Comme l'a fort bien décrit un historien français M. Romain : « Les mouvements populaires, autrefois, n'avaient pas le même caractère que les révolutions modernes. Ils avaient un but défini, limité, connu et compris de tous. Leur mobile était la défense de la charte qui contenait les droits et les libertés du peuple. Lorsque ses droits étaient reconnus, le but était atteint ; il nommait des délégués pour veiller à l'acte de confirmation de ses coutumes ; puis il reprenait sa vie laborieuse, ses habitudes de stabilité, de respect de l'autorité, et tout rentrait dans l'ordre ».

Il est nécessaire d'affirmer que, pendant ces âges de prétendue servitude, « nulle taxe ne pouvait être exigée sans le consentement des contribuables, nulle loi n'était valable, si elle n'était acceptée par ceux qui lui devaient obéissance ; nulle sentence légitime, si elle n'était rendue par les pairs de l'accusé ». (Victor Duruy). Si le moyen-âge dans son ensemble a été calomnié, le château l'a été davantage encore.

On s'est habitué à voir en lui un « repaire de fauves », (l'expression est de Solandieu), un nid de brigands pillleurs.

Il était le plus souvent la maison commune, enfermant dans son enceinte tous les rouages administratifs essentiels à la collectivité et qui lui permettaient



de vivre en sécurité et sans anarchie. Le peuple des serfs et des vilains participait à la vie du château et y pénétrait librement ; c'est là qu'il trouvait un asile en cas de danger, c'est là qu'il se formait au métier des armes, c'est là qu'il était soigné étant malade.

Dans nos régions alpestres, la distance entre les seigneurs et les paysans n'a jamais été aussi grande qu'on se le figure. Les divisions entre les classes sociales, si elles étaient considérables en théorie, étaient presque nulles en pratique et les anciens récits nous montrent les comtes de Gruyères luttant d'adresse avec les bergers, dansant et jouant avec les villageois. Les dynastes valaisans ne devaient pas être plus fières.

Le Château était la maison de Justice, le siège du gouvernement local ; la forteresse, la caserne, le centre des plaisirs populaires.

Dès qu'il s'en édifiait un, d'humbles demeures paysannes venaient se blottir contre ses hautes murailles pour en obtenir aide et protection.

Il faisait fonction d'hôtellerie et ouvrait ses portes à tout voyageur paisible, fût-il de plus humble extraction. C'était un temps où il n'y avait pas d'auberges à tous les tournants des chemins.

Il ne faut pas plus identifier un château avec l'un ou l'autre de ses seigneurs, qu'il ne faut identifier un royaume avec l'un ou l'autre de ses souverains.

Si nous étudions la vie domestique des châtelains et des châtelaines, d'après tant de documents précieux qui nous sont parvenus, nous serons forcés de reconnaître l'action économique du castel féodal, son influence sur l'agriculture de la contrée, sur l'essor des métiers locaux, sur la formation générale des populations. Considérons qu'il ne nous reste le plus souvent de ces vieilles maisons seigneuriales, parmi les mieux conservées, qu'une partie, celle qui servait à la guerre ou à l'habitation en temps troublés.

Les dépendances, plus légèrement construites, ont disparu : logis, vastes hangars, granges, ateliers, délicieux jardins, vergers, réservoirs, etc.

Jadis, le château était entouré de ses communs, et il n'y avait de cour d'honneur si bien tenue, nous dit Albert Flament, qu'on y vit errer quelque volaille emplumée picorant les pavés.

Les écuries, les volières, les étables, les chenils, n'étaient pas éloignés de la demeure des maîtres, et c'est l'ensemble de ces constructions qui formait véritablement *le Château*.

Les anciennes chroniques et les chansons de gestes nous parlent sans cesse du verger où l'on cultivait, un peu pêle-mêle parmi les arbres fruitiers, des fleurs et des plantes médicinales.

Là se trouvait aussi une place pour les jeux, et la salle à manger d'été, espèce de cantine, qui abritait parfois plusieurs centaines de convives. Les châteaux féodaux étaient donc vivants et joyeux, et leur succession, à des distances rapprochées, formait un spectacle incomparable ; ils nous apparaissent sinistres après des siècles de décrépitude, maintenant que leurs tours délabrées n'hospitalisent plus que des chauves-souris, des corneilles et des hiboux aux yeux diaboliques.

Ils n'étaient point rébarbatifs, mais avenants, au temps de leur jeunesse, alors que la silhouette mouvementée de leur toiture se découpait dans le ciel, alors que leurs murailles lisses étaient décorées d'images religieuses, de blasons largement peints, de devises et d'emblèmes héraldiques. Toute une polychromie savante réhaussait les détails de leur architecture et les bannières multicolores claquant au vent, leur donnait un air de fête perpétuelle.

Je veux éviter de me lancer ici dans des digressions historiques qui m'entraîneraient trop loin, pour montrer comment l'édification des châteaux, à une époque où ils pullulaient, fut une nécessité politique et sociale.

Aussi ne faut-il pas s'étonner d'en voir un si grand nombre répandu dans la vallée du Rhône, porte grandiose de cette Italie fertile, proie toujours convoitée des conquérants.

Il y a longtemps que le château est impopulaire et sous l'Ancien Régime déjà, on a du mépris pour les gentilshommières qui n'ont pas été transformées en résidences aristocratiques, n'ayant plus aucun caractère social. Il faut entendre comme on raille à Versailles, à la cour du Roi Soleil, les nobles surannés qui se confinent encore derrière les murailles « gothiques » de leur ancien manoir.

C'est grâce à l'Ancien Régime et à ses baillis, que nos populations détestent le château, parce que ses derniers habitants furent conservateurs de mesquines coutumes et de privilèges désagréables au peuple, alors que le rôle social de la demeure seigneuriale était déjà depuis longtemps périmé. En cessant d'être utile à tous, et en continuant à être onéreux, il a fait converger vers lui toutes les animosités populaires, portées à leur paroxysme, chez nous comme ailleurs, pendant la tourmente révolutionnaire.

Rien n'est souvent moins fondé que les légendes terrifiantes qui s'attachent aux châteaux; il y a longtemps que pour les bonnes gens des campagnes, les moindres réduits se transforment en chambre de torture, et la cave la plus inoffensive en oubliette. Ah! ces oubliettes, les a-t-on assez exploitées, et cependant, M. Viollet-le-Duc, le savant architecte-archéologue, dans son *Dictionnaire d'architecture raisonnée*, relate qu'en effet il existait un grand nombre de châteaux, d'abbayes, et d'officialités possédant des cachots, des *vade in pace*, c'est-à-dire des prisons; mais que, de tous ceux qu'il a visités, il n'en a trouvé que trois, dans lesquels les cachots *pussent être considérés comme des oubliettes*. Prosper Mérimée, qui n'est cependant pas un réactionnaire, déclare que sans mettre absolument en doute l'existence des oubliettes où les gens étaient ensevelis vivants, on doit en tout cas les regarder comme fort rares, et ne les admettre que lorsqu'une semblable destination est bien démontrée.

Le château avait des prisons, sans doute, qui ne possédaient certes pas le tout-à-l'égout, mais il était *le pénitencier* de l'époque et c'est dans beaucoup de cas, le seul usage que nous ayons su lui conserver.

J'ai dit que le château était impopulaire et que son souvenir demeure injustement maudit, mais je dois convenir qu'il a été souvent à la mode.

Les romantiques s'en emparèrent et dans leurs romans, leur poésie, leur théâtre, l'exploitèrent impitoyablement.

Grands fabricants de troubadours pour dessus de pendules, ils ont été toujours de terribles déformateurs, et il n'y a qu'à lire les *Burgraves* de Victor Hugo pour s'en convaincre. Leur amour maladif des donjons ruinés, procédait d'une sentimentalité fausse et ne reposait sur rien de sérieux.

Quand ils n'avaient pas de ruines à leur disposition, ils en fabriquaient de truquées et c'était là un engouement morbide.

La passion des romantiques pour l'époque féodale a été fatale à celle-ci, et a réculé pour elle de bien des années, l'heure de la justice.

Maintenant, les anciens châteaux sont de nouveau à la mode et l'accueil que le public va faire au beau livre que j'ai l'honneur de présenter, le prouvera.

Mais heureusement que l'intérêt qu'on leur porte est basé sur des sentiments moins fantaisistes; on reconnaît la valeur de leur architecture, la fonction esthétique de leur silhouette et tout le charme qu'ils ajoutent à nos paysages

naturels. On admire avec quel art ils ont été placés à l'endroit où il faut, et combien la science militaire de leurs constructeurs savait se combiner avec ce sens de l'adaptation au milieu que nous avons perdu.

Quand on voit, d'une part, qu'aucune de ces massives constructions ne dépare le site où elle s'élève, et de l'autre, que tous nos bâtiments modernes les abîment, on peut se demander vraiment si les barbares sont bien ceux auxquels nous infligeons cette épithète avec tant de désinvolture.

Aujourd'hui, nos châteaux suisses sont étudiés un à un ; on cherche à préserver contre de nouvelles injures leurs moindres vestiges ; on restaure savamment tout ce qui est susceptible de l'être, et bientôt notre pays possédera, sur tous les points de son territoire, des manoirs féodaux merveilleusement rajeunis, qui demeureront un enseignement vivant de notre histoire, un éclatant témoignage en faveur de siècles trop décriés.

Il est juste ici de rendre un hommage à tous ces savants loyaux et opiniâtres qui, groupés dans nos sociétés d'histoire et d'archéologie, travaillent avec tant de peine et de soins à cette œuvre de sauvegarde et de résurrection.

L'ouvrage auquel ces lignes sont destinées, fera voir une fois de plus l'importance du patrimoine architectural et historique du canton du Valais, dont le passé est le plus surprenant et le plus magnifique qui soient.

En tenant éveillé l'intérêt public, il contribuera à assurer à nos monuments la protection du gouvernement, des municipalités et des sociétés savantes.

Aussi faut-il saluer un livre comme celui de M. Solandieu, œuvre excellente de vulgarisation scientifique et de propagande esthétique montrant : « qu'il y a dans le passé une poésie dont nous avons besoin pour vivre et surtout une réalité dont nous vivons comme l'arbre de sa racine et du sol où sa racine plonge » (Emile Faguet).

En versant dans l'âme de nos populations la poésie de l'histoire, en leur contant les hauts faits de nos aïeux, en leur faisant voir comment et où ils vivaient, nous imprégnons leur esprit de cette juste idée : « que les choses d'autrefois ont eu leur raison d'être, qu'il y a des *légitimités successives* au cours de la vie d'un peuple » et que l'on peut aimer le *bon vieux temps* sans sacrifier aucune des convictions qui s'imposent à l'homme moderne et à des citoyens émancipés et souverains.

J'espère que le livre de Solandieu pénétrera dans les bibliothèques familiales et qu'en le feuilletant souvent, les petits et les grands se fortifieront dans

l'amour du sol natal et de tout ce qui fait la force et la beauté de notre pays. Il faut mettre au cœur des générations nouvelles un profond sentiment de la Patrie, et pour la leur faire aimer, il faut la leur faire connaître.

Les gens vivent sans regarder autour d'eux et ils meurent sans avoir vu, senti, compris les monuments de la ville et du village qu'ils habitent, sans rien savoir de l'histoire locale.

Les publications comme celle-ci, ouvrent les yeux et rattachent les esprits aux longs passés évanouis. Ce passé aimons-le : « sa mémoire ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse ».

G. DE MONTENACH.







## AVANT-PROPOS

Cet ouvrage présenterait une certaine obscurité pour le lecteur non initié à l'organisation du régime féodal, si nous ne donnions à grands traits la définition de certains titres et fonctions qu'on retrouvera souvent en parcourant *Les Châteaux Valaisans*, dont l'histoire presque tout entière est circonscrite pour la période féodale, soit du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Au faite de la hiérarchie féodale, se trouvait l'empereur, suzerain de tous les seigneurs relevant de sa couronne, maître absolu du droit et des Régales. Les princes laïques et ecclésiastiques étaient ses premiers vassaux, qui avaient eux-mêmes sous leur dépendance d'autres vassaux, investis de fiefs<sup>1)</sup> seigneurieux qu'ils investissaient à leur tour à des vassaux pour leurs arrières-fiefs, sur lesquels ces derniers ne possédaient que des droits de police. Chaque vassal devait à son seigneur l'*hommage-lige* ou serment de fidélité, à sa personne et à ses biens. Au dernier échelon de la hiérarchie féodale, il y avait le *serf*, qui, après avoir été dans l'antiquité un esclave exclu du rang de la société, était devenu une sorte de vassal de son seigneur.

On distinguait parmi les officiers de la juridiction féodale, le *bailli*, spécialement chargé de la justice ; le *châtelain*, préposé à la garde du château et, plus tard, investi de la basse justice. Le seigneur (senior, dominus, maître), était le chef du fief, il devait au vassal aide et protection. Le servage variait suivant les pays et même les localités. On distinguait, à l'origine, le serf *taillable*, qui payait au seigneur un droit limité ; le serf *taillable à miséricorde* ou à *merci*, soumis à des impositions illimitées, le *corvéable*, chargé des corvées, et le *mainmortable*, qui ne pouvait ni tester ni contracter, il ne pouvait obtenir l'autorisation de se marier qu'avec une personne du même fief, en vertu du droit de *formariage*. C'était la condition la plus dure du servage, elle subsista dans certaines vallées du Valais, jusqu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tous ces serfs étaient attachés à la glèbe, soit à la terre de leur seigneur ; le serf était serf de la terre qu'il cultivait, mais non de la personne de son maître. On vendait la terre avec les serfs qui y étaient attachés, mais pas séparément.

En investissant le vassal de son fief, le seigneur l'accompagnait sur la terre qui lui était destinée et lui offrait comme symbole d'investiture, quelques uns de ses produits. Le vassal se mettait à genoux et, tête nue, les mains dans celles de son seigneur, il lui prêtait le serment de fidélité.

L'*investiture* s'appelait aussi inféodation.

Contrairement à la *loi Salique*,<sup>2)</sup> les femmes furent admises aussi à posséder des fiefs (ce fut peut-être là l'embryon du féminisme), c'est pourquoi les fiefs qui ne leur étaient pas attribués s'appelaient « fiefs masculins ».

1) Le fief était un contrat particulier, par lequel la possession et la jouissance d'une terre étaient assurées à celui qui s'engageait, en échange, à certains services et au serment de fidélité.

2) Loi de Conrad le Salique, empereur d'Allemagne.



Cette subdivision territoriale excluait toute idée de collectivisme, chacun vivait dans sa terre et son château-fort, armé jusqu'aux dents, prêt à toute éventualité, et l'ignorance était si intense et générale que le gentilhomme ou seigneur noble s'honorait souvent de ne pas savoir écrire !

Dans les classes de cette étrange société féodale, on distinguait l'homme-libre, noble, baron de naissance ou de fief ; le *roturier*<sup>1)</sup> ou non noble, mais qui pouvait le devenir par l'acquisition d'un fief ; puis le *vilain*, soit le roturier non serf, paysan du *seigneur justicier* (bailli, vidomne ou châtelain) ; on l'appelait aussi *homme de poêle*,<sup>2)</sup> *manant* ou *censitaire*. Ce dernier fut souvent plus exploité que le serf. A chaque pont, château ou cours d'eau, on le soumettait à des droits de péages ou autres absolument scandaleux.

Par contre, la chevalerie fut une brillante école de vertus, et quelque rigoureux que puisse nous paraître son code, elle jette un éclat extraordinaire sur les pages plutôt ternes de la féodalité. Ce fut plus un idéal qu'une institution ; dès le bas-âge, le *damoiseau* ou *donzel* s'y préparait par les exercices corporels, l'art équestre, le maniement des armes joint au courage, à la charité, à l'honneur, sous l'égide de la religion. Tel fut l'Evangile du Chevalier. Après avoir passé successivement par les épreuves du noviciat : page ou valet, écuyer, le damoiseau était armé *chevalier*, " *par Dieu et par St-Georges*." La cérémonie de l'*adoubement* est émouvante : chaque pièce de l'armure est un symbole ; les *éperons d'or*, c'est la diligence à remplir un devoir ; le *heaume* ou casque, c'est la couronne que rien ne doit ternir ; l'*épée*, en forme de croix, c'est le glaive de la justice divine ; le *baubert* ou cotte de mailles, c'est la forteresse du cœur contre toute tentation de corruption ; le *gantélet*, c'est le talisman qui doit préserver la main de tout contact impur. On armait aussi *chevaliers* de simples guerriers, héros de batailles ou de missions périlleuses, qui emportaient dans la mort la *palme* si ardemment désirée et si chèrement conquise.

La hiérarchie de la cour épiscopale fait l'objet du chapitre suivant.

1) De *ruptuarii* (laboureurs), les roturiers étaient hommes libres (non nobles) ou serfs.

2) C'est à cette classe qu'appartenaient les ménestrels, jongleurs, troubadours, etc.





## LA COUR EPISCOPALE

---

Les évêques du Valais étaient de par la Charte de Rodolphe III de Bourgogne transjurane, princes et préfets du Vallais<sup>1)</sup>, investis des droits régaliens<sup>2)</sup>. Les vassaux nobles leur rendaient hommage de leurs droits et en recevaient l'investiture; ceux-ci à leur tour, recevaient le serment de fidélité d'autres vassaux, nobles ou non pour les arrières-fiefs qu'ils leur inféodaient. Ce serment liait le vassal vis-à-vis de son seigneur, au service duquel il promettait de mettre son bras et ses armes. Les vidames ou vidomnes, ou vidondes, étaient lieutenants et hommes-liges<sup>3)</sup> du seigneur, et principaux officiers de la cour épiscopale. Ils étaient chargés de l'omni-mode juridiction en mai et octobre, ils percevaient une partie des bans, clames et échutes, ils avaient la surveillance des chemins publics, limitaient les possessions, vérifiaient et scellaient les poids et mesures, et pour chacun de ces offices, prélevaient leur part de revenus.

Le major rendait la justice pendant tous les mois de l'année non dévolus au vidomne, sauf pendant la nuit; il suivait l'évêque dans ses expéditions militaires et portait sa bannière; le sautier était un suppléant du major dans les localités relevant de la juridiction épiscopale, de même que le métral qui était aussi chargé de la basse et moyenne juridiction, du recouvrement des deniers de l'évêque et de l'exécution de ses mandats. Ces différentes charges étaient tenues, à l'origine, en fiefs nobles et héréditaires et devaient l'hommage prêté par le vassal au suzerain; les vassaux prenaient généralement le nom du fief qui leur était inféodé; ces noms furent ceux des anciennes familles nobles du Valais (noblesse féodale ou de race), toutes éteintes aujourd'hui, du moins dans leur descendance masculine. La nouvelle noblesse, de création royale, soit la noblesse par lettres apparaît dès le XIV<sup>e</sup> siècle; elle ne

1) Ancienne orthographe.

2) Cette donation est datée de Cudrefin, au pays de Vaud, l'an 999 et la 18<sup>e</sup> du règne de Rodolphe.

3) Dévoué à son seigneur.

prit donc aucune part aux grands événements de la féodalité, qui, dès l'apparition des sept dizains, sous l'épiscopat d'André de Gualdo, ne conservait plus que des lambeaux de sa puissance, définitivement arrachés par la Révolution française.

Quant aux armoiries que des mains aussi ignorantes que vandales, par haine aveugle du patriciat, s'acharnèrent à arracher du fronton des anciens édifices publics, ou de vieilles maisons patriciennes ou autres<sup>1)</sup>, elles ne sont pas une création nobiliaire, mais elles remontent à l'antiquité égyptienne, grecque et romaine. C'était d'abord des hiéroglyphes, puis des oiseaux, des animaux de tout genre, qu'on faisait figurer sur les armes des héros. Le blason ne fut toutefois une institution précise et déterminée qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, soit de la première croisade. Dans ces grands exodes de troupes vers l'Orient, il fallait distinguer les armées entre elles, puis les soldats. La croix fut le premier signe distinctif adopté sur l'écu des chevaliers ; la couleur en différait suivant la nation, de même que les bannières. Puis ce furent les exploits guerriers qui parurent sur les écussons, un pont, une tour, un créneau, un heaume, signifiait enlèvement d'un pont, puis d'une tour, d'une armure etc... Les dames brodaient des images sur leurs tapis, sur leurs vêtements, sur ceux de leurs époux. La noblesse en fit grand cas, et la vanité aidant chaque cavalier s'en parait dans les tournois, dans les moindres détails de sa toilette et de celle de son palefroi. On les retrouvait dans les sanctuaires, sur les tombes<sup>2)</sup>, sur les habits des écuyers, des pages, des varlets, de tous ceux qui dépendaient de la famille du guerrier.

Les noms patronymiques ont la même origine et datent de la même époque ; les seigneurs prirent les noms de leurs fiefs et les vassaux et autres degrés de la hiérarchie féodale tirèrent les leurs de leurs terres, du lieu natal, d'un sobriquet, d'une profession, du caractère, du langage, de la taille, du costume, etc.

A part ces officiers de justice, la cour épiscopale comptait d'autres familiers chargés plus spécialement des intérêts de la mense<sup>3)</sup> ; c'était d'abord le *sénéchal*, (*Senecalus dapifer*), qui servait l'évêque à table (notre maître d'hôtel d'aujourd'hui), et l'accompagnait dans ses voyages ; il portait le glaive de la Régalie<sup>4)</sup>, dans les cérémonies religieuses ; le camérier, qui tenait les sceaux, (garde des sceaux) et en percevait les bénéfices ; le *métral curial* portait la clef de la métralie ; c'était une sorte d'intendant des terres seigneuriales ; puis il y avait l'écuyer, les chapelains, l'aumônier, le clerc chancelier, le receveur, le portier, le cuisinier, le palefrenier, etc., une vraie cour, comme on le voit, digne d'un prince moyennageux. Tous ces familiers jouissaient de certains privilèges et étaient nourris et habillés aux frais de la mense épiscopale. Le titre de comte, donné aux évêques du Valais établissait

1) Vandalisme qu'on retrouve à chaque pas en Valais.

2) Voir le cimetière de Tourtemagne.

3) La mense, c'est-à-dire la table, le revenu, la maison.

4) Emblème de la puissance temporelle de l'évêque (Régal, regalis, royal, souverain).

leur autorité temporelle sur toutes les terres du Valais, tous les fiefs compris sous leur juridiction leur devaient l'hommage-lige. Quelques-uns de ces fiefs étaient la possession de l'évêché soit de la mense épiscopale; des vidomnes ou majors y résidaient dans des châteaux appartenant aux évêques et dans lesquels nous allons pénétrer. La maison de Savoie possédait le Bas-Vallais, de St-Gingolph à la Morge de Conthey, à l'exception des Terres de Massongex, Martigny, Ardon et Chamoson qui appartenaient à la mense épiscopale. De leur côté, les comtes de Savoie avaient, dans le Haut-Valais, ou Valais épiscopal les fiefs d'Ayent, de Granges, de Bas-Châtillon et le comté de Moerel. Cet enchevêtrement devait nécessairement donner lieu à d'incessantes querelles et à des luttes sanglantes qui aboutirent, en premier lieu, au traité de 1384, limitant les deux pays, par la Morge de Conthey, avec cession réciproque des fiefs enclavés, et finalement à la conquête du Bas-Valais par les Patriotes, (1475) et l'expulsion définitive des Comtes de Savoie. Puis, avides de démocratie, énivrés par le succès, les Haut-Valaisans, après avoir écrasé l'aristocratie féodale, s'attaquent à la puissance temporelle des princes-évêques, ils arrachent les dernières prérogatives de la *Caroline*<sup>1)</sup> à Hildbrand Jost et fondent la première République du Valais (1638).

1) Charte de Rodolphe III, conférant aux évêques la puissance temporelle. On prétend que cette charte émanait de Charlemagne, d'où son nom, et que celle de Rodolphe ne serait qu'une confirmation. En tout cas, elle fut renouvelée par Charles Quint à l'évêque Mathieu Schinner, cardinal de Sion, qui porta dès lors le titre de prince du St-Empire romain.







Eglise de Valère. - Fresque du XV<sup>e</sup> siècle, représentant le martyre de St-Sébastien, et tombeau de l'évêque Guillaume VI de Rarogné.







Le Château de Valère à Sion. — XII<sup>e</sup> siècle

## LES CHATEAUX ÉPISCOPAUX

### VALÈRE

A tout seigneur, tout honneur. Par sa situation autant que par son importance, sa beauté architecturale et son antiquité, Valère mérite sans contredit la première place dans l'histoire des Châteaux Valaisans.

A défaut de documents authentiques, les historiens fixent la fondation de Valère aux premiers temps de la fondation romaine (V<sup>e</sup> siècle). C'était alors un château-fort (castrum), dans l'enceinte duquel on éleva plus tard une église qui devint cathédrale lorsque St-Théodule, évêque du Valais transféra son siège d'Octodure à Sion (580).

Le nom de Valère dériverait de Valérie, mère de Campanus, préfet du prétoire de Maximien, à qui elle avait fait élever un mausolée au pied de la colline.



Première porte de Valère

Les plus anciens titres datant de l'époque Rodolphienne (999) nous parlent de l'église de Sainte Marie de Sion, nom qu'elle conserva jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de Guillaume IV de Rarogne, où l'église est placée sous le vocable de St-Catherine. Suivant Blavignac les caractères architectoniques du vieil édifice remonteraient au VIII<sup>e</sup> siècle.

Les chapiteaux des colonnes du chœur sont décorées d'aigles, premières armes des princes de Savoie qui les remplacèrent par la Croix, vers la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Au XII<sup>e</sup> siècle, le Chapitre, soit le Conseil des Chanoines de la Cathédrale,

institué pour seconder l'évêque dans l'administration des biens de l'église, avait droit d'asile à Valère, ses membres y logeaient avec leurs serviteurs, les femmes en

étaient exclues. Un chanoine chatelain y exerçait l'omnimode juridiction<sup>1)</sup>; personne ne pouvait y entrer sans son autorisation; si quelqu'un arrivait de nuit il n'était admis qu'entre la première et la deuxième porte; le garde ou guet, sur le chemin de ronde, sonnait du cor et le pont levé ne se baissait que sur l'ordre exprès du Châtelain et l'avis des chanoines résidents.

En 1095, le très-puissant évêque Boniface de Challant se présentant à Valère pendant une séance du vénérable Chapitre, dut, comme le plus simple mortel, attendre devant la porte de fer, l'autorisation d'entrer.

Le corps capitulaire se composait de vingt-cinq membres ayant à leur tête deux doyens, un sacristain et un chantre. Le premier doyen appelé doyen de Valère dirigeait le décanat inférieur de Sion au Lac Léman<sup>2)</sup>, le second doyen de Sion ou des allemands administrait le décanat supérieur.

La conquête du Bas-Valais par les patriotes du Haut amena la prédomi-

1) Juridiction tout entière.

2) Décanat romand.

nance de l'élément allemand au Chapitre, prédominance qui a subsisté jusqu'à nos jours. Les séances du Chapitre s'appelaient « Calendes » parce qu'elles se tenaient le 1<sup>er</sup> de chaque mois; elles avaient lieu, primitivement, dans le chœur de l'église de Valère, puis ensuite dans une salle de la maison du doyen de Valère, appelée salle des Calendes. Au XI<sup>me</sup> siècle, les chanoines vivaient en communauté des revenus de la mense capitulaire qui possédait surtout des biens-fonds.

Le métral<sup>1)</sup> avait la gérance du chapitre et faisait les distributions en argent ou en nature auxquelles ces dignitaires avaient droit. Un moulin à bras et d'énormes pétrins, qu'on voit encore dans les bâtiments de Valère, fournissaient aux chanoines le pain nécessaire.

Le chapitre exerçait le droit de chancellerie dont il recevait l'investiture de l'évêque, à qui il prêtait hommage-lige. Dans le château et ses dépendances, il possédait l'entière juridiction exercée par un de ses membres remplissant la fonction de châtelain et rendait publiquement la justice soit dans la cour du château soit sur le *Prélet* qui s'étend au levant de la basilique.

Le Chapitre de Valère avait ses vedettes de jour et de nuit et possédait un arsenal qui au XIV<sup>me</sup> siècle renfermait un nombre respectable de balistes avec flèches, de cuirasses, de cervelières, de boucliers



Porte de la Citerne.

Escalier conduisant à la maison du Chapitre (porte de droite) et à l'église de Valère (porte du fond).

1) Le nom de métral, encore en usage aujourd'hui, désigne le gérant des vignes d'un propriétaire.





Grande salle du Musée de Valère. (Ancienne salle des Calendes).

et même une bombarde, qui fit entendre sa voix sinistre, pour la première fois, le 20 avril 1366 dans les démêlés entre les seigneurs de la Tour et l'évêque Tavelli. Valère eut beaucoup à souffrir dans les guerres de Pierre de Savoie, surnommé le *Petit Charlemagne*, contre l'évêque Henri de Rarogne et celles d'Amédée VI (le comte Vert), contre Guichard Tavelli en 1352. En 1287 l'évêque Pierre d'Orons fit restaurer et fortifier le castrum de Valère. D'autres constructions et fortifications y furent faites par Aymon III de Châtillon en guerre contre la noblesse de l'Oberland. Les troupes françaises de l'invasion, qui sous les ordres du général Lorges pillèrent Sion le 17 mai 1798 (jour de l'Ascension), n'épargnèrent pas non plus le vieux castel de Valère, ni sa basilique; ce fût à cette occasion que les chanoines quittèrent cette ancienne résidence pour la transporter dans la maison du chapitre, au levant de la cathédrale actuelle. Ils y furent remplacés quelque temps par les sœurs de la retraite chrétienne. Les derniers hôtes réguliers du Château de Valère furent les séminaristes qui l'habitèrent jusqu'en 1874, avant la construction du nouveau séminaire diocésain. Aujourd'hui ces lieux témoins de tant d'évènements et de fastes religieux ne résonnent plus que du pas lent des visiteurs, réveillant le silence sépulcral



Un coin de la Grande salle du Musée de Valère.

des salles abandonnées, dont quelques unes s'écroulent dans la poussière des siècles, et d'autres arrachées à la destruction, servent de musée cantonal d'antiquités. C'est dans ces dernières que se trouvait la salle des Calendes où se tenaient les assemblées capitulaires.

L'enceinte de Valère était très grande, elle étendait ses murs et ses tours jusqu'au pied de l'épaulement rocheux où s'élève l'antique château; treize maisons y existaient au XIV<sup>me</sup> siècle, servant de refuge aux vieillards, aux femmes et enfants, pendant les sièges que devait trop souvent soutenir la capitale, en ces temps de guerres continuelles; l'évêque pouvait aussi y séjourner avec deux familiers seulement. Les

chanoines de résidence à Valère

ne pouvaient s'absenter que pour raison majeure. Les malades en convalescence pouvaient se promener jusqu'à la Chapelle de St-Genêt, située dans le champ du puits, entre les collines de Valère et

de Tourbillon. Cette chapelle citée en 1287, a complètement disparu, on ne sait dans quelles circonstances. L'historien de Rivaz, contrairement à Blavignac, attribue la construction de l'église de Valère à l'évêque Ermanfroi, le prélat le plus célèbre du siège de Sion (1055-1082). Le chœur au point de vue architectonique peut remonter à cette époque. On y admire surtout les sculptures allégoriques des piliers et les motifs d'ornementation des chapiteaux, les superbes stalles du XVII<sup>me</sup> siècle, les peintures murales avec l'écusson des *Asperlin*, dont un membre de cette auguste famille, alliée des *Rarognes*, fut doyen de Valère et évêque de Sion en 1454 sous le nom de Henri III d'Asperlin de

Rarogne. A gauche du grand autel, se trouve la chapelle de Ste-Catherine, patronne de Valère, avec la statue de la Sainte, dont un des doigts porte un anneau offert par Isabelle de Rarogne, nièce de l'évêque Guillaume VI. — Des restaurations entreprises il y a une dizaine d'années par l'architecte Van Muyden, de Lausanne, sous le patronage de la Confédération, ont protégé, pour une nouvelle période, ce joyau historique et archéologique, contre les dégradations que son grand âge et son long délaissement faisaient craindre. Des restaurations ont encore lieu en ce moment, dans la cour, où des éboulements de murs se produisent au pied de la citerne et dans les anciens bâtiments du doyen. — Nous ne trouvons rien ici de la vie



Bouclier aux armes du  
Chapitre de Valère.

bruyante et chevaleresque des autres demeures féodales ; la pompe religieuse est la seule qui ait déployé ses effets dans cette place-forte qui fut plus une basilique qu'un château. Quant au castrum, qui fut sous la domination romaine, l'histoire en reste très obscure et d'ailleurs cette époque se trouve en dehors du cadre de nos investigations.



Eglise de Valère. Entrée de Chapelle de Ste Catherine (IXe siècle).





Le Château de Tourbillon, à Sion (XIII<sup>e</sup> siècle).

## TOURBILLON

Il semble que la nature se soit faite la complice des événements que l'histoire de l'humanité allait voir se dérouler sur les deux éminences rocheuses qui dominent au levant, la petite capitale valaisanne : Sion, l'héroïque « Sedunum caput ». Postées comme deux formidables bastions naturels au milieu de la vallée pennine, elles étaient trop évidemment destinées à servir de place-forte, pour échapper à l'attention des hordes barbares et envahisseurs qui se disputèrent le Valais, depuis les Ardyens (2 siècles av. J.C.), premiers bergers de nos montagnes dont Polybe nous a transmis le souvenir, au temps meilleur de la domination romaine et jusqu'à la fin du moyen-âge. C'est pourquoi Tourbillon fut comme son illustre voisin, Valère, un castrum dont l'origine et la ruine sont ensevelies dans les brumes du passé. Aucun document connu n'en fait mention avant l'apparition de Boniface de Challant, évêque de Sion en 1290, qui passe pour en être le restaurateur et qui en fit une résidence d'été en même temps qu'une forteresse. Boniface de Challant, gentilhomme valdotain, prélat remuant et énergique, sut mettre un frein aux ambitions de la noblesse





Chemin de Tourbillon et fortifications.

du pays, jalouse de ses prérogatives. C'est lui qui institua le baillivat, lequel enlevait la judicature au vidomne en limitant ses attributions aux droits seigneuriaux. Dans ces luttes contre les nobles révoltés, on le voyait souvent marcher à la tête de ses troupes, l'épée haute et payant de sa personne, si bien que, dans une rencontre qu'il eut en 1295 contre les seigneurs de Mannenberg, il fut fait prisonnier et ne fut relâché que contre forte rançon. Quatre ans plus tard, en dépit d'un traité de paix avec les vidomnes révoltés, dans lequel intervinrent comme médiateurs les seigneurs de Weissenbourg et de Strætlingen, quelques conjurés de la suite de Pierre de la Tour, tentèrent, par trahison de livrer Tourbillon à l'ennemi. :: L'évêque justement indigné se montra inexorable.

Les principaux coupables furent exécutés et leur chef Anselme de Saxon, eut la tête tranchée sur le Grand Pont à Sion et ses biens confisqués, partagés entre la mense épiscopale et la ville de Sion (30 avril 1300). L'évêque Guichard Tavelli, de Genève, qui occupait le siège épiscopal en 1342, le premier évêque qui porta le titre de comte et préfet du Valais, eut à son tour à réprimer une nouvelle révolte de la noblesse irréductible dans ses aspirations ; de plus, le prélat ayant revendiqué pour sa maison la succession d'un chanoine que réclamait la mense capitulaire, créa au sein même de son église de bouillants adversaires. Les excommunications du Saint-Siège lancées contre les coupables n'ayant aucun résultat, Guichard fait appel à l'intervention d'Amédée VI de Savoie, surnommé le *Comte Vert*.



Ce prince ne tarda pas à envahir le Valais, prit Sion d'assaut et y nomma un bailli comme gouverneur. Cette honteuse capitulation irrita les Valaisans qui se préparèrent à de nouvelles hostilités. Amédée VI reparait alors en Valais à la tête d'une nouvelle armée. Les patriotes sont battus près de la Morge et Sion assiégé, fut pris et livré au pillage. Tourbillon dut se rendre et son châtelain faire sa soumission. Les conditions de paix furent particulièrement dures et onéreuses, puisqu'elles obligeaient les Valaisans à fournir au comte de Savoie, chaque année pendant six semaines, 300 hommes de guerre, à leurs dépens et à payer au vainqueur une indemnité de 28000 florins et 60 otages en garantie de l'exécution du traité. Mais les dizains supérieurs ne voulurent pas se soumettre ; ils portèrent leurs doléances devant l'empereur d'Allemagne Charles IV en réclamant sa protection. Le monarque envoya en Valais un capitaine général en vertu d'un diplôme dans lequel le comté de Savoie était traité d'usurpateur et l'évêque de félon, et dans lequel il leur reprochait en outre de n'avoir pas demandé l'investiture de leur comté à leur suzerain. Les Hauts-Valaisans ne peuvent supporter ce lamentable état de choses qui les place sous la tutelle de châtelains étrangers. En 1360 ils assiègent Tourbillon, défendu par Amédée de Savoie, en sa qualité de bailli épiscopal.

Une convention règle le différent : le comte renonçait à ses prétentions sur le territoire épiscopal, Tourbillon était remis à un seigneur neutre et une somme de 13000 florins d'or était stipulée en faveur du prince en échange de tous ses droits. Les communautés de Morel, d'Ernen et de Conches refusèrent de payer



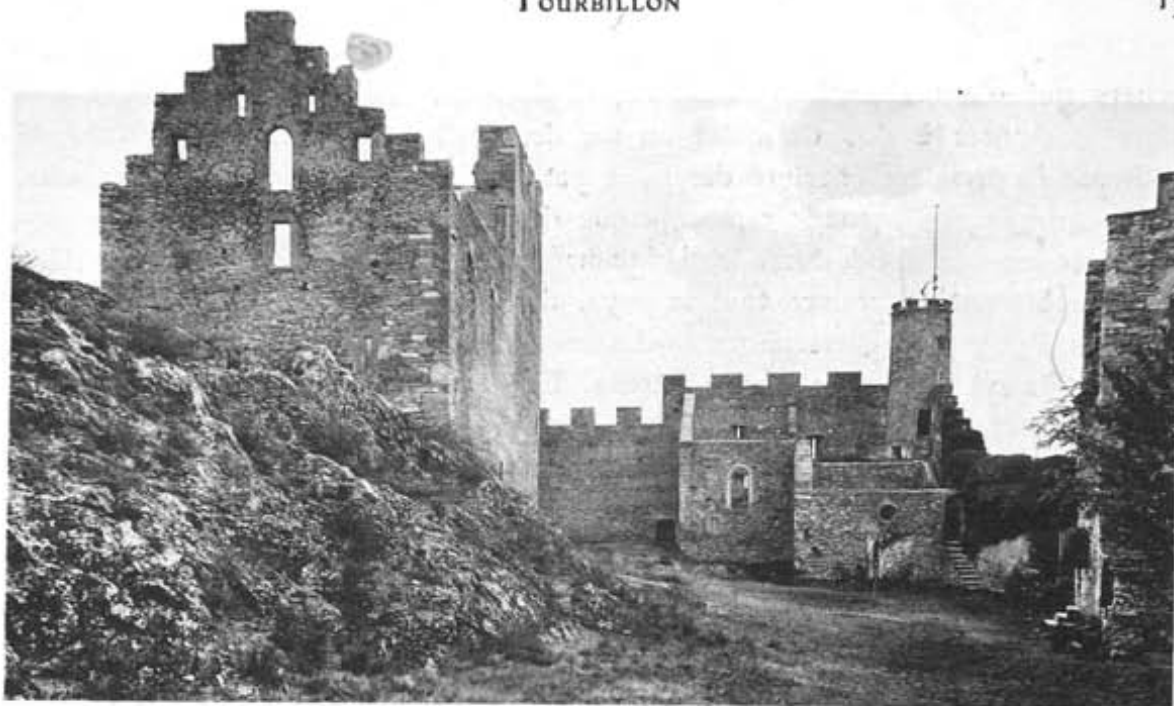
Enceinte de Tourbillon. Intérieur de la porte.



Château Tourbillon, partie sud.

leur part de la contribution assignée à Amédée VI. Guichard pour les contraindre, s'étant rendu à Ernen accompagné de quelques délégués, se vit assailli par les paysans qui le blessèrent et le retinrent prisonnier dans les fers, pendant deux mois. Plusieurs personnes de sa suite furent tuées. L'évêque ne fut élargi qu'après avoir signé une convention donnant pleine et entière satisfaction à ses sujets révoltés (4 janvier 1362). Une des causes déterminantes des luttes incessantes entre les patriotes valaisans et leurs évêques était l'origine de ceux-ci, dont la plupart étaient savoisiens ; cette parenté de race créait forcément entre la juridiction de Savoie et celle des princes évêques, des liens d'intérêts qui portaient tout naturellement ombrage aux Valaisans, jaloux de leurs droits et avides de liberté.

C'est pourquoi nous voyons les patriotes s'emparer du château de Tourbillon et chasser leur évêque Edouard de Savoie, qui en garantie d'un acte passé avec Amédée VI son cousin, lui donnait les châteaux de Martigny, de la Soie et de Mont-Orge. Amédée VI étant mort de la peste, sur ces entrefaites, ce fut son successeur Amédée VII dit le comte Rouge, qui se chargea de venger l'affront fait à son parent. Il arriva bientôt sous les murs de Sion, à la tête d'une brillante armée commandée par la fleur de la noblesse savoisiennne. La ville se défendit en désespérée, les femmes s'y montrèrent rivales de celles de Carthage, en lançant du haut des remparts, sur les assaillants, de l'eau bouillante et des fagots embrasés. (21 août 1384). Tourbillon fut rendu à l'évêque avec tous ses droits, et une



Intérieur de Tourbillon. Cour d'honneur. A gauche, appartements des évêques.

indemnité de 45,000 florins souscrite en faveur du comte de Savoie, pour frais de guerre, ainsi que la cession à perpétuité des mandements et fiefs possédés par la mense épiscopale en-dessous de la Morge. Ces dures conditions faisaient peser sur les épaules de l'évêque un rocher de sisyphé que la haine de ses sujets rendait écrasant. Il préféra quitter son diocèse et fut élu archevêque de Tarentaise.\* Guillaume V de Rarogne venait de monter sur le siège épiscopal de Sion. Son oncle Guichard, contre qui le peuple leva la *Matze*, recourut à la protection de son neveu. Ce fut encore la maison de Savoie qui intervint, (1415). Amédée de Challant, bailli du Chablais, arriva donc en Vallais à la tête de forces importantes, s'empara de Tourbillon et y plaça une garnison. Mais un an plus tard les patriotes se révoltent derechef contre leur évêque, assiègent Tourbillon et le détruisent en partie. L'évêque André de Gualdo qui succéda à Guillaume V de Rarogne fit restaurer le château dont les réparations se continuèrent sous l'épiscopat de Guillaume VI de Rarogne (1446) et de Walther Supersaxo (1481). L'incendie du 24 mai 1788 qui détruisit la moitié de Sion, réduisit Tourbillon en cendres avec ses archives et sa précieuse collection de tableaux des évêques peints sur toile. En quelques heures le fléau avait détruit l'œuvre de plusieurs siècles et causé des pertes irréparables.

Le sentier rocailleux taillé dans le flanc de la colline et qui par bonds grimpe vers Tourbillon, est raide et malaisé. L'historien Schiner pense qu'au temps des princes-évêques le chemin de Tourbillon, le seul qui y accède, était meilleur. C'est là une supposition bien gratuite, car le sentier ne fut jamais plus large, bordé qu'il est d'un côté par le précipice, de l'autre par de hauts

\* Edouard de Savoie qui avait succédé à Guichard Tavelli, assassiné, alla remplacer, à l'archevêché de Tarentaise, un prélat qui avait subi le même sort tragique.



rochers qui n'ont changé ni de forme, ni de place. Les évêques devaient sans doute y monter à dos de mulet ou sur des chaises à porteurs. A mi-chemin se dresse la première enceinte défendue par une tour de vedette à machicoulis, et l'on grimpe une seconde rampe jusque devant l'entrée du château.

Si la montée a été dure, le dédommagement est d'autant plus grand. Une incomparable vue découvre tout le pays, des frontières de la Savoie, soit des Aiguilles Rouges au Bietschhorn au-dessus de Rarogne, toute la contrée d'Ayent jusqu'au Rawyl et tout le Val d'Hérens. Et je conçois mieux encore, par l'air vif qui circule presque constamment sur cette éminence située au confluent de plusieurs cols et vallées, que leurs seigneuries aient établi une résidence d'été dans la forteresse chargée de la défense de leur territoire.

Ce qui reste de l'immense château épiscopal est encore imposant. — La grande enceinte crénelée flanquée de tours qui profile sa gigantesque silhouette sur la vallée, est un des plus beaux spécimens de l'architecture du moyen-âge.

Si nous pénétrons dans sa vaste cour, où pousse un maigre gazon et quelques arbrisseaux rabougris, nous avons à gauche, la salle des gardes, à droite la bibliothèque et la chapelle, devant nous les appartements des évêques dont il ne reste plus que les murs. La chapelle renfermait jadis des fresques intéressantes, complètement dété-



Intérieur de Tourbillon. — Appartements et tour des escaliers

riorées, tant par l'incendie que par le délaissement dans lequel on les a laissées trop longtemps.

Tourbillon comme Valère et tous les autres châteaux épiscopaux, n'eut que des fastes religieux ou guerriers et l'on y chercherait vainement l'écho d'un barde ou la romance d'une châtelaine.



Chapelle de Tourbillon, de St-Georges (XIII siècle).

## LA MAJORIE

Ainsi que son nom l'indique, la Majorie de Sion fut la résidence des majors, officiers de la cour épiscopale, chargés de l'omnimode juridiction pendant 10 mois de l'année, la nuit exceptée. Le major portait la bannière de l'évêque pendant les expéditions militaires et lui prêtait en retour l'hommage-lige. Il présidait les assemblées générales de la commune, qui avaient lieu le plus souvent, sur le parvis de l'église de St. Théodule. Les de la Tour en furent les premiers titulaires en 1179. L'évêque Henri I<sup>er</sup> de Rarogne les déposséda de cette charge en 1264, pour les punir de leur félonie, ces turbulents seigneurs, chefs de la noblesse valaisanne, prenant en toute occurrence fait et cause pour les comtes de Savoie. Le 15 janvier 1375, l'évêque Guichard Tavelli acheta le château avec tous



Château de la Majorie, à Sion, vu du Nord (XIII<sup>e</sup> siècle). Ancienne résidence des majors, puis des évêques.



ses droits à Barthélemy de Gresiac, major de Sion et co-seigneur de Bex. Réuni à la mense épiscopale, le majorat fut ensuite exercé par un châtelain électif. Dès cette époque le château de la Majorie devint la résidence ordinaire des évêques qui quittèrent l'ancien palatium (palais épiscopal). Il fut brûlé en 1384 par les soldats d'Amédée VII de Savoie (comte Rouge), en 1417, pendant la guerre de Rarogne, en 1475, lors de la conquête du Bas-Valais par les patriotes, en 1536 pendant les troubles de la Réforme sous l'épiscopat d'Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten et finalement en 1788 au cours du grand incendie qui dévora les deux tiers de Sion.

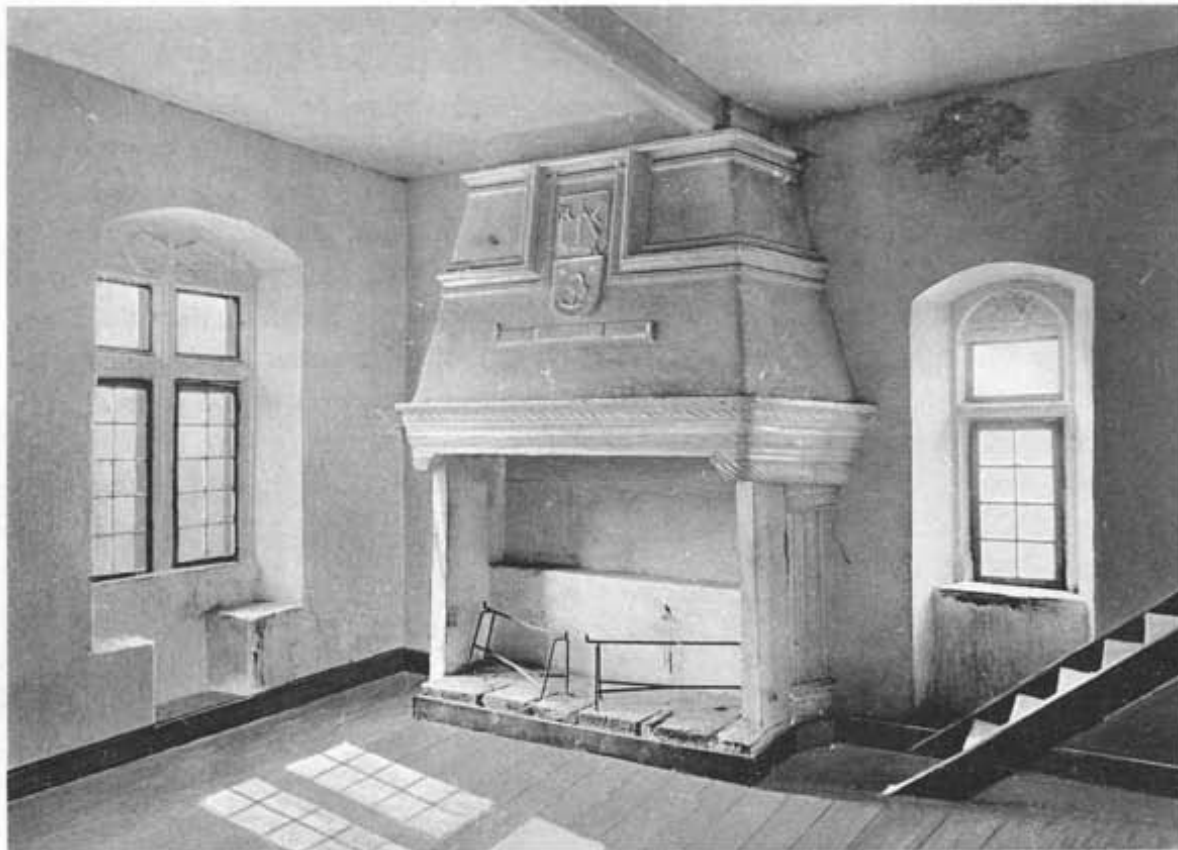
Chaque fois que le feu avait accompli son œuvre de désastre les évêques relevaient le château de ses cendres et l'embellissaient. Ce furent tour à tour Adrien de Riedmatten dont on y voit encore les armoiries, Walther Supersaxo, Jodoc de Sylinnen, le cardinal Schinner, Hidelbrandt Roten.

La conquête du Bas-Valais avait rendu les patriotes justement fiers ; assoiffés de liberté ils voulurent après avoir chassé l'étranger se ménager plus d'indépendance à l'intérieur. En 1613 les députés des sept dizains d'en haut dont les séances se tenaient dans une salle de la Majorie installèrent un vice-bailli dans le château épiscopal pour y remplir les fonctions de préfet. Devant un *conclusum* qui n'était ni plus ni moins qu'un ultimatum, les chanoines dignitaires renoncèrent



Entrée du Château de la Majorie





Intérieur de la Majorie. Salle de réception des évêques.

à la Caroline<sup>1)</sup> dont l'authenticité fut de nouveau contestée, et reconnurent le Valais libre, indépendant, et, finalement, acceptèrent la suprématie du Grand Baillif sur l'autorité épiscopale. C'était le coup de grâce porté à la puissance temporelle des princes-évêques, et le glaive de la Régalie ne devenait plus qu'une marotte dans la main d'un bouffon. Le grand baillif prit possession de la Majorie, y frappa monnaie, et les séances du *conseil souverain* du Valais y remplacèrent dès ce moment celles des sept dizains.

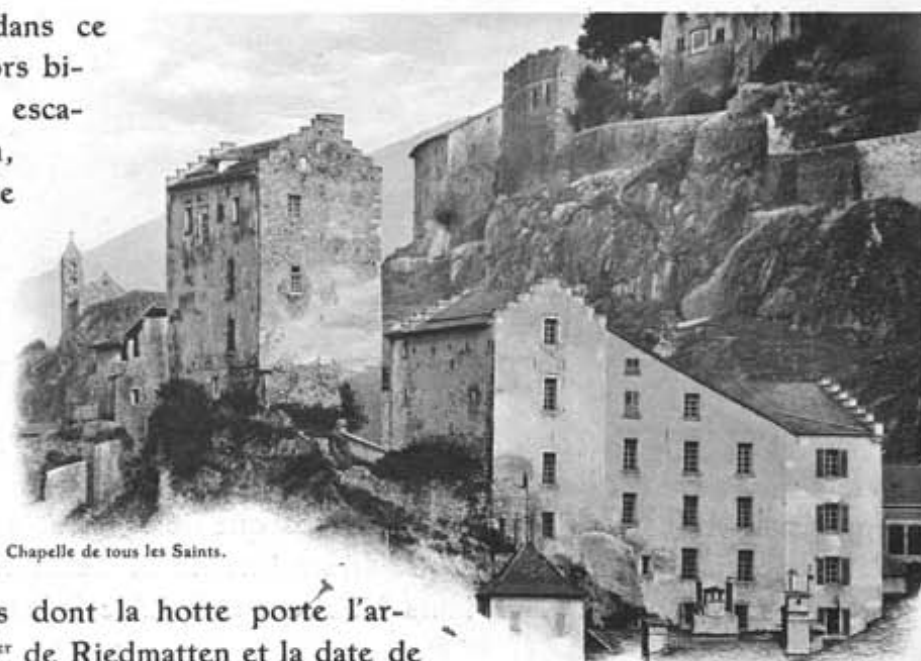
Quelques années plus tard le baillif Nicolas Kalbermatten, dans une entrevue qui eut lieu à la Majorie entre magistrats et chanoines, rétablit l'évêque dans tous ses droits pour une durée bien éphémère, car en dépit d'une intervention des empereurs Charles-Quint et Ferdinand II, la Caroline semblait une nouvelle fois malgré la fermeté de l'évêque Hildebrandt Jost, de douloureuse mémoire (1634).

Construit sur le dernier escarpement de l'arête rocheuse qui le relie à Tourbillon, le château de la Majorie domine la cité de sa masse lourde et noirâtre. L'Etat du Valais en a fait une caserne, et les soldats de l'armée fédérale qui y gisent de temps à autre, sont loin, pour la plupart, de songer qu'ils y eurent de si illustres prédécesseurs. Rien d'ailleurs ne rappelle ce

1) Prétendue chartre par laquelle Charlemagne accordait des droits régaliens aux évêques du Valais, confirmée par Rodolphe III de Bourgogne Transjurane en 999, et par Charles-Quint en 1521.



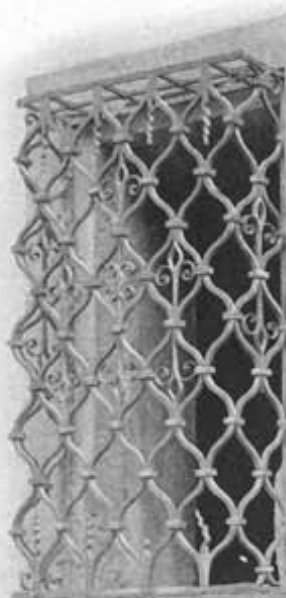
fastueux passé, dans ce dédale de corridors biscornus avec des escaliers en colimaçon, si ce n'est la grande pièce du troisième étage avec ses hautes fenêtres jumelles surmontées à l'intérieur des armes de quelques évêques et sa vaste cheminée à



Chapelle de tous les Saints.

Majorie et premier bâtiment de Valère (Nord).

colonnettes torses dont la hotte porte l'armoirie d'Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten et la date de 1539. Si les pioupious fédéraux qui couchent dans cette salle connaissent les secrets du passé, j'imagine que leur sommeil en serait hanté de rêves fort curieux et non moins émouvants. De la Majorie, un chemin taillé dans le rocher, grimpe entre des remparts flanqués de tourelles jusqu'à la *Tour des Chiens* qui dut être un poste de défense entre ce château et celui de Tourbillon; de là, le sentier enjambait une large brèche sur un pont-levis qui a disparu, et continuait tout le long de l'arête jusqu'à Tourbillon. C'est vraisemblablement ce chemin que durent suivre de préférence les prélats dans leurs courses entre les deux châteaux. Aucune histoire n'a pu relater l'origine du nom singulier donné à la *Tour des Chiens*, mais une tradition qui en vaut une autre rapporte que pendant la guerre de Rarogne, soit en 1419, les soldats de l'évêque enfermèrent dans cette tour la meute de la vénerie



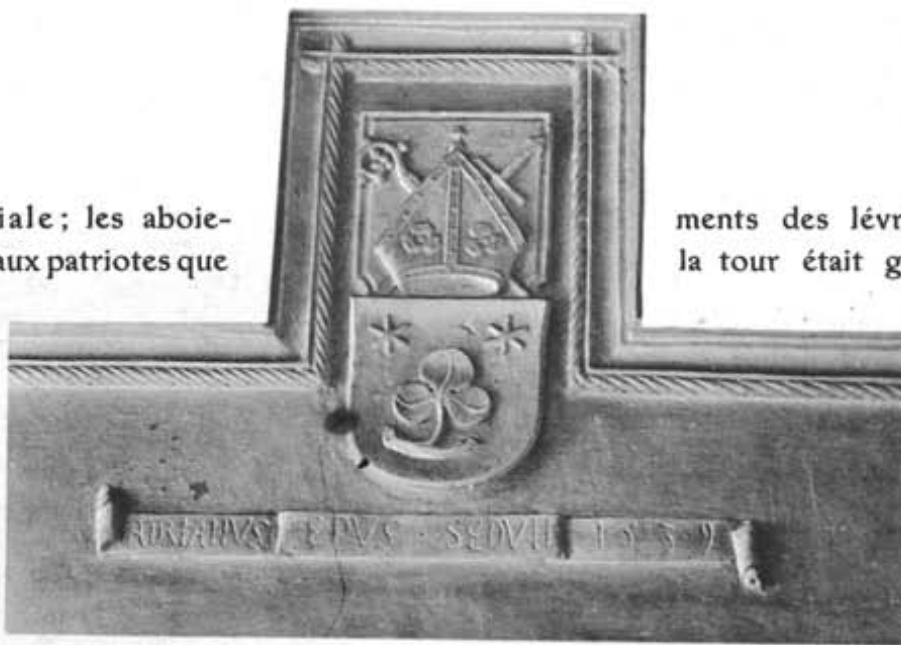
Grille en fer forgé.



Un coin de la salle des évêques à la Majorie.

seigneuriale; les aboie-  
supposer aux patriotes que

ments des lévriers firent  
la tour était gardée; ils

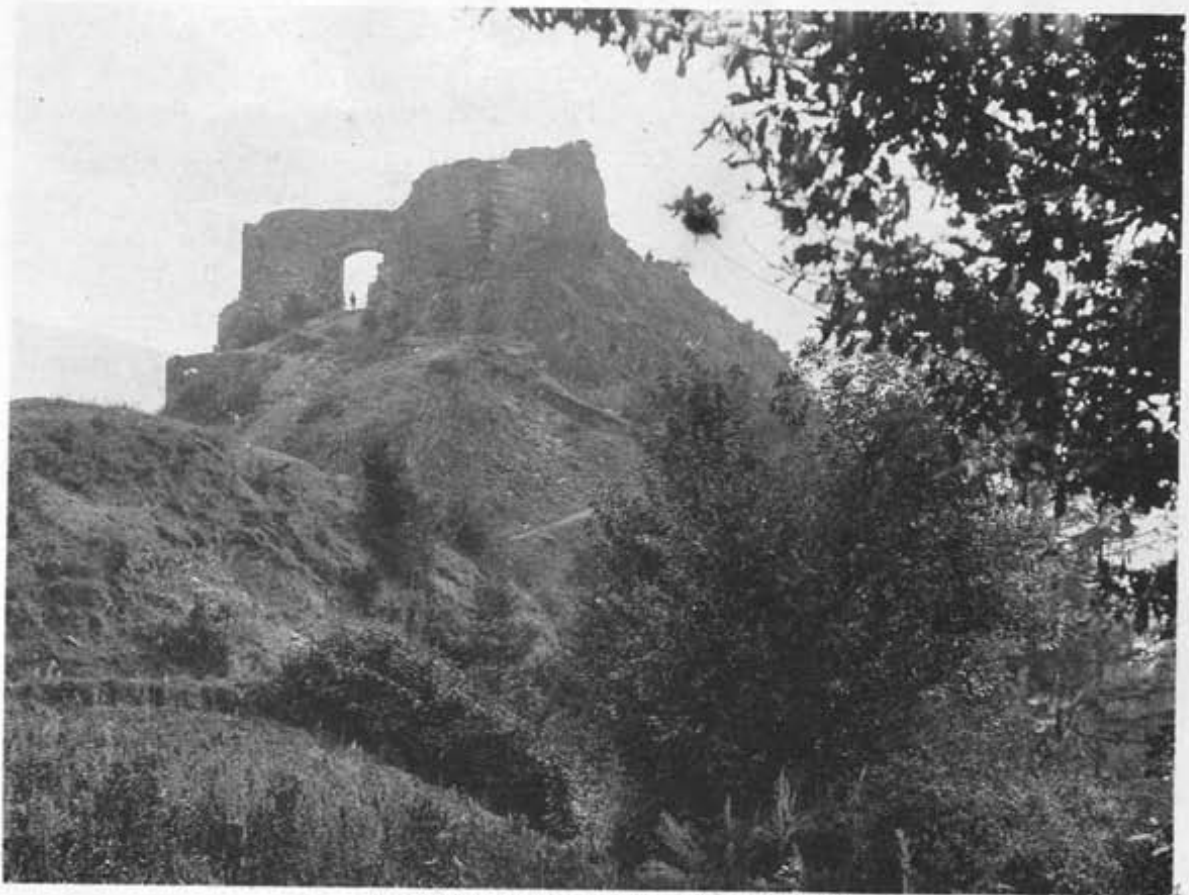


Armes d'Adrien 1<sup>er</sup> de Riedmatten, évêque de Sion (1539). Sur une des cheminées de la Majorie.

s'y portèrent donc et s'y escrimèrent, tandis que de tous côtés on faisait pleuvoir sur eux une grêle de projectiles. Ce stratagème ne fit d'ailleurs retarder que de quelques heures la victoire des Hauts-Valaisans et la ruine de la maison de Rarogne.



Ancienne porte cancellée de l'appartement des évêques, à la Majorie.



Ruines du Château de la Soie. Porte d'entrée (XIII<sup>e</sup> siècle).

## LA SOIE

---

Landri de Mont, prévôt de Lausanne, succéda en 1206 à Guillaume de Saillon sur le trône épiscopal de Sion. Autant pour fortifier sa capitale que pour se ménager une résidence d'été, il fit bâtir le château de la Soie (Seta) sur un roc escarpé qui descend en une formidable arête jusqu'aux confins de la Morge de Conthey, limite des Etats de Savoie. Comme séjour climaterique c'était parfait : la vue, l'air pur, la douce paix champêtre, rien n'y manquait. Comme forteresse c'était moins bien, car les comtes de Savoie en prirent ombrage et ouvrirent les hostilités. Un traité intervint qui régla momentanément le différent. L'évêque y vivait retiré une partie de l'année avec ses familiers, un châtelain, un sautier et un portier.



Ruines du Château de la Soie (Ouest).

En 1342, c'est Guichard Tavelli qui occupait le siège épiscopal de Sion. Ses luttes avec les de la Tour, ses parents, sont demeurées tristement célèbres. Hautains et turbulents, les sires de la Tour étaient constamment à la tête des nobles révoltés contre l'évêque dont ils cherchaient à saper le pouvoir temporel.

Tavelli eut recours d'abord à l'excommunication dont le Saint Siège frappa les auteurs, Pierre de la Tour en tête. Ce moyen ne suffisant pas, l'évêque fit appel à la protection du Comte Vert, Amédée VI. Ce fut un geste désespéré et malheureux, car ce faisant, Guichard attirait sur lui le mécontentement général, les comtes de Savoie étant notoirement les pires ennemis du Valais. Le comte de Savoie appelé comme arbitre dans les démêlés pendants entre l'évêque et les

de la Tour avait vivement mécontenté ces derniers. Antoine de la Tour jura de se venger. Il se rendit dans ce but, le matin du 8 août 1375, au château de la Soie, à l'heure où le prélat accompagné de son châtelain lisait son bréviaire. Trompant la vigilance des gardiens, des soudards à la solde d'Antoine de la Tour pénétrèrent dans l'enceinte du château, se saisirent de l'évêque et de son chapelain et les précipitent du haut des rocs à pics dominant le village de Chandolin.

Quarante ans après les tristes événements qui précèdent le siège épiscopal était occupé par Guillaume V de Rarogne, surnommé le Jeune. On était alors en pleine guerre intestine et la Matze, cet emblème de l'ostracisme valaisan venait de se lever contre le sire de Rarogne, Guichard, oncle de l'évêque, qui s'enfuit à Berne dont il était combourgeois, puis à Fribourg, d'où il envoya aux Valaisans la démission de toutes ses charges



Ruines de la Soie (Citerne).





Ruines de la Soie (Midi)

afin d'arrêter leur courroux. - Guichard de Rarogne revint en Valais et trouva l'hospitalité chez l'évêque son neveu, au château de la Soie. Il y amena la dame de Rarogne, Marguerite de Ræzuns, descendante des comtes de Toggenbourg, ses enfants et les gens de sa maison, puis il retourna à Berne chercher protection.

Mais les Haut Valaisans avaient juré la ruine des Rarogne, comme ils avaient consommé celle des de la Tour. A cet effet, ils mirent le siège devant la Soie et en demandèrent la reddition en promettant d'en laisser sortir librement ceux qui y étaient enfermés. Le château se rendit et l'on put voir en ce mois de septembre 1417, l'évêque, la dame de Rarogne et ses enfants quitter leur ultime refuge en emportant avec eux les derniers restes d'une opulence ruinée, pour aller rejoindre Guichard à Berne, où il attendait tristement le dénouement de cette sombre tragédie. Le château de la Soie fut pillé et incendié pour ne plus jamais se relever.

Le petit bourg qui s'était élevé à l'ombre des murailles du château disparut à son tour dans la tourmente et il ne reste plus aujourd'hui de cette demeure épiscopale dont on ne conserve aucune reproduction originale, que quelques pans de mur perdus dans la brousse et derrière lesquels les Savièzans se retranchèrent souvent dans leurs incessants démêlés avec les hommes du village voisin de Conthey, appartenant alors à la Savoie.





Colline de Montorge vue du Levant

## MONTORGE

Quand l'évêque Landri fit construire le château de la Soie (1219), le comte Thomas de Savoie souleva des récriminations injustifiées, puisque les terres de la Soie relevaient de la mense épiscopale. Mais quand en 1233 Aimon de Savoie, fils du comte Thomas, fit élever un château sur la colline de Montorge, ce fut l'évêque Landri qui protesta et avec raison, contre cet empiètement sur les terres épiscopales. La querelle faillit dégénérer en prise d'armes, mais Aimon finit par reconnaître les droits de l'évêque et consentit à la destruction du fort de Montorge. Landri mourut en 1236 et le comte Aimon de Savoie, atteint de la lèpre, finit ses jours dans une demeure solitaire qu'il s'était fait bâtir sur les coteaux boisés de Choëx.

Sous l'épiscopat de Pierre d'Orons, Montorge fut pourvu d'une garnison en prévision d'une invasion du Valais par Rodolphe de Habsbourg, en guerre contre les évêques de Coire et de St-Gall avec lesquels l'évêque de Sion avait contracté une alliance offensive et défensive. Vaines craintes, car Habsbourg ne vint pas, mais à ces préparatifs de guerre, Pierre d'Orons avait épuisé son trésor, si bien qu'il en fut réduit à contracter des emprunts pour lesquels il engagea sa crosse et



Ruines du Château de Montorge (XIII<sup>e</sup> siècle).

les ornements de sa chapelle. La ville de Sion payait annuellement à l'évêque une somme de 10 livres pour la garde de Montorge ; un conflit faillit éclater à ce sujet entre l'évêque Aimon de la Tour et la ville de Sion qui faisait des difficultés pour s'exécuter. En 1352 le comte Vert avait soumis Sion qui fut incendié ; voyant que toute résistance était inutile, la garnison de Montorge se rendit sans coup férir.

En 1384, le château de Montorge est défendu par Rodolphe de Gruyères, en sa qualité de bailli du Valais, à la suite de l'invasion d'Amédée VII venant venger son parent, l'évêque Edouard de Savoie, chassé par les Hauts Valaisans. Montorge demeura en hypothèque au comte Amédée VIII, pour garantie des frais de cette expédition, puis, dans la guerre de Rarogne, le château fut enlevé par Amédée de Challand, bailli du Chablais, qui y plaça une garnison. En 1417,



Ruines de Montorge (Couchant).

par suite d'un arrangement entre le duc et les Valaisans, il fit retour au chapitre, mais au mépris de tout traité, les patriotes l'incendièrent la même année. Il n'en reste plus que quelques pans de mur et une citerne comblée par les éboulis dominant un petit lac mélancolique, où flottent de grands nénuphars blancs, pareils aux lotus sacrés, sous lesquels l'antique Sedunum sommeille dans la profondeur des eaux noires où il s'est englouti.





## LA BATIAZ

Le château épiscopal de la Bâtiaz fut construit au XI ou XII<sup>m</sup> siècle par les évêques de Sion, sur les ruines d'une ancienne forteresse dressée contre les Sarra-  
sins. L'histoire est muette sur son origine. En 1233 Amédée de Rarogne en était  
châtelain. En 1259 le comte Pierre de Savoie, en guerre avec l'évêque Henri I<sup>er</sup>  
de Rarogne, mit le siège devant la Bâtiaz, la fit démolir en partie et finit par  
obtenir sa reddition. En 1264, pendant l'absence du comte de Savoie appelé en

Flandre, l'évêque, par la force des armes, reprit le château de Martigny, et détruisit celui de Brignon au vallon de Nendaz, li-  
mite des terres de Savoie. Comme le château de Montorge, celui de Mar-  
tigny fut réparé et mis en état de défense, par l'évê-  
que Pierre d'Orons, dans l'éventualité d'une attaque du pays par l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

En 1488, l'évêque Jodoc de Syllinen, prévôt de Münster au canton de Lucerne, fit restaurer le château de la Bâtiaz ruiné pendant les guerres pré-  
cédentes. Les démêlés de Syllinen avec les ducs de Milan, et sa sympathie pour le roi Charles VIII de France lui suscitèrent un terrible ennemi dans la personne du grand agi-  
tateur valaisan Georges Supersaxo, homme vénal



Château de la Bâtiaz à Martigny (XI<sup>e</sup> siècle).



Ruine du Château épiscopal de la Bâtiâz (IV<sup>e</sup> siècle). Epoque romaine

énorme servant de contrefort à la colline de Ravoire. Dans la cour d'enceinte, on trouve, à gauche, un corps de gardes et dans la tour quelques pauvres vestiges croûlants, dépourvus de toute ornementation, si ce n'est dans le dernier étage une double clef de voûte en pierre tufière qui doit appartenir à l'architecture médiévale. Des réparations y sont entreprises par l'Etat du Valais et la Confédération.

Le chemin d'accès du château part du faubourg de la Bâtiâz, traverse des carrés de vigne, où croissent quelques figuiers nains; le sureau et le lilas y embaument, puisant le suc de leurs vigoureuses racines dans les fossés comblés où coula jadis le sang de valeureux ancêtres.

1) 15 Avril 1496. Syllinen s'exila à Rome où il mourut quelques années plus tard.

2) 31 Mars 1517.

et entêté dont le cardinal Schinner n'allait pas tarder à subir la haine féroce. Supersaxo accusa publiquement Syllinen de trahison et de félonie, si bien qu'un arbitre contraignit l'évêque à résigner sa charge; il vit ses biens et ceux de sa famille confisqués et quitta le pays avec quelques hardes et son bréviaire<sup>1)</sup>. Pierre Schinner, frère du cardinal et châtelain de la Bâtiâz, accusé de despotisme et de concussion est déposé de sa charge de bailli par voix d'arbitrage et finalement expulsé du château<sup>2)</sup>. L'année suivante, la faction Supersaxo assiégea le fort de Martigny, l'assaut dura plusieurs mois et aboutit enfin à l'incendie et à la destruction du château. Il n'en reste que le donjon irréductiblement debout, sur son roc



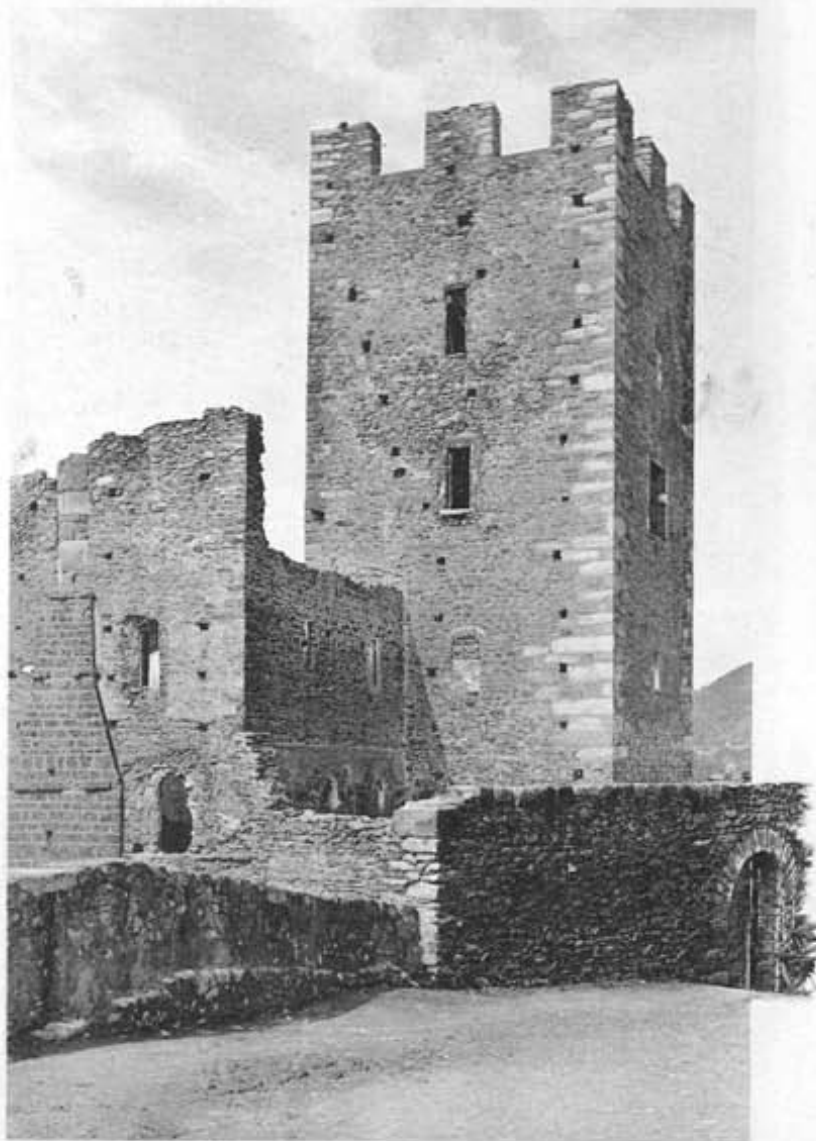
Détail d'une fenêtre de la Bâtiâz.  
Face Ouest.

---

LOUÈCHE. — CHATEAU DES MAJORS

---

Le château des Majors ou épiscopal, a été construit suivant toute présomption et à défaut de document certain vers le milieu du XII<sup>me</sup> siècle, sous l'épiscopat de St. Guérin, abbé de notre Dame des Alpes à St. Jean d'Aulph en Savoie. Un major y rendait dès cette époque, la justice au nom de l'évêque. Cette charge fut primitivement portée par Rodolphe de Louèche, puis par alliance passa aux d'Ayent, puis aux de Blonay et enfin aux de Rarogne. La dignité de major, jusque là héréditaire, devint élective sous l'épiscopat d'André de Gualdo; il était nommé pour un an et prêtait serment à l'évêque. Dans ses documents, l'abbé Gremaud nous initie au rôle très singulier des trois officiers épiscopaux de Loèche dans l'exercice de la justice. En cas d'exécution criminelle, le sautier livrait au major le condamné lié et bandé; le major le conduisait aux fourches patibulaires et le vidomne le poussait sur l'échelle que le sautier retirait ensuite; s'il y avait décapitation, le major amenait le condamné; le vidomne tenait la hache qu'il fournissait avec le billot, et le sautier frappait dessus avec un maillet. En cas de noyade le vidomne fournissait le sac, le major conduisait la victime vers



Ruines du Château épiscopal de Louèche, demeure des majors au XII<sup>e</sup> siècle.



l'eau et le sautier procédait à l'immersion du criminel enfermé dans le sac. *O tempora! o mores!* Par la suite, l'évêque seul eut un bourreau qu'il prêtait aux dizains à chaque nouvelle exécution.

Le château épiscopal de Louèche fut ruiné pendant la guerre de Rarogne (1417); il fut restauré par Walther Supersaxo en 1457, puis devint la propriété du grand bailli Augustini qui l'acheta à l'évêque Jos. Ant. Blatter, vers 1800. Il n'en reste plus aujourd'hui que des murs d'enceinte délabrés et le donjon, dans lequel fut enfermé en 1627, noble Antoine Stokalper, ancien gouverneur de St-Maurice. Partisan de l'évêque Hildebrandt Jost, en guerre avec ses sujets, Stokalper fut arrêté et conduit au château de Louèche par ordre du bailli Michel Magéran, un des chefs du parti protestant en Valais; il fut mis à la

torture dans une des tours du château; ses douleurs lui arrachèrent quelques aveux qui suffirent à sa condamnation à mort. La sentence disait : « que le dit Antoine sera remis entre les mains du bourreau qui lui liera les mains et le conduira, la corde au cou, pour lui séparer la tête du corps avec le glaive et ainsi le faire passer de vie à mort pour le punir comme il l'a mérité; ensuite pour statuer un exemple à quiconque serait tenter de l'imiter, partager son corps en quatre parts et le jeter au feu pour le réduire en cendres ». Tous les biens d'Antoine Stokalper furent confisqués au profit des sept dizains et son mobilier adjugé au bailli. Et pour couronner son œuvre, le tribunal finit par déclarer que quiconque s'aviserait de venger sa mort, devait, de quelque condition qu'il fût, subir les mêmes peines, les mêmes tortures et la même mort. Sans pitié pour une épouse éplorée et des enfants anéantis par la



Ruines du Château épiscopal de Louèche. Façade Ouest.

douleur, l'exécution de cette barbare sentence, qui met un hideux stigmate au front de Magéran et de ses partisans, eut lieu le 4 décembre 1627. C'est devant cette tour qu'en « ce bon vieux temps » les magistrats obligeaient le débiteur insolvable à quitter les culottes et à s'asseoir « *podice nudo* » trois fois de suite sur une pierre, en présence du peuple hilarant. C'était là une grossière parodie de la contrainte pour dettes. La tour de Louèche témoin des souffrances du capitaine Stokalper est encore debout ; il plane au-dessus de ses créneaux noircis je ne sais quoi de sinistre que rend plus sombre encore l'évocation de ce peu glorieux passé.       ::: :::



Entrée du Château épiscopal de Louèche. Cour intérieure.



Colline du Vieux Sierre avec les ruines du Château épiscopal.

## VIEUX SIERRE. — CHATEAU EPISCOPAL

Dès le XI<sup>me</sup> siècle, Sierre appartenait en majeure partie à l'Eglise de Sion. Un château épiscopal s'éleva au castrum de Sierre (de Sirro); un vidomne de Sion y exerçait ses droits. Dès 1179 l'évêque y a un major dont les justiciables étaient affranchis de la taille. Cette charge est tenue dès les origines par les nobles de Sierre; en 1298 on y substitua un châtelain. Le château fut détruit pendant la guerre de Rarogne (1414). Un autre château fut construit sur un monticule avoisinant la chartreuse de Géronde. L'évêque Syllinen y plaça un vidomne, mais un siècle plus tard, il n'en restait plus que des ruines. L'histoire détaillée de ces deux châteaux nous échappe de même que la destruction de ce dernier. Toutefois, le lieu était trop poétique pour échapper à la légende.

Dans un de ces petits lacs verts qui avoisinent l'ancien castel épiscopal de Géronde, le comte Rouge venant au secours de Rodolphe de Gruyères,



en guerre contre les Hauts Valaisans, laissa choir en chevauchant, son épée. Cette épée venait de soumettre le château de Beauregard, un des derniers retranchements des Rarogne et de décapiter deux membres de cette famille ; elle avait versé le sang à ruisseau, au milieu des honnêtes populations d'Anniviers.

c'en était trop d'un tel carnage. Cette épée maudite devait tomber des mains criminelles qui la portaient. Mais Amédée, furieux de cette honteuse mésaventure, jura de repêcher son épée, dût-il y faire passer toute son armée. Il fit appel aux meilleurs nageurs du Chablais ; plus de cinquante plongeurs avaient déjà disparu successivement dans le lac sans reparaitre, car le comte leur avait dit : « Si vous revenez sans mon épée vous serez occis », quand une vieille femme en haillons sortant des buissons s'écria à pleins poumons :

« Toute ton armée y passera

« Mais ton épée ne retrouvera

Saisissez cette folle et qu'on me l'amène, hurla le comte :

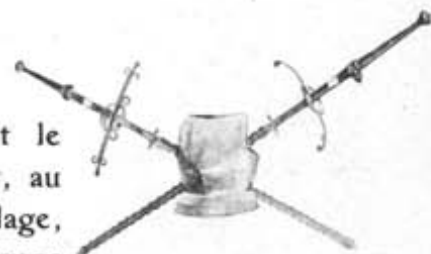
« Car le lac est aussi  
profond  
« Que tes crimes sont  
longs. »

Avant que les soudards d'Amédée aient fait cent pas, la vieille femme avait disparu. Le lac garda l'épée du comte et les cinquante plongeurs. — Cette épée





sacrilège qui venait de briser l'image du Christ devant le château épiscopal avait été terriblement châtiée. En effet, au moment où les soldats du comte de Savoie ardents au pillage, allaient violer l'entrée de la chapelle et la saccager, les gens du vidomne se présentèrent, portant une bannière du Christ, devant le comte Rouge, pour implorer sa clémence. Mais, d'un coup de sa lance profanatrice, il partagea en deux la soie de l'étendard sacré. Le châtiement, comme on l'a vu, fut aussi prompt que mérité.



Tour de Goubin, ruines de Bernona et de l'ancien château des majors de Sierre (détruit en 1417 par les Patriotes).



---

## CHAPITRE II

---

# LES CHATEAUX FÉODAUX

---

La Suisse romande à l'époque de la domination française, fut soumise au régime féodal, introduit au commencement du IX<sup>m</sup> siècle, par Charlemagne empereur d'Occident. Ce fut le fils de Pépin qui créa le droit féodal, dans le sens de la possession et de l'administration du fief et de l'organisation judiciaire de ses états. Charlemagne fut en sorte le véritable fondateur des « *lands-gemeinde* » qui s'appelaient sous son règne « *Champ de Mai* » ou diète en plein champ. Ces assemblées étaient des « *plaids* » généraux où les leudes royaux (vassaux de l'empereur), les comtes et les évêques étaient les représentants de la nation ; on y traitait et décidait les affaires importantes du gouvernement. C'était en somme l'embryon de notre système représentatif actuel. Le vaste empire de Charlemagne était divisé en royaumes, légations et comtés. Chaque bourgade avait son tribunal, c'étaient les comtes qui rendaient la justice dans leurs provinces respectives, sous la surveillance des « *Missi Dominici* », commissaires royaux appelés à recevoir les plaintes, à réformer éventuellement les jugements et à prononcer les pénalités contre les magistrats prévaricateurs ; en même temps, ces envoyés étaient chargés de prévenir les tentatives d'empiètement de l'aristocratie terrière. C'est pourquoi Charlemagne, dont on ne saurait trop admirer la sage prévoyance, exigea, une fois empereur, que tous les hommes libres lui fissent personnellement un serment de fidélité analogue à celui que le vassal prêtait à son seigneur, c'était un moyen de faire considérer tout sujet de l'empire comme vassal de l'empereur et de maintenir l'unité et la force de la puissance impériale.

A la mort de Charlemagne, ses successeurs laissèrent tomber une à une les anciennes institutions démocratiques qu'il avait si habilement édifiées et qui, pendant son règne, surent tenir l'aristocratie en bride. C'est ainsi qu'au commencement du XIII<sup>m</sup> siècle, le Valais vit s'élever sur son territoire, une soixantaine de châteaux, habités par une noblesse nombreuse, turbulente et ambitieuse, jalouse de l'autorité épiscopale à laquelle la charte de Rodolphe III les avait soumis. Ce

sont ces châteaux que nous allons visiter en cherchant dans les ténèbres de l'histoire, à en faire revivre le souvenir.

Les châteaux valaisans n'eurent rien de la splendeur palatiale de ceux de la Wartburg en Allemagne ou d'Angers et de Montargis en France. Là, le donjon est tout ; c'est le dernier retranchement du seigneur poursuivi ; c'est un repaire autant qu'un foyer et souvent une tanière où un fauve se défend. Le donjon est entouré d'un mur de protection appelé « chemise du donjon » et bordé par des fossés, un pont-levis s'abaissait de la poterne sur le talus des fossés pour laisser entrer les gens du château ; il renfermait généralement trois étages reliés par un escalier de pierre pratiqué dans l'épaisseur du mur ; chaque étage avait deux chambres voûtées avec de hautes fenêtres cintrées. Le premier étage renfermait ordinairement les salles de réception, le second le logement du seigneur et de sa dame ; le troisième celui des enfants ; dans la profondeur des sous-sols la prison avec la torture,

D'autres châteaux sont plutôt des manoirs seigneuriaux entourés de petits vergers où se passèrent bien de tristes ou touchants souvenirs, des idylles et des drames, des scènes d'amour et des duels. Ce sont des maisons de campagne fortifiées ayant en Valais, une petite tour carrée, un bâtiment d'habitation rectangulaire et un mur d'enceinte quelquefois flanqué de tourelles à meurtrières.

Ici point de fossés ni de pont-levis. Ce n'est pas un château-fort, mais l'habitation du chevalier et de sa famille ; on y trouve parfois une petite chapelle où la romanesque châtelaine aimait à rêver, dans le mystère du silence et de la foi. La vie s'y écoulait assez monotone, en dehors des batailles qui mettaient toute la maison en effervescence. Le baron passait la plus grande partie de son temps à la chasse, la dame et ses filles brodaient, filaient ou tissaient, les damoiseaux, quand ils ne tenaient pas les écheveaux des gentes damoiselles, y jouaient à la paume ou aux échecs, partageaient parfois les randonnées cynégétiques du seigneur et se préparaient au rude métier des armes.

Sur ces terres, un vassal ou lieutenant du seigneur, dont il tenait une partie des terres en fief et à qui il devait hommage de fidélité, surveillait le travail des serfs et rendait compte de sa gestion à son maître ou supérieur hiérarchique. Le vassal était généralement dévoué à la personne de son seigneur, il lui devait le service d'*ost et de cour* (militaire et justice) ; des lois féodales réglaient leurs droits et attributions réciproques. Le vassal, suivant le code féodal concernant les choses, était comme le fermier du seigneur sur le bien inféodé.

C'est à travers ces fiefs, seigneuries et vassalies que nous allons promener nos pas, dans les cours silencieuses où le Passé plane encore de ses ailes mystérieuses, dans ces salles que n'animent plus les chants des ménestrels et les rires argentins des jolies damoiselles de céans, dans ces ruines éparses dans les ronces, témoins muets de si belles et de si tragiques choses.



Porte du bourg de Saillon.

## SAILLON

Le grand château de Saillon (Castellum Psallionis) était primitivement une terre appartenant au comte Ulrich de Savoie, qui la donna en héritage à son neveu Aimon II évêque de Sion en 1037. Ce dernier la céda à son église avec des champs, des vignes et des serfs pour les cultiver. L'évêque Louis de Granges en fit retour aux comtes de Savoie en 1180. Ceux-ci l'inféodèrent à une famille qui en prit le nom et qui paraît pour la première fois en 1179 avec Aimon de Saillon vassal d'Humbert III. Le comte racheta la terre de Saillon en 1231 en échange de laquelle il céda la tour d'Aigle avec le fief qui en dépendait, hommage réservé. :::



Château de Saillon (XI<sup>e</sup> siècle) vu du couchant.

En 1243 Pierre de Savoie fortifia le château de Saillon et y fit construire la grosse Tour qui s'y voit encore, dont les murs de douze pieds d'épaisseur lui coûtèrent 180 livres mauricoises (7534 fr.).

La terre de Saillon à laquelle les comtes portaient une prédilection marquée par de nombreuses franchises, devint une châtellenie comprenant le bourg de Saillon qui avait ses foires et ses marchés, Leytron, Riddes et Fully. Le château fut en partie détruit par les patriotes en 1475, il n'en reste plus que son mur d'enceinte flanqué de tourelles, et le donjon, appelé tour Bayart.

C'est du haut de cette tour que Guigonne de Collombey, sœur du donzel Pierre, se précipita dans un accès de noire mélancolie en apprenant la mort tragique de son fiancé, le chevalier Anselme de Saxon, décapité à Sion pour avoir trempé dans un complot contre la sûreté de l'évêque Boniface de Challant, le 30 avril 1300. Longtemps dans la châtellenie, on chanta la complainte de Guigonne, dont on entendait chaque soir les sanglots dans les roseaux bordant le Rhône, vers la « portella » de Saxo, où la damoiselle chevauchait sur un blanc palefroï :



Ruines du Château de Saillon.

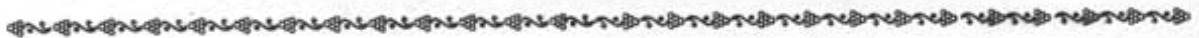


« Je vis l'autre ier errant  
Sans compaignon  
Sur un palefroï cantant  
Joliette chançon  
Guigonne attendant  
Anselme de Sasson.

La voi dou plus bel enfant  
K'onques vist nul homme  
Es un buisson  
Guigonne vestue à demi  
Onques nul rien ne vi  
De si gente façon. »



Ruines du Château de Saillon et intérieur du bourg.







Tour des Nobles de Saxon (XII<sup>e</sup> siècle).

## SAXON\*

Dominant le grand village que la roulette rendit quelque temps célèbre, la tour décapitée des sires de Saxon dresse sa lourde masse sur un haut rocher baigné au midi par le gros torrent de Vellaz. Cette tour seigneuriale était la demeure au XII<sup>me</sup> siècle des nobles de Saxon (Saxons) dont le premier représentant cité fut le chevalier Amédée de Saxon. En 1290, nous y voyons paraître Anselme de Saxon, chevalier dont la fin devait être si tragique. Surpris dans un complot dans lequel les nobles révoltés tentèrent de livrer à l'ennemi le château de Tourbillon, Anselme de Saxon fut décapité sur le Grand Pont, en ville de Sion, avec 20 autres conjurés par l'ordre de l'évêque Boniface de Challant (30 avril 1300). Son castel et ses terres furent confisqués et partagés entre l'évêché et la ville de Sion. Le château fut incendié par les patriotes en 1475.

\* Saxo : rocher.

Les amours du chevalier Anselme avec la belle Guigonne de Collombey, de Saillon, furent en ce temps célèbres. Le comte Amédée V dut même intervenir dans la brouillerie suscitée à Saillon entre les familles alliées de Collombey et d'Avise, au sujet de cette liaison que les premiers voyaient de mauvais œil, étant donné la conduite odieuse du chevalier contre l'évêque de Sion, et d'autres petites histoires, turbulentes et moult désagréables. La mort tragique du chevalier de Saxon régla le différend d'une manière non moins dramatique par la folie de Guigonne qui se laissa choir un beau soir, du haut de la Tour de Saillon.



Tour des nobles de Saxon, vue prise de l'intérieur de l'ancienne église en ruines.



Soulier d'Evolène.  
XVIII<sup>e</sup> siècle

## BRIGNON<sup>1)</sup>

Bâti par le comte Pierre de Savoie en 1243, sur les bords sauvages de la Printze, à l'entrée du vallon de Nendaz, le castel de Brignon était destiné à défendre de ce côté, les limites territoriales de la Savoie. Les comtes y établirent une majorie tenue en fief par un certain Hugonnet, vassal des sires de Conthey dont l'histoire ne manque pas d'intérêt et de piquante saveur féodale.

Hugonnet, surnommé l'Hercule de Clèbes, avait d'abord rempli les fonctions de sautier dans la châtelainie que les abbés de St-Maurice possédaient à Clèbes. Sa taille et sa force athlétiques avaient attiré l'attention du seigneur de Conthey qui lui confia la majorie de Brignon. Hugonnet prit part dès lors à plusieurs batailles contre les Saviézans aux côtés du sire de Conthey et dans une de ces rencontres lui sauva la vie. Hugonnet lui demanda la main de sa fille, la belle Claudine, que plus d'un chevalier avait déjà convoitée. Hugonnet, sans avoir passé par les épreuves préliminaires de la Chevalerie, avait été armé chevalier sur le champ de bataille. Et le sire de Conthey lui avait répondu : « De quatre chevaliers qui soupirent, soyez, si pouvez, le plus heureux ». « Qu'à cela ne tienne, exclama Hugonnet, s'il plaît à votre damoiselle m'agréer. » Les trois rivaux, barons de vieille souche, auraient bien voulu occire ce vilain qui ne devait son élévation qu'à la force brutale, mais cette force même les tint en échec et peu de temps après, le chevalier Hugonnet épousait la belle Claudine de Conthey. Le mariage fut célébré au château de Conthey. Toute la seigneurie fut en fête, la mariée sous son b্লাiut<sup>2)</sup> richement brodé, de paile<sup>3)</sup> incarnat véritable, à larges



XVIII<sup>e</sup> siècle



Plastron brodé d'Evolène  
• XVIII<sup>e</sup> siècle

manches de brocart, était rayonnante de beauté ; une magnifique ceinture garnie de topazes et de sardoines laisse retomber ses lourdes tresses de soie jusqu'au bas du b্লাiut ; elle porte de jolis petits souliers longs, étroits et pointus, en beau cuir de Cordoue, brodé d'or ; un petit voile de mousseline soie couvre ses cheveux fauves, et sur ce voile étincelle un cercle d'or délicatement émaillé et serti d'émeraudes. Un long manteau de soie verte garni de broderies, s'agrafe gracieusement sur ses épaules sans

1) Le château-fort de Brignon, dont les dernières pierres sont ensevelies sous les ronces et le gazon, fut détruit en 1264 par les soldats d'Henri I<sup>er</sup> de Rarogne, en guerre contre Pierre de Savoie.

2) Vêtement de la dame noble, en forme de robe.

3) Drap tissé de soie et d'or.

masquer entièrement le b্লাut avec lequel il rivalise de beauté. Hugonnet a revêtu de belles chausses de soie brune, un pelisson d'hermine<sup>1)</sup> de paille incarnat, broché d'or avec des gueules d'hermine à l'encolure et de larges galons d'orfroï<sup>2)</sup> au cou et aux manches. Sa tunique est de cendal bleu foncé ; ses manches sont serrées au poignet et évasées au haut du bras ; elles sont décorées d'orfroï ainsi

Chapeau d'Evolarde. XVIII<sup>e</sup> siècleSoulier à glace (XVII<sup>e</sup> siècle).

que le bas de la tunique et sans encolure. Son manteau de soie rouge, demi circulaire est doublé de fourrure, il est retenu par une riche agrafe fixée sur l'épaule droite, et le chapelet de feutre fin qu'il porte sur ses longs cheveux bouclés est orné d'émaux et d'émeraudes. Elle, sur sa mule couverte d'un samit<sup>3)</sup> écarlate, dolemment assise sur la sambue<sup>4)</sup> ornée d'ivoires incrustés d'or, lui, superbe et triomphant, sur son palefroi

1) Robe fourrée. - 2) Galons d'or.

3) Tissu de soie lamé d'or.

4) Selle de femme.

Table du XVII<sup>e</sup> siècle avec chanes du XVI<sup>e</sup>



bien sanglé dans sa selle émaillée à fleurettes d'azur. Les fiancés sont escortés des membres de leur familles, les dames sur de belles mules afeutrées<sup>1)</sup> et d'amis revêtus de leurs plus beaux atours, allant deux par deux.

Le carillon sonne à toute volée, le moutier<sup>2)</sup> ouvre large ses portes à deux battants : les mules se mettent en branle aux sons joyeux de leurs grelots d'argent, l'orchestre des ménestrels éclate gaiement dans le chemin semé de fleurs qui conduit à l'église. Tout le long de la route et de chaque côté, les curieux font la haie ; ce sont de petits vassaux, les vilains en habit de dimanche, les bourgeois de Conthey et les bourgeoises effarées devant le luxe seigneurial, un tantinet honteuses de leurs cottes et de leurs surcots de drap. Le cortège est devant l'église. Un ménestrel va au-devant des fiancés et chante accompagné de sa vielle :

Chançonnette, va t'en tost  
 Au rossignol en cil bois  
 Di qu'il me voist saluer  
 La douce blonde au vis cler  
 Que moult on aime sans fauser  
 Mis certes ne l'os nommer...

Les gens de la noce quittent leurs montures pendant que les ménestrels jouent leurs plus beaux airs au milieu des rires frais et des discours joyeux. Le prêtre apparaît sur le porche où il bénit les fiancés et consacre leur union. Puis il dit la messe rehaussée de cérémonies particulières à la circonstance ; l'encens remplit le lieu saint, mêlant son austère parfum à celui plus capiteux des fleurs amoncelées de tous côtés, à celui des dames odorant la rose et la verveine. Après le chant de l'*agnus Dei*, l'époux s'avance à l'autel et reçoit de l'officiant, le baiser de paix qu'il va reporter à sa jeune femme, au milieu du sanctuaire et au pied du crucifix, scène charmante et digne du pinceau d'un Rubens.

La messe est terminée, la foule regagne la place où piaffent mules et palefrois ; la mariée distribue des deniers aux pauvres ; le cortège se reforme et regagne le château par les chemins jonchés de roses et de glaïeuls. Les soies éclatantes des riches costumes ondoient sous un clair soleil de juin et les chants des ménestrels retentissent sur tout le parcours.

La cour du château s'emplit de tout ce monde, et les coupes d'or et les hanaps s'entrechoquent entre les mains des seigneurs et des dames dont les lèvres s'humectent de l'ambre de la malvoisie ou de la pourpre du moret<sup>3)</sup> tandis que les gaufres appétissantes défilent en monceaux sur des plats d'or et d'argent portés par des valets et des serfs, sous l'œil vigilant du dapifer<sup>4)</sup> (sénéchal, senecalus, dapifer). Puis ce fut le banquet où paraissent les plantureuses venaisons et les vins dorés ; puis le bal où moult l'on dansa, puis l'aube, le château s'endormit.

1) Couvertes de feutre rembourré.

2) Moutier, église ; a fait dans notre patois romand *mof* qu'on prononce aussi *mossi*.

3) Vin de mûres.

4) Majordome, maître d'hôtel.





## GRIMISUAT

---

A l'entrée du village de Grimsuat, sur la pente d'une colline où s'étagent de grasses prairies et de beaux vergers, se dresse la grosse Tour carrée des nobles de Crista (Super Christam). Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, ce lourd castel dont les murs ont plus de deux mètres d'épaisseur, appartenait à Aymon de Venthône doyen du chapitre de Sion, qui en fit hommage à la mense épiscopale. Un siècle plus tard elle était inféodée aux seigneurs de Crista, bourgeois de Sion. (de crista, Super Christam, auf der Egg.) Le château de Grimsuat n'était pas loin de celui d'Ayent fief de Savoie inféodé aux de La Tour, seigneurs de Conthey, d'Ayent et d'Arbaz. Le fameux Antoine de La Tour dans ses chevauchées entre ses châteaux de Conthey et d'Ayent faisait volontiers halte à Grimsuat, pour faire un doigt de cour en passant à la belle Martine de Crista. Le seigneur de Crista sachant de La Tour aussi volage que belliqueux en conçut un vif ombrage et résolut d'user de stratagème envers ce folâtre baron dont il valait cependant mieux rester l'ami. Il chargea de ce soin son fidèle vassal François, aussi rusé compère que brave serviteur. Or un jour d'été que le Sire de la Tour avait trop copieusement étanché sa soif avec de la Rèze de Conthey, il arriva vers le soir à Grimsuat et s'endormit dans un verger, à quelques pas du village et du château où il pensait conter fleurette à la belle Martine. Le vassal qui le guettait, choisit le moment où le baronnet ronflait, positivement écrasé par l'alcool, pour lui enlever son casque qu'il avait déposé à ses côtés et lui noircir le visage avec de la suie, sans que le dormeur fit mine de se réveiller. Au coucher du soleil de La Tour se réveilla, s'étira, se frotta les yeux, et encore noyé dans les vapeurs de Bacchus il enfourcha sa monture sans plus songer à son casque. C'est ainsi qu'il arriva au village où les gens, pensant voir le diable en personne, s'enfuyaient devant le cavalier noir dont les cheveux se hérissaient au galop de son destrier. La belle Crista, en le voyant arriver ainsi, ne put s'empêcher de rire à gorge déployée en s'écriant : « Par St-Théodule, pauvre Sire, d'où sortez-vous ! » et la damoiselle de s'enfuir en riant aux larmes. Le seigneur dégrisé par la



Château de Grimsuat (XIII<sup>e</sup> siècle) résidence des nobles de Cista (Auf der Egg).

honte et ivre de colère, continua son chemin en jurant de se venger de l'affront qui lui était fait. Les événements ne lui en laissèrent pas le temps ; le peuple soulevé à la suite de l'assassinat de l'évêque Tavelli envahit les terres d'Antoine de La Tour et brûla tous ses châteaux, lui-même s'enfuit du pays et n'y reparut jamais.





Tour des comtes de Granges  
(couchant)

## GRANGES. - Le CHATEAU des COMTES

Il fut construit vers le XII<sup>m</sup>e siècle (1132) par Louis de Granges baron de Savoie et descendant des comtes de Granges. Granges était jusqu'au traité de 1384 un fief de la maison de Savoie. La colline qui protège le village, au levant, était fortifiée, entourée de murs et couverte de tours et de châteaux dont il ne reste plus que des ruines à fleur du sol. La dernière tour, celle que nous donnons ci-haut, s'abattit en 1910, faute de soins. Avec elle s'en allait le dernier souvenir de cette importante seigneurie qui passa aux d'Anniviers par héritage de l'évêque Boson, puis aux Tavelli de Genève et aux de Montjovet et de La Tour Morestel. Le château fut pris et rendu maintes fois ; en 1360 par le comte Amédée VI de Savoie, en 1366 par les de La Tour, que l'évêque Guichard Tavelli fit assiéger et dont il obtint la reddition, grâce à l'intervention du légat du pape ; enfin le vieux castel et ses dépendances furent incendiés et ruinés en 1417, par les Savoyards.


En ce temps là, Granges était un bourg ayant deux églises et une nécropole réservée aux familles nobles du pays. L'évêque

Boson de Granges y venait volontiers visiter ses terres, et c'est dans l'oratoire de son château qu'il vint une dernière fois se recueillir



Ruines du Château des comtes de Granges (XIIe siècle), détruites en 1910.

avant d'aller en Terre Sainte. A cette occasion, il y eut dans toute la Seigneurie des cérémonies pompeuses et des prières pour l'heureux voyage du prélat ; tous les seigneurs du lieu, vêtus de leurs brillantes armures, voulurent accompagner l'évêque jusqu'à Sion. Ce fut sa dernière visite car Boson mourut à son retour de Jérusalem (1243) et légua tous ses biens à la mense épiscopale.



## TOUR DE VEX, dite Tour Tavelli

---

A environ un kilomètre au-dessous du village de Vex, postée en sentinelle au-dessus des anciennes moraines que baigne la Borgne, une tour massive et décapitée dresse sa lourde silhouette noircie. Pareille à un vieux chevalier couvert de blessures et toujours debout, elle paraît campée sur la vallée pour en sonder les recoins. Cette tour fut primitivement (1250) un fief des de La Tour, vidomnes de Conthey, seigneurs de Mage, puis vidomnes d'Héremence. Elle passa des de La Tour aux Tavelli vers le milieu du XIV<sup>me</sup> siècle, où Barthélemi Tavelli, seigneur de Bex la possède jusqu'en 1351. Puis elle échut à des héritiers de cette famille. Elle fut incendiée par Hugonin de Meyran, capitaine d'Amédée VIII et vice-châtelain de Conthey, sous l'épiscopat de Guillaume de Rarogne. Au temps où les de La Tour en étaient possesseurs, la tradition raconte que Pierre de La Tour, dit le baron, en avait fait un séjour de chasse, où il passait volontiers quelques jours en revenant de son château d'Héremence dont il était vidomne. Ce seigneur était détesté tant à cause de son luxe que de sa méchanceté. Quand il allait percevoir les revenus et les tailles dans son fief, il montait un palefroi ferré d'argent et couvert de harnais chamarrés d'or ; la nuit, imitant certains tyrans de l'antiquité, il chargeait ses serviteurs de battre de verges l'étang voisin de son château de Conthey, où les chanteurs batraciens dérangent son sommeil. Un jour, un taillable d'Héremence du nom de Friquet, vint lui faire part de son mariage avec une jeune paysanne, du hameau de Prolin. Le baron se prévalut d'un certain droit du *seigneur* ou de *formariage*, en usage alors, mais auquel le roturier entendait bien se soustraire, ainsi que sa fiancée. Ce prétendu droit seigneurial consistait en des prémices nuptiales accompagnées d'une amphora (quarteron) de bon vin et d'une grande *torche* de la meilleure farine de froment, que l'épousée devait



apporter elle-même au château, le soir des noces. « Tu les auras mes prémices ! murmura le jeune homme, dont le sang bouillonnait ; elles te seront si profitables que jamais plus n'en useras ». Le baron de Conthey se trouvant à la chasse dans ses domaines allait de préférence dormir dans sa tour de Vex. Des paysans matineux l'avaient aperçu maintes fois, de grand matin, accoudé à une fenêtre et paraissant jouir de la fraîcheur de l'aube, dans la douceur d'un demi-sommeil. Friquet qui l'apprit jugea le moment favorable au plan qu'il avait formé



Tour Tavelli à Vex (Val d'Hérens) XIIIe siècle.

de débarrasser le pays d'un tyran qu'il haïssait. Le paysan était un archer dont l'œil d'aigle secondé par une main adroite, sûre et ferme, n'avait jamais manqué son coup.

Il descendit un jour de grand matin, bien armé, les pentes broussailleuses d'Hérémente, et avant que le jour fut venu, se trouvait à quelques pas de la Tour de Vex, caché dans les buissons. De sa cachette il avait l'œil braqué sur la fenêtre où le baron avait coutume de venir s'accouder avant de sortir. Mais ce matin là, le baron ne s'y montra pas ; on eut dit qu'un secret présage l'avait averti du danger. Friquet maugréait dans son fourré, quand il entendit la clef grincer dans la porte massive de la tour et vit apparaître le sire de Conthey qui, du seuil, explorait l'horizon d'un œil soucieux. En effet, ce jour là le ciel était gris, couvert de gros nuages ; la pluie était dans l'air et la chasse manquée. Le moment était on ne peut



plus favorable pour le paysan d'exécuter son plan ; il ne se trouvait qu'à vingt pas de la porte ; une petite ouverture entre les branches lui permettait d'y faire passer une flèche, sans le moindre obstacle ; il arma rapidement, visa, le coup partit. Le trait frappa en pleine poitrine le baron qui poussa un cri sourd, s'affaissa et ne se releva pas. Friquet, comme un chamois, regagna les pentes d'Hérémence et arriva sain et sauf à sa maisonnette. La mort du vidomne fut saluée partout comme une délivrance, nul n'en connut le secret et la tour en conserva un si mauvais renom que les Tavelli ne voulurent jamais y séjourner.

Ses murs encore robustes n'abritent plus aujourd'hui que quelques oiseaux nocturnes, dont les cris farouches ou plaintifs résonnent comme un lugubre écho du passé, dans le silence de cette morne solitude.



## GRONE. — CHATEAU DE MORESTEL

Sur une petite éminence, à l'entrée du village de Grône, du côté du levant, le petit château de Morestel est encore debout, fort bien conservé. Il est vrai que le castel primitif du chevalier, Pierre de Morestel vidomne de Grône (1245), fut détruit en partie pendant la guerre de Rarogne (1415) et que le manoir actuel fut reconstruit puis restauré plus tard ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante taillée dans une solive du plafond :

HOC OPUS FECIT FIERI H. V. J. OLIVIER ANNO DOMINI 1565 ET DIE III AUGUSTI

Cette branche des Morestel s'éteignit vers la fin du XIV<sup>m</sup> siècle. Les de Chevron-Villette lui succédèrent au vidomnat de Granges. Le château devint ensuite la propriété de la commune qui y tient encore aujourd'hui ses séances. Le cintre de la porte d'entrée est surmonté d'un écusson aux armes de Grône (une tête de bélier) et de la date 1615 (restauration).

Amphélise de Morestel, fille de Perrod avait perdu sa mère avant qu'elle eut atteint ses vingt ans. Restée seule avec le seigneur son père, elle fut confiée à la garde d'une nourrice idolâtre qui ne voyait que par les yeux bleus de pervenche de la jeune châtelaine.



Château de Morestel, à Grône (XIII<sup>e</sup> siècle), et village de Granges

Le sire de Morestel était souvent en campagne soit que les intérêts de son fief l'appelassent à Granges ou à Sion, soit que la sécurité du pays fit appel à la vaillance de son épée. Alors Amphélise restait seulette, accoudée à l'allège de sa fenêtre, des jours entiers, *du coq chantant jusques à la nuit* à sonder l'horizon en priant St-Georges ou fouillant la masse noire des forêts sombres et mystérieuses. Ses beaux yeux s'estompaient alors d'une profonde mélancolie. Aussi quand le vassal Bertol du village de Grône, en l'absence du seigneur, venait porter à la douce Amphélise, des nids d'allouettes avec la mère et les œufs, de petits paniers de fraises des bois ou quelque écureuil ou loir pris au piège, la bonne gouvernante fermait-elle les yeux devant l'intrus et la bouche devant son maître à son retour. Bertol était un beau paysan de vingt et un ans, taillé comme un hercule, agile comme un chamois, élégant comme un chevalier. Quand il s'approchait du château, guettant le départ du vidomne pour la chasse ou pour la pêche, son beau visage s'éclairait d'un rayonnement et d'une noblesse auxquels la gente damoiselle ne se montrait point insensible.

Elle l'avait vu un jour arrêter, comme un jeu d'enfant, un cheval indompté lancé sur la chaussée de Granges, et son cœur avait frémi d'admiration. Elle avait raconté le fait au châtelain avec des transports naïfs qui lui valurent cette fière

apostrophe : « Amphélise, n'oubliez pas que votre nom et votre rang vous font un devoir de considérer que Bertol est un paysan et que vous êtes une châtelaine. La jeune fille rougit un peu et ne répondit rien, mais le remous de son cœur lui disait assez que Bertol ne lui était pas indifférent, que sans s'en apercevoir elle s'y était attachée, comme le volubilis s'attache au tronc noueux qu'il enlace et qui le soutient.

Un jour que le vidomne s'était rendu en mission auprès de l'évêque Tavelli, Amphélise, trompant la vigilance des serviteurs, sortit du château et gagna la forêt voisine, où elle se promettait de faire ample moisson de mugnets. On était au printemps de l'an 1350, le long hiver avait assombri le caractère de l'orpheline, un besoin d'air, de fleurs et d'espace lui avait fait enfreindre toutes les pressantes recommandations du seigneur ; quelque chose bouillonnait en elle comme la sève dans ces robustes sapins dont l'arôme l'énivrait. Il y avait un moment qu'elle foulait la brousse de son pied fiévreux, quand tout à coup, elle aperçut à quelques pas seulement, un ours qui la toisait avec étonnement, prêt à s'élancer sur elle. Tout son sang se figea ; elle poussa un cri perçant et se laissa choir glacée d'épouvante. Au même moment les branches des buissons s'écartèrent, un homme en sortit tenant une hache levée au-dessus de sa tête ; c'était Bertol.

Avant que le carnassier eut eu le temps d'attaquer ou de fuir, l'hercule de Grône l'avait assailli et d'un formidable coup de hache, en plein front, lui avait fendu le crâne et l'avait couché raide à ses pieds. Amphélise avait assisté palpitante à ce nouvel exploit de Bertol. « Vous m'avez sauvé la vie, s'écria-t-elle les yeux pleins de larmes ; vous êtes un brave, sur un champ de bataille, on vous eut créé chevalier » !

J'espère le devenir un jour, pour vous servir, noble damoiselle, exclama le paysan que le bonheur rendait triomphant. —



Château de Morestel, vu du midi

« En attendant, acceptez ce médaillon comme un gage de ma très vive reconnaissance ». Ce disant, Amphélise détacha de son cou une petite chaînette d'or et la remit au vassal. — La châtelaine rentra au manoir accompagnée de Bertol. Devant la porte de la cour, la jeune fille tendit sa main à son sauveur en lui disant : « Dieu vous récompense et nous protège » ! Le paysan fit un profond salut, balbutia quelques mots d'adieu et disparut dans la forêt, le cœur débordant d'une douce joie.

En apprenant à son retour ce qui s'était passé, le sire de Morestel entra dans une violente colère : « Dès ce jour, dit-il à sa fille, vous ne sortirez plus de ce château sans ma permission, je vous ferai garder à vue ; quant à ce médaillon que vous avez profané, j'irai l'arracher des mains de ce rustre, je ne permettrai pas qu'on souille davantage le lys des Morestel ni qu'on prenne notre aigle pour un passereau<sup>1)</sup>. Le lendemain le seigneur de Grône se rendit aux champs, y rencontra Bertol, lui réclama le médaillon qui lui fut remis aussitôt et menaça le vassal des pires châtimens s'il le reprenait à venir au château en son absence.

La nuit suivante Amphélise quittait clandestinement le manoir et, accompagnée de Bertol, se réfugiait à Granges chez sa cousine Béatrice de La Tour. Ce fut là que les deux fugitifs se quittèrent après s'être promis de se revoir dans un temps meilleur. L'hercule de Grône alla offrir ses services à la cour de Savoie où sa belle prestance le fit facilement accueillir. Il ne tarda pas à aller guerroyer sous l'étendard de Montauban, et se montra si valeureux sur les champs de bataille, qu'il y fut armé chevalier par les mains du comte Vert. Bertol était arrivé en moins de deux ans à réaliser son rêve. Il n'était plus maintenant, un simple paysan taillable du fief de Morestel ; le comte de Savoie lui avait offert pour prix de sa bravoure la terre de Valbone et rien ne pouvait dès lors s'opposer à son union avec la fille du seigneur de Grône.

Le chevalier Bertol de Valbone revint au pays, y retrouva la belle Amphélise au château de Granges. Entre temps le sire de Morestel avait appris la belle conduite de son ancien vassal et la retraite de son enfant. Il pardonna tout et peu de temps après dans la petite église de Grône avait lieu le mariage des deux héros de cette histoire et le château des Morestel tout en fête, retentissait des doux accords des vielles et des chants joyeux des minnesængers :

Dans le castel de Morestel  
Et sous les buissons cheveluz  
Les biaux oisels sont revenus,  
A l'unisson des vielles  
Chantons nos ritournelles...

1) Allusion aux armoiries des Morestel : Ecartelé aux premier et troisième d'argent, à l'aigle au vol éployé, au deuxième de Gueules au lys d'or, au quatrième d'or à la croix de gueules.



Fenêtre armoriée du château de Morestel





Tour de Chalais (XII<sup>e</sup> siècle) demeure des nobles De Chaley

## CHALAIS (Chaley). — LA TOUR DE BOZON

En 1199 noble Boson de Sirro, de la famille des nobles de Sirro de Sierre, était châtelain de Chalay (Challais, Chalais). En 1220 apparaît Guillaume de Chaley, fils de Boson qui prit le nom du fief dont il était investi; il est chevalier et homme lige de l'évêque. En 1260 Boson de Chaley était vassal de la Tour; il se croisa, revint à Chaley et en tint le vidomnat jusqu'à sa mort survenue en 1298; il se fit inhumer au prieuré de Géronde. En 1331 les héritiers de Boson fondèrent avec les seigneurs de la Tour et d'Anniviers la chartreuse de Géronde qui devait abriter plus tard, tant d'ordres religieux illustres et



servir pendant les guerres de refuge à tant de glorieuses infortunes. La tour passa ensuite aux de Chevron, vidomnes du lieu, puis au XVI<sup>m</sup> siècle fut acquise par l'évêque Hildebrand de Riedmatten.

Bâtie sur un mamelon de sable au levant du village de Chalais, la grosse tour carrée de Boson n'offre plus que l'aspect d'une pauvre ruine ; rien n'y subsiste plus à l'intérieur ; le sol qui la supporte lui est disputé par la pioche impitoyable du laboureur, de maigres pampres envahissent le monticule jusqu'au seuil de l'ancien fort et il s'en est fallu de peu qu'on abatte ses murs pour en faire un enclos. C'est ainsi que s'en vont un à un, les souvenirs de notre histoire, anéantis par le temps ou par le pic démolisseur.

Pendant les guerres avec les Valaisans, le comte Rouge assiégea la tour de Chalais et l'incendia avant d'aller mettre à sac le château de Beauregard et le Val d'Anniviers, seigneurie des Rarogne (1384).

La légende raconte qu'à l'approche des troupes du comte Rouge en 1384, le seigneur de Chalais qui n'attendait aucun merci de ce prince avide et sanguinaire, jeta tout ce qu'il avait de précieux en or et argent dans le fond d'une citerne et s'en fut se réfugier à Sierre au château des vidomnes. A son retour il s'empressa de faire fouiller la citerne par ses valets, mais ils n'y trouvèrent qu'un méchant broc d'étain que les savoyards rusés y avaient laissé en échange du trésor qu'ils avaient emporté.



## VENTHÔNE

Le fief de Venthône remonte au commencement du XII<sup>m</sup> siècle, où il est inféodé à Aymon de Venthône, seigneur du lieu. L'énorme tour qui composait, avec quelques dépendances disparues, le manoir de cette ancienne famille, abrita en 1260 le chevalier Pierre de Venthône, qui, pris du dégoût de la vie des armes, se fit religieux et entra comme novice à l'abbaye d'Hauterive tandis que sa femme, Antoinette d'Anniviers prenait simultanément le voile au couvent de la Maigrauge à Fribourg. Leur fils unique Sigismond se croisa sous l'étendard de Louis IX et mourut sous les murs de Jérusalem. La famille de Venthône s'éteignit à la fin du XIV<sup>m</sup> siècle, laissant la juridiction du fief aux de Platéa de Viège, jusqu'à ce qu'il devint la propriété du dizain de Sierre.

Au temps où Pierre de Venthône quitta l'épée de vidomne pour revêtir le froc des moines de Cîteaux, il avait à son service un vieux serviteur du nom de Crétol du village de St-Maurice-le-Lac, qui, à l'exemple de son seigneur voulut à son tour quitter le monde et toutes ses misères. Sa condition ne lui permettant pas d'entrer dans un ordre religieux, il quitta le manoir de

Château de Venthône (XII<sup>e</sup> siècle) vu du Midi

Venthône au départ du chevalier Sigismond pour l'Idumée et se construisit au-dessus de son village, au pied d'une épaisse forêt, un modeste ermitage qui s'appela Crétolet et qui subsiste encore de nos jours.

On était sous l'épiscopat si tourmenté de Henri I<sup>er</sup> de Rarogne : Pierre de Savoie avait conquis et ruiné le Valais presque tout entier ; dans la plaine de Port Valais il avait fait une boucherie des soldats valaisans, pris à dos par le Val d'Abondance ; sans résistance dans la vallée, il avait incendié Sion, la fière « Sedunum caput » Louèche, l'invincible « Leuca fortis », les manoirs de

Tourtemagne. Viège et Mœrel étaient tombés sous les coups de l'envahisseur, et les troupes épiscopales refoulées jusqu'au fond de la vallée de Conches. Le patriotisme et le courage épique des Patriotes étaient aux abois. Ils durent signer un traité de paix humiliant et onéreux. L'abbé de St-Maurice remit au vainqueur, un anneau comme signe d'investiture. L'évêque pour se préparer à toute nouvelle attaque du comte de Savoie signa à Louèche une alliance avec la ville de Berne (17 juillet 1252) qui fut la première entre les Suisses et le Valais.



Château de Venthône, vu du Nord

Cette anarchie dont on ne pouvait prévoir l'issue avait jeté l'épouvante et le découragement dans le peuple, victime de ce lamentable état de choses. Beaucoup de gens s'enfuirent au milieu des montagnes, chercher dans des solitudes arides mais plus hospitalières un peu de paix et de repos. Crétol avait trouvé

dans sa retraite de Crétolet, la tranquillité qu'il avait rêvée pour ses derniers jours. Il y mourut chargé d'ans et de bienfaits, et son petit ermitage est devenu un lieu de pèlerinage encore fréquenté de nos jours par les gens du pays.

## MUSOT

La terre de Musot était au commencement du XIII<sup>me</sup> siècle un fief des majors de Louèche.

Marguerite d'Ayent, fille d'Aymon, major de Loèche, par son mariage avec Guillaume de Blonay en 1260, porta le château seigneurial de Musot à son époux qui en prit le nom. En 1342, la seigneurie est tenue par Pierre de La Tour, un des nobles révoltés contre leur évêque, qui, avec Henri de Blonay, Jean de Rarogne, Pierre de Gruyères, etc. encoururent l'excommunication du Saint-Siège, à la demande de Guichard Tavelli (1352); puis ce fut le tour des de Chevron et finalement des de Monthéis, de se partager cette terre seigneuriale, dont il ne reste plus qu'une modeste habitation fraîchement restaurée et transformée en maison de campagne.

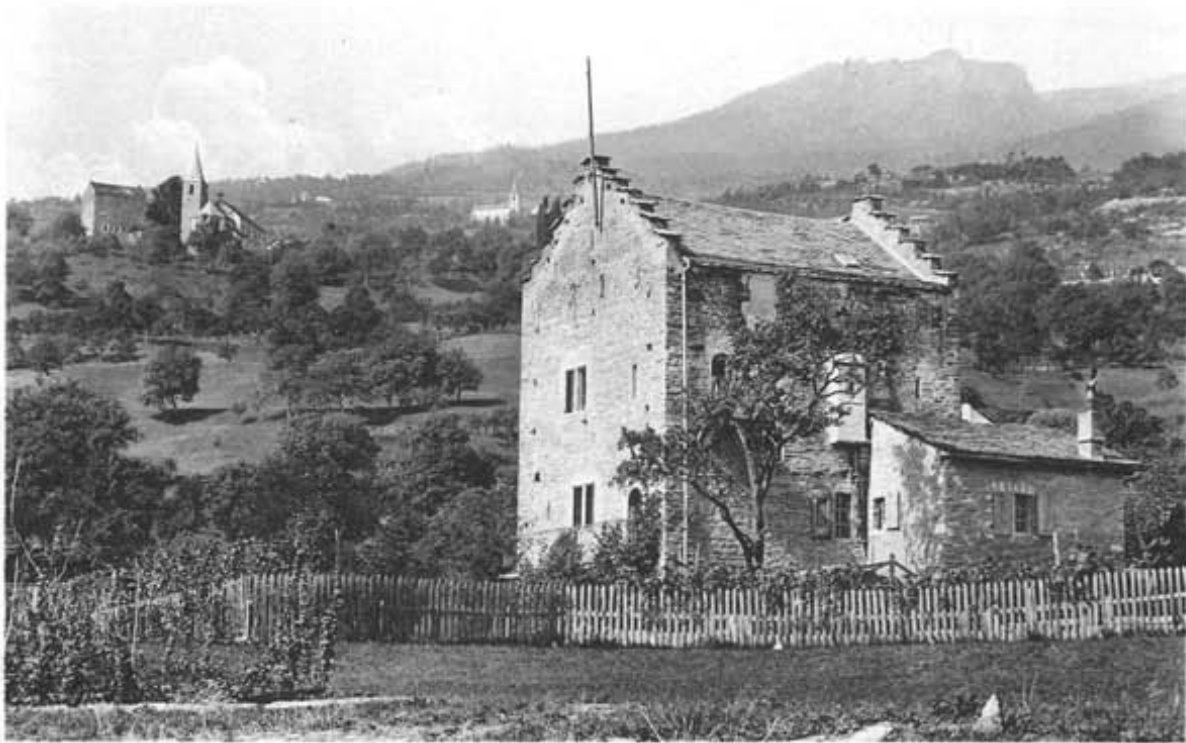
Marguerite d'Ayent s'ennuyait à Musot, c'est en effet un lieu bien solitaire, et il devait l'être bien plus encore quand les forêts l'environnaient de tous côtés.

Guillaume de Blonay était presque continuellement sous les armes, tantôt contre Pierre de Savoie, tantôt contre les Italiens dans l'Ossola. Pendant ce temps la noble châtelaine était seule au logis, avec un gardien et quelques valets chargés du soin de la maison. Marguerite était toutefois fort éprise du monde et de la toilette; elle y consacrait presque tout son temps; par contre, elle se montrait fort dure envers les mendiants qu'elle rebutait parfois avec mépris. Souventes fois elle montait sa mule couverte de broderies et, vêtue comme une reine, chevauchait vers Louèche, où son père, vénérable vieillard, la tançait avec moult tendresse, de vivre en si grand luxe. Vers la vesprée, elle disait adieu à son cher foyer paternel et regagnait Musot par le chemin de Varone, les monts de Sarquène et la colline de Bernona.

Dans une de ces chevauchées entre Sarquène et Musot, elle entendit un soir une voix mélancolique et mystérieuse sortir de la forêt :



Château de Musot (XIII<sup>e</sup> siècle)



Château de Musot (vu du levant), à gauche château et Eglise Venthône.

Quant voi la glaie meure  
 Et le rosier espanir  
 Et seur la bele verdure  
 La rousée resplendir  
 Or du chanter en l'onor de mai  
 Tendés tuit vos mains à la flor d'esté  
 A la flor de lis  
 Por Dieu tendés i

Le ciel était fuligineux, quelques rares étoiles scintillaient au firmament, la dame de Musot eut peur, elle piqua des éperons, fit un grand signe de croix et partit au galop. Il lui semblait que cette voix et cette chanson étaient celles de sa sœur Aiglantine, morte en cueillant des fleurs à l'aurore de ses vingt ans, précipitée du haut des rochers de la Gemmi. Le lendemain la belle Marguerite voulut néanmoins repasser seule au même endroit et de nouveau elle entendit :

Dame ce fu en mai que chante l'aloële  
 Que verdoient cil pré et li ans renouvelle  
 La rose é florie  
 L'herbe reverdie  
 En ces bokaiges cantent li mauvis  
 Tendés vos mains à la flor de lis  
 Par Dieu tendés i  
 Marguerite aussi.....



Pour le coup, l'illusion n'était plus permise, cette voix, c'était bien la voix d'Aiglantine, la pauvre morte dont l'âme hantait ces bois épais, où la jeune fille aimait à chaque printemps nouveau, tisser des couronnes à son front pur de vierge. La châtelaine, cette fois, arrêta sa monture, et, crânement, mit pied à terre. Elle attacha sa mule docile à la branche d'un vieux sapin et se dirigea tremblante, du côté d'où les sons semblaient s'exhaler. Mais au fur et à mesure qu'elle avançait, la voix s'éloignait, si bien que la nuit venue, elle se trouva en pleine forêt. Puis la voix se tut, un silence sépulcral régnait partout. Soudain le bois s'emplit d'une vive lumière au-dessus de laquelle un ange planait, c'était Aiglantine ; elle chanta :

Ave Regina pure et gente,  
Très haulte, ave maris stella  
Ave, précieuse jovante  
Lune où Dieu s'esconsa.  
Se ne fust la vierge Marie  
Le siècle fust piéça perdu  
Batons nos chairs pleines d'envie  
Batons d'orgueil plus et plus...  
Aimons Dieu, ayon le cuer doux  
Et chantons à la départie  
Grâce Dieu, car elle est en nous  
Prions pour l'umaine lignée  
Baisons la terre, levons-nous...

Puis le chant cessa, le feu s'éteignit. Marguerite avait compris la douloureuse allusion à sa conduite. Prosternée à terre, elle jura de ne plus s'oublier et d'expier ses fautes par des prières et des aumônes. Le clocher de l'église de Miège sonnait l'Angélus ; les sons dirigèrent la châtelaine hors du bois. Elle retrouva sa monture hennissant d'impatience, la nuit était venue, une lune éblouissante éclairait la terre, le castel de Musot dessinait sur la prairie argentée sa lourde masse féodale, l'olifant sonna à l'échauguette. Avant que le heurtoir de fer s'abattit sur la porte, le guet était au-devant de la châtelaine, qui abandonna sa mule aux soins du valet et s'en fut encore tout émue, dans sa chambre où elle se répandit en larmes et en prières. Dès ce jour la châtelaine de Musot ne porta plus qu'un simple surcot de laine sombre, traita plus charitablement les pauvres et fit élever un petit oratoire dans la forêt témoin de sa miraculeuse conversion.





Fort de la Dala, près Loèche (XIV siècle).

## LE FORT DE LA DALA

Au sud-ouest du bourg de Loèche, hardiment jeté sur le gros torrent de la Dala, au milieu du chemin qui conduit à Varône, se dresse une tour massive carrée et balafmée, surplombant des rocs à pics. Son origine est quelque peu obscure; elle paraît avoir été construite sous l'épiscopat de Philippe I<sup>er</sup> de Chamberlac, dit de Gastons, vers 1340; ce qui est certain, c'est qu'elle existait pendant les guerres d'Amédée VI sous l'évêque Guichard

Tavel ou Tavelli. C'était une tour de défense, chargée de protéger Louèche contre les implacables ennemis des Valaisans : les comtes de Savoie. Quelques chroniqueurs en attribuent la construction au seigneur de Mans; c'est une erreur, la tour de Mans existait à Louèche-les-Bains, construite par Jean Bergmann, seigneur de Mans. C'est cette tour qui porta ombrage aux habitants de Frutigen et fut une des causes de l'invasion du Valais par les seigneurs oberlandais excités par les de la Tour, et qui aboutit à la terrible journée des Soupirs en 1318. Quel rôle joua cette tour suspendue, au moyen-âge? On ne le sait trop, elle dut avoir sans nul doute son heure de gloire; elle n'empêcha point cependant, le Petit Charlemagne<sup>1)</sup>, en 1250, de prendre Louèche d'assaut et de massacrer sa garnison. Mais ce qui est encore trop récent pour être oublié, c'est de quelles scènes de carnage elle fut le théâtre en 1799. Le général français Lollier, commandant de la 110<sup>me</sup> demi-brigade, attaqua le fort de la Dala et son pont-levis, chargé de

1) Pierre de Savoie.



Fort de la Dala, avec gorges de la Dala.

couper la route de Louèche. Les soldats français, sous le tir rapide et précis des longs mousquets valaisans, se voyaient décimés. Puis comme aux temps épiques de la chevalerie, ce furent des duels corps à corps, au-dessus des rochers précipiteux où la mort guettait tous ces braves à moitié pourfendus, roulant au fond de l'abîme, où la Dala mugissante emportait morts et blessés vers le Rhône, rouge de sang. Les Haut-Valaisans s'y battirent comme des lions, aussi âpres au feu que leurs vénéralancêtres, et il ne fallut rien de moins que l'arrivée de celui qu'on appela avec raison « sans entrailles », le féroce Xain-

trailles, avec sa 89<sup>me</sup> demi-brigade, pour mettre en déroute les insurgés.

La vieille tour de la Dala est encore debout au-dessus du gouffre, témoin de tant d'héroïsme et de tant d'horreurs ; il y manque, à ce mausolée de tant de braves, au moins une plaque commémorative : « Aux patriotes Valaisans, la patrie reconnaissante ».





Priuré des chevaliers de St-Jean de Jérusalem à Salquenen (XIII<sup>e</sup> siècle)

## SALQUENEN (Sarquene, Sarquène)

A l'entrée du village de Salquenen et en face de l'église actuelle à laquelle il sert de cure, se trouve une maison d'assez maigre apparence et flanquée d'une tour carrée, le tout entouré de jardins et de vergers. C'était là que les chevaliers de St-Jean de Jérusalem avaient fondé, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, un prieuré-hôpital relevant de la commanderie de Conflans, en Savoie. On pense que cet hospice fut fondé par les comtes de Granges, seigneurs de Lens, qui entretenaient de nombreuses relations avec les nobles de Savoie. Le prieuré de Sarquene était indépendant de l'Ordinaire, c'est-à-dire qu'il échappait à la juridiction de l'évêque, comme tous les établissements du même ordre ; il devait à la caisse de l'ordre un service annuel de 20 écus d'or. La dernière quittance de cette redevance, signée par la commanderie de Chambéry, est de 1624. Les biens du prieuré furent acquis par le grand bailli Gaspard Stokalper de Brigue, qui les céda au dizain de Louèche pour sa part de l'amende considérable à laquelle ce puissant seigneur avait été con-

damné par les patriotes des sept dizains supérieurs, et dont nous aurons à parler plus loin. C'est aujourd'hui la maison presbytérale.

Deux chevaliers errants, en quête de nobles aventures, arrivèrent un jour exténués, sous les murs du prieuré de Sarquène. Un de leurs frères vint leur ouvrir et les reçut avec bonté. « Bien soies vos venu, Seignors ! » Les deux chevaliers s'inclinèrent et entrèrent sans autre forme, laissant leurs destriers à la porte. Ils furent introduits dans une salle basse et demandèrent à se restaurer afin de pouvoir continuer leur route sur Sierre, où ils allaient passer la nuit. On leur servit de superbes truites du Rhône, un grand plat d'écrevisses du torrent de Chaudannaz et un broc de vin rouge des coteaux de Sarquènes. Les crustacés étaient excellemment préparés, aux épices en faveur en ce temps-là ; poivre chaud, girofle, piments de toutes sortes, qui font boire et digérer. Les chevaliers burent tant de ce fameux vin, qu'en enfourchant leurs montures pour continuer leur chemin, leurs testes moult tournoyaient, et qu'au lieu de chevaucher sur Sierre ils galopèrent sur place comme dans un tournois. Le corps bouillant, la tête en feu, les deux compères

ressemblaient à des possédés en fureur. Force leur fut de lâcher l'étrier et de demander l'hospitalité de nuit au prieuré, déclarant que le vin « d'enfer » qu'ils avaient bu les avait consumés. Entrez, mes frères et dormez ici, leur dit avec bienveillance le gardien ; demain vous serez frais comme rose et dispos comme chamois. Les deux hôtes entonnèrent la vieille chanson latine : *Potatores singuli sunt omnes benigni* <sup>1)</sup> Amen ! conclut le gardien souriant dans sa barbe vénérable. Le vin rouge de Sarquène s'appela dès lors « vin d'Enfer », nom que la tradition a perpétué jusqu'à nos jours.

1) Tous les buveurs sont de braves gens.



Prieuré de Salquen, vu du Levant.







Village de Bas-Châtillon (Nieder-Gestelen) avec les ruines du château des De la Tour-Châtillon (XIV<sup>e</sup> siècle).

## BAS-CHATILLON (Nieder-Gestelen)

Nous sommes ici, sur ce flanc de rocher abrupt, dominant le village de Bas-Châtillon, au berceau même de l'illustre famille de La Tour<sup>\*</sup>, la plus considérable du Valais féodal, et dont les ramifications s'étendaient, aussi bien dans les terres de Savoie : à Colombey, à Vouvry, à St-Maurice et à St-Brancher que sur celles des princes évêques de Sion : à Granges, à Sierre, à Hérémence, de telle sorte que ces puissants seigneurs étaient à la fois vassaux des comtes de Savoie et des évêques de Sion. Dans les démêlés entre ces deux voisins, les de La Tour prirent souvent fait et cause pour les premiers, ce qui fit que l'évêque Henri de Rarogne leur enleva le vidomnat de Sion en 1264. Mais revenons à l'origine de cette famille, dont la souche historique paraît remonter au XII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, à Aymon de La Tour, créé chevalier par Henri III empereur d'Allemagne en 1156.

Sous l'épiscopat de Bozon nous trouvons Guillaume de La Tour, major de Sion, chef de la noblesse valaisanne. D'un caractère hautain et querelleur, il se

<sup>\*</sup> Les De la Tour adjoignirent à leur nom celui de la terre de Châtillon.



croisa à la suite d'Amédée III en 1145. A son retour de Terre-Sainte il eut de nombreux différends avec l'abbaye de St-Maurice dont il avait la lieutenance pour les fiefs d'Ollon et de Vouvry. Il s'arrogeait, dans l'exercice de ses charges, des droits qui n'appartenaient qu'à l'abbé de St-Maurice, dont il était l'homme-lige. C'est ainsi qu'il concédait le droit de chasse, empêchait les veuves de se remarier et s'accaparait les successions sans héritiers, etc. Amédée de La Tour, frère de Guillaume, monta sur le trône épiscopal de Sion en 1159 ; sa présence calma pour un temps les entreprises belliqueuses de son frère, mais elles recommencèrent à la mort d'Amédée, avec son successeur Conon, au sujet de la Majorie de Sion et de leurs droits respectifs. Pierre de La Tour, fils de Guillaume, prit une part active à tous ces démêlés et en partagea l'injustice avec son père. Avant de mourir, il est juste de le signaler, Guillaume fut pris de remords, il reconnut, par un acte stipulé en 1192, ses torts et ceux de son fils Pierre I<sup>er</sup> envers l'évêque Conon et donna à l'église de Sion un revenu annuel de 40 sous sur ses terres de Combiolaz, avec les gens et les terres en garantie jusqu'à extinction de sa dette. Il fut établi en outre que si, comme vassal du comte de Savoie, les de La Tour servaient dans l'armée du comte, leurs sujets n'en devaient pas moins servir l'évêque et ne pourraient prêter serment sans son assentiment.

Sous l'évêque Landri de Mont (1233), les nobles de La Tour continuèrent leurs attaques contre le chapitre de Sion ; une partie de leurs biens fut confisquée en punition de leur félonie. Pierre de La Tour succéda à son père à la Majorie de Sion, sous l'épiscopat de Landri de Mont ; il continua avec ses frères Guillaume et Rodolphe à lutter sourdement contre la puissance temporelle de l'évêque dont ils étaient feudataires ; enfin Pierre s'étant rendu coupable du crime de meurtre sur la personne d'un domestique de l'évêque fut destitué de sa charge de major.

L'évêque Landri donna en fief le château et le territoire de Granges à Aimon de La Tour qui, en 1241 accompagna l'évêque Bozon de Granges à Jérusalem pour prendre part à la sixième croisade. Dans les guerres de Pierre de Savoie contre l'évêque Henri de Rarogne, qui furent si néfastes au Valais, les de La Tour avaient épousé la cause du comte. Ce fut alors que pour les en punir, l'évêque leur enleva la vidamie de Sion, pour la confier à un membre de sa famille. Trente ans plus tard, Pierre IV de La Tour\*, à la tête d'une armée d'environ 6000 hommes, marcha contre l'évêque Boniface de Challant, homme d'un caractère droit, ferme et énergique. Le prélat, à la tête de troupes de paysans dévoués, refoula l'ennemi, le battit et le dispersa. Les chefs des révoltés se réfugièrent au château du Roc à Naters où ils furent pris et faits prisonniers. De ce nombre était Pierre de La Tour, qui dut se soumettre aux conditions dures et humiliantes du vainqueur. Mais l'orgueil blessé des de La Tour ne devait pas en rester là. Profitant d'un incident de voisinage sans impor-

\* Celui qui bâtit le château de Bas-Châtillon.



Ruines du Château de Bas-Châtillon.

tance, dans lequel les Oberlandais se plaignaient des vexations des gens de Louèche-les-Bains, qui venaient construire des tours à la porte de leur territoire, ils les persuadèrent de marcher sur le Valais. En 1318, sous l'évêque d'Aymon de Châtillon, une nom-

breuse armée, que les chroniques portent à 40,000 hommes, ayant à sa tête les seigneurs de Weissenbourg, de Frutigen, de Wyl et de Wimmis, passe la Gemmi et fond sur la vallée des Boeys qu'elle met à sac. Elle prend Louèche et va camper dans les plaines de Tourtemagne, dévastant tout sur son passage. Les patriotes valaisans de leur côté arrivent en masse, ils attaquent l'ennemi dans son camp avec la fureur d'un patriotisme aveugle et désespéré; pareils aux héros de l'Illiade ils font des prodiges de valeur dans un duel homérique à l'arme blanche et taillent l'armée oberlandaise en pièces, sans trêve ni merci.

En 1335, c'est Pierre V de La Tour, petit-fils du précédent, qui s'insurge contre son propre oncle Aymon de La Tour, élu évêque en 1324, en provoquant un soulèvement des communes placées sous sa juridiction. Mais la fermeté et la prudence du prélat déjouèrent encore une fois les plans de ses adversaires. Enfin pour clôturer la lignée de ces seigneurs turbulents et ambitieux, apparaît le tristement célèbre Antoine de la Tour.

Pour se venger de son grand oncle, l'évêque Guichard Tavelli qu'il accusait de l'avoir lésé dans ses droits, il le fit précipiter avec son chapelain par des soudards à sa solde, du haut du château de la Soie, dans les rochers qui dominent Chandolin. Les dizains supérieurs justement indignés d'un tel forfait, s'emparèrent du château de Granges, fief des de La Tour. Antoine appela les nobles et ses vassaux à son secours, espérant arrêter le soulèvement populaire.

Les deux armées se rencontrèrent sur le pont de St-Léonard, près de Sion, où les partisans d'Antoine de La Tour furent complètement battus. Ce dernier réussit à s'enfuir; il alla se réfugier à la cour de Savoie et mourut en 1402 à l'âge de 86 ans, chez son beau-père Jean de la Beaume Montrevel, au château de l'Abergement dans le département de l'Ain<sup>1)</sup>. Quant au château de Bas-Châtillon il fut assiégé par les Patriotes en 1379, pris et rasé.

1) Furrer dit: Château de l'Abergement, au Pays de Vaud.



Restes du Château de Rarogne (XIII<sup>e</sup> siècle) en partie détruit en 1417.

## RAROGNE

---

La famille de Rarogne était d'ancienne noblesse grisonne et s'appelait aussi de Thusis. Comment vint-elle se fixer en Valais, c'est ce qu'on ignore. En 1206 Henri de Rarogne était vidomne du lieu. Il eut cinq fils dont l'un, Henri, fut évêque de Sion de 1243 à 1271. Le vidomne Henri eut trois fils qui formèrent trois branches de cette famille seigneuriale qui devait jouer un rôle si important dans l'histoire du Valais. La première branche est représentée par Pierre de Rarogne, chevalier mort en 1282, seigneur de Mannenberg au Simmenthal; Hugues forma la branche seigneuriale des Rarogne et d'Anniviers; Ulrich celle des co-vidomnes de Louèche.

Thomas, fils de Pierre de Rarogne Mannenberg se trouvait parmi les nobles révoltés contre l'évêque Boniface de Challant en 1249 et, en 1352, Jean de Rarogne était du nombre des partisans de Pierre V de La Tour, en guerre contre Guichard Tavelli, tandis que son neveu Perrod se rangeait sous la bannière de l'évêque. Une autre branche donna Henri de Rarogne, châtelain de la Soie, en 1338; Pierre, châtelain de Louèche, époux de Béatrice d'Anniviers, et le baron Guichard de Rarogne, baillif et capitaine-général du Valais en 1412, le personnage le plus considérable de cette famille illustre. Ce seigneur à qui l'on ne peut cependant reprocher tous les torts des de La Tour, s'était rendu hostile aux Valaisans par son attachement à la maison de Savoie, attachement dont il fut d'ailleurs

singulièrement récompensé par le comte Rouge qui, en 1389, lui prend son château de Beauregard et emmène ses deux fils qui sont décapités à Sion, pour avoir osé dévaster sa seigneurie d'Anniviers et prendre les armes contre l'évêque Edouard de Savoie en 1383. On l'accusait en outre de faire fi des coutumes et usages populaires, de faire guerroyer les patriotes en Ossola, pour le compte de la Savoie, de ne pas leur payer de solde et de détenir injustement les fiefs d'Antoine de La Tour ; l'évêque prétendait que ces fiefs relevant de l'évêque, devaient, quand ils tombaient en commise, (vacance), revenir à la mense épiscopale. ::::

Guillaume V de Rarogne, neveu de Guichard, était en ce moment là évêque de Sion ; il institua son oncle administrateur des biens de l'évêché. Les Valaisans ombrageux par nature et de par les événements estimaient que les Rarogne auraient bientôt tout le Valais sous leur dépendance, qu'il fallait enfin mettre un frein à leur ambition. L'intervention de l'évêque fut impuissante. Le peuple leva la Matze contre les Rarogne. La Matze était un emblème de révolte et frappait d'ostracisme celui contre qui elle s'était levée<sup>1)</sup>. C'était un bouleau dont on avait fait une sorte de massue, figurant une tête humaine grossièrement taillée et hérissée de broussailles. Portée sur la place publique du bourg de Brigue, la Matze, sur laquelle ses partisans enfonçaient des clous en signe d'adhésion, était confiée à l'un des conjurés chargé de lui demander les motifs de sa souffrance et le nom de ses oppresseurs : O Matze ! dis-nous l'homme qui t'opprime, est-ce Sillinen ? Asperling ? Platéa ? La Matze resta immobile ; sont-ce les Rarogne ? La Matze s'inclina en guise d'affirmation. Le sort en était jeté, les Rarogne devaient tomber. Ni l'intervention étrangère, ni les tentatives d'apaisement des plus hauts dignitaires du pays ne purent arrêter l'insurrection. Effrayé de ce qui se préparait et n'attendant rien de la clémence d'un peuple dont il connaissait trop l'esprit d'indépendance et le courage, Guichard s'enfuit à Berne dont il était bourgeois. Cette ville occupée à la conquête de l'Argovie, n'eut pas le loisir de s'intéresser à son

sort. L'exilé s'adressa à Fribourg qui envoya des négociateurs en Valais ; ceux-ci obtinrent la promesse qu'en résignant sa charge de baillif, on ne porterait aucune atteinte à ses biens. Rarogne revint en Valais, mais la paix ne fut pas de longue durée ; un nouveau soulèvement fomenté par d'implacables ennemis du baillif devait porter le dernier coup aux lambeaux de sa puissance. Guichard, après avoir mis sa famille en sûreté au château de la Soie, chez l'évêque Guillaume son neveu, repartit pour Berne, et tenta par tous les moyens en son pouvoir, de faire recon-



Ecu aux armes  
de Rarogne



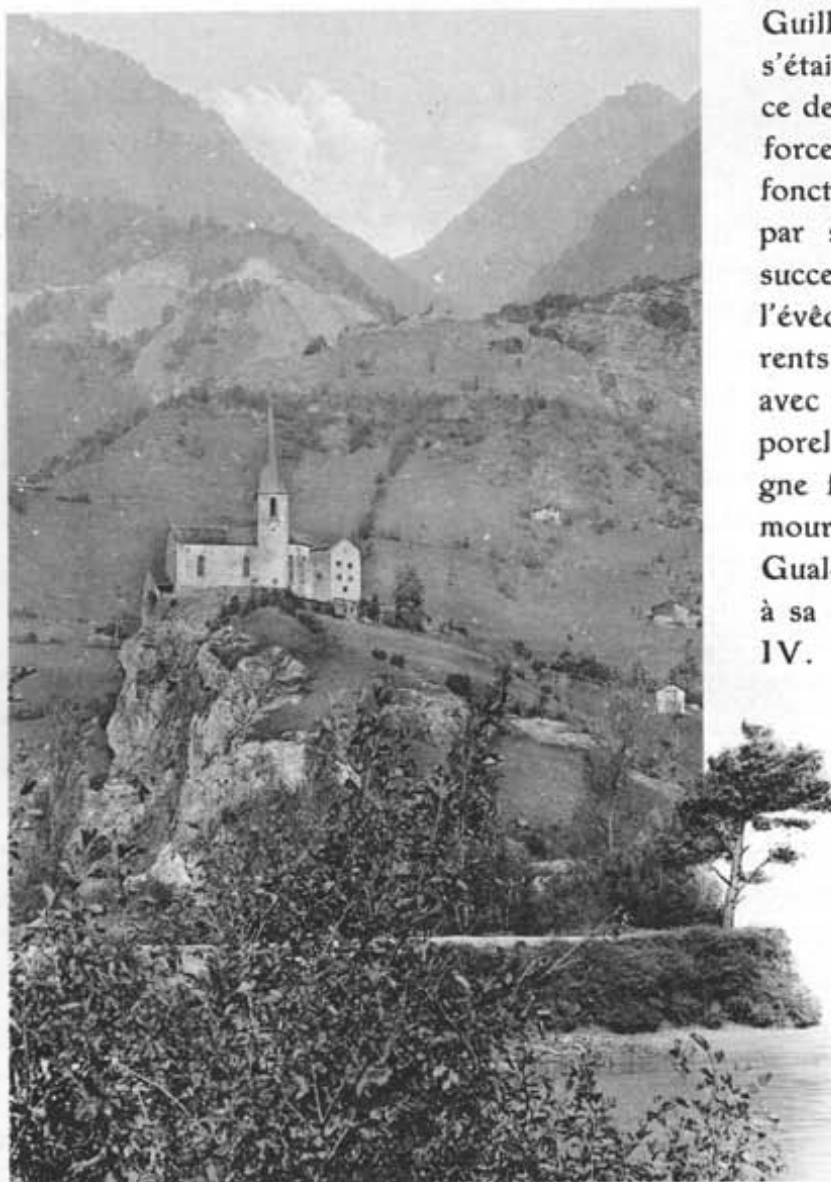
Armes du Dizain de Rarogne.

<sup>1)</sup> Emblème d'origine italienne (Mazza).



naître son autorité et ses biens. En vain fit-il fulminer par le Concile de Constance une sentence d'excommunication et d'interdit contre les Haut-Valaisans; ce fut vainement aussi que les Bernois et leurs alliés marchèrent sur le Valais, où les valeureux Conchards au nombre de 600 seulement, sous les ordres du héros Thomas In der Bundt, les repoussèrent vigoureusement à Ulrichen (1419). Rarogne tenta encore des incursions en Valais, à la tête de ses partisans du Simmenthal qui pillèrent et incendièrent en partie la ville de Sion, les Valaisans se montrèrent irréductibles. Guichard ne put rentrer en charge. Les patriotes attaquèrent le château de la Soie, en expulsèrent l'évêque et la famille de Guichard, qui rejoignit son chef à Berne. Un administrateur de l'évêché fut élu par le Concile de Constance dans la personne d'André de Gualdo, archevêque de Colocza, en

Hongrie, en remplacement de Guillaume de Rarogne qui ne s'était jamais fait sacrer. Mais ce dernier voulut tenter par la force des armes de rentrer en fonction; il fit lever la Matze par ses partisans contre son successeur; celui-ci lança contre l'évêque destitué et ses adhérents une excommunication avec sentence de peines corporelles. Guillaume de Rarogne fut rappelé à Rome où il mourut en 1431. André de Gualdo fut élu évêque de Sion, à sa place, par bulle d'Eugène IV. Quant à Guichard, dont la richesse et la puissance avaient dû plier sous la volonté du peuple, il rentra en possession de ses biens et seigneuries par la médiation du duc de Savoie Amédée VIII dont la sentence fut rendue à Lausanne le 25 janvier 1420. L'évêque de Gualdo, par



Château et église de Rarogne, vus du Midi



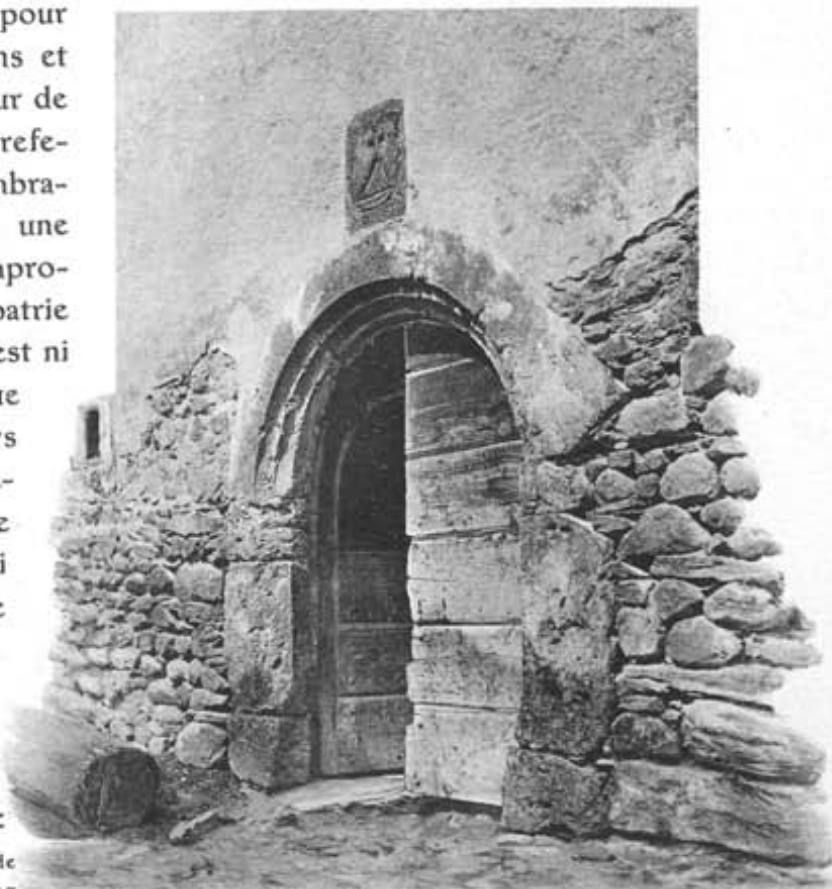


Ancienne maison de Roten, à Rarogne

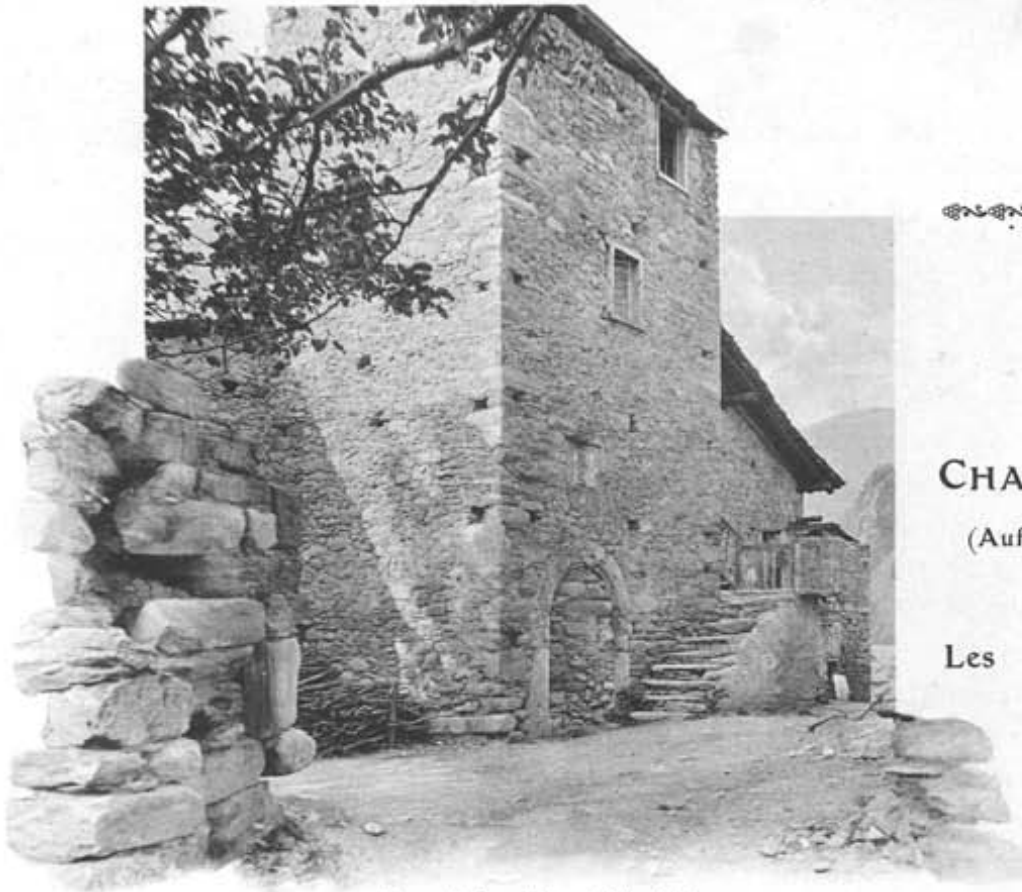
où rien ne rappelle à cette heure, le souvenir de ce manoir célèbre, berceau d'une famille qui, avec les de La Tour, tint le patriotisme valaisan en haleine pendant plus d'un quart de siècle. — Certains auteurs ont voulu excuser les torts de Guichard de Rarogne; Müller dit entr'autre que ce n'était pas un méchant homme, qu'il se rendit impolitique par son mépris pour les mœurs grossières des Valaisans et sa préférence marquée pour la cour de Savoie. C'est là une opinion « ad referendum », car la démocratie, si ombreuse qu'elle soit, ne saurait être une idée méprisable; par contre, compromettre la paix et la prospérité de sa patrie par pure ambition personnelle, n'est ni humble, ni patriotique, de même que préférer un voisin puissant à un pays dont on est baillif et capitaine-général, et prendre les armes contre ses compatriotes, ne constituent ni plus ni moins qu'une abominable félonie.<sup>1)</sup> A ces différents titres, Guichard de Rarogne et Antoine de La Tour furent incontestablement pour le Valais deux hommes profondément néfastes. :.....

1) — Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de Dierauer sur les origines de la Confédération, p. 517.

conciliation, conféra à l'ex-baillif, la vidamie d'Anniviers le 8 janvier 1421. Ainsi prit fin cette triste lutte intestine qui ne dura pas moins de trente ans et qui faillit semer la guerre civile au sein des cantons primitifs. Le château de Rarogne situé sur le rocher en promontoire qui domine le village de ce nom fut incendié par la Matze en 1417. Le cardinal Schinner fit bâtir sur ses ruines l'église du lieu,



Vieille porte armoriée à Rarogne



Château du Roc, à Naters (XII<sup>e</sup> siècle).

## NATERS

### CHATEAU DU ROC

(Auf der Flüe, Super Saxo)

Les historiens Furrer et Schinner font remonter la construction du château du Roc à l'année 1130, mais sans fournir de source probante.

La première famille qu'on y trouve est celle de Manegoldi, venue d'Italie vers 1180. Quatre frères Manegoldi figurent en effet comme témoins dans un acte passé en 1181 entre l'évêque Ermanfroi et le chapitre de Sion. Ces Manegoldi (qui ont probablement été la souche des Mangold), se divisèrent en plusieurs branches qui prirent le nom des lieux où elles se fixèrent ; les de Mühlbach, les de Fiesch, les de Brigue. En 1219, le château est la résidence d'un membre de cette famille qui est major de Naters et prend le nom du château : Auf der Flüe, ou de Saxo. Cette branche se trouve bientôt à la tête de la noblesse épiscopale du Haut-Valais. Elle fut du nombre des nobles révoltés contre l'évêque Boniface de Challant en 1294, sous le commandement de Pierre de La Tour. Vaincus par l'armée épiscopale, ils battirent en retraite et se réfugièrent au château du Roc, où ils durent se rendre ; quelques-uns furent décapités, d'autres dépouillés de leurs biens. La famille de Saxo (Auf der Flüe) ne tarda pas à s'éteindre, dans la personne de Jean, fils de Nantelme de Saxo en 1337.

Les majors de Naters avaient sur les habitants du lieu des droits de prébende sanctionnés par la curie épiscopale ; chaque feu du district devait annuellement au major, un jambon de porc ou huit deniers en argent, trois pains de seigle de trois oboles chacun, un fichelin de seigle et trois fromages d'une valeur de huit deniers chacun. Avec quelques centaines de tenanciers, on voit que la situation de cet officier de Justice n'était pas trop précaire.

En 1315 vivait Jean de Blandrate, comte de Naters, fils de Jocelin, chevalier ; il fut major de Naters ; la même année, son fils Antoine lui succédait comme seigneur de Naters et vidomne de Conches. Il avait épousé, Isabelle sœur de Pierre

de La Tour, seigneur de Châtillon, et mourut en 1331. En 1334 la comtesse Isabelle se remariait à François de Compey, chevalier et châtelain du Roc ; ce dernier fut un des chefs, avec son oncle Pierre de La Tour, du parti opposé à l'évêque Tavelli ; il fut tué dans un des nombreux combats qui signalèrent le règne de ce prélat, et son fils Jean fut retenu en otage au château de la Soie.

Sous l'épiscopat d'Edouard de Savoie, la châtellenie passa à la branche d'Hugues de Rarogne, dans la personne de Rodolphe de Rarogne-Montville. Dès cette époque, les évêques en firent une résidence. En 1457, Walther auf der Flüe qui changea son nom en le latinisant par *Supersaxo*, restaura le vieux castel que plusieurs sièges avaient passablement endommagé ; puis ses successeurs, Adrien de Riedmatten en 1547 et Jean Jordan en 1564 y firent de grosses réparations. On trouve encore les armoiries de ces deux prélats, sculptées dans la pierre avec la date de 1541, au-dessus de la poterne d'une tour massive et décapitée. C'est tout ce qui reste, avec une maison transformée et quelques pans de murs d'enceinte, de cet ancien château-fort où Guillaume de Rarogne dut signer le 28 janvier 1446, par la volonté de 2000 patriotes massés devant sa résidence, ces fameux *Articles de Naters* qui lui enlevaient ses principaux droits de souveraineté. C'est là que fut conclu en 1400 le traité de paix entre Amédée VIII et les Valaisans. En 1415, les soldats de ce prince se rendant en Ossola, munis d'un sauf-conduit, y furent emprisonnés durant sept mois et ne furent rendus à la liberté que moyennant une rançon de 1443 écus d'or. Il y a lieu de remarquer que cette manœuvre déloyale des Valaisans était une réponse à celle des Savoyards, qui, le 4 mai 1416, en dépit de la parole donnée, fondirent sur les représentants des Communautés réunies à la Planta, en massacrèrent quelques-uns, et leur volèrent tous leurs chevaux, mœurs barbares où primait encore le droit du plus fort.

Déchu de sa grandeur antique, mutilé du sommet à la base, le château du Roc cache son lamentable délabrement au fond du village de Naters, sur un monticule rocheux d'où son nom : Auf der Flüe, Super Saxo, baigné par le gros torrent du Kelchbacher, non loin d'une cascade mugissante dont la voix tumultueuse s'exhale comme un dernier écho, une ultime plainte de cet écœurant Passé.





Châteaux du Roc et d'Ornavasso à Naters (Levant)

## NATERS - LA TOUR D'ORNAVASSO

La famille d'Ornavasso (Urnavas, Urnafas) de Naters, est une branche de Barbavaro de Castello, seigneurs d'Ornavasso et de la vallée d'Ossola, où ils rendaient la haute justice. Dans la seconde moitié du XIII<sup>me</sup> siècle, Mathilde d'Augusta, fille du vidomne de Naters, vicomte d'Aoste, apportait en mariage à Jocelyn d'Ornavasso le vidomnat de Naters (1275).

Son neveu Guido, par son mariage avec une fille du Juge Rodier de Naters, devint possesseur des tours d'Augusta et d'Ornavasso. Ce Guido n'eut qu'une fille, Agnès, qui épousa en premières noces, Jean de Rarogne et en secondes, Nicolas Troller de Nieder-Ernen. Par des mariages successifs, le fief d'Ornavasso avec sa tour passèrent des Ornavasso aux Rarogne, aux Gobellini et enfin aux Platéa, qui possédaient encore la tour dans la seconde moitié du XV<sup>me</sup> siècle. Les armoiries de cette famille ont subsisté au-dessus d'une baie murée dans un tympan orné de moulures. La face Est de la tour supporte des vigies à machicoulis et quatre étages de fenêtres jumelles à formes ogivales, dans des murs



qui mesurent par endroits plus d'un mètre d'épaisseur. Par jugement du 24 août 1734, du châtelain P. Perrig, la commune de Naters devint propriétaire de la tour d'Ornavasso qui fut utilisée comme arsenal du dizain. Elle fut habitée quelque temps par des particuliers et deux fois endommagée par le feu. Suivant une décision du Conseil communal, cette tour seigneuriale devait être démolie pour servir à d'autres constructions. Mais le travail était à peine commencé que les habitants



Le Château d'Ornavasso (XIII<sup>e</sup> siècle) et le bourg de Brig.

de la montagne de Naters, protestant contre une pareille profanation de l'histoire, sonnèrent le tocsin et chassèrent les ouvriers occupés à cette besogne. La commune dut capituler, et, en le transformant, affecta l'ancien château à l'établissement d'une maison d'école, ce qu'il est encore aujourd'hui.

Les d'Ornavasso quittèrent Naters à la conquête du Bas-Valais (1475) et rentrèrent au village italien d'Ornavasso, berceau de cette famille. Un de ces seigneurs (la légende ne dit pas lequel) se montra si injuste envers ses sujets que le peuple résolut d'en tirer une éclatante vengeance. A cet effet, douze couples de fiancés jurèrent de célébrer leurs noces sur son cadavre. Ils se présentèrent un jour au château pour payer à leur seigneur le *tribut nuptial*. Le vidomme arriva sans méfiance dans la cour, au-devant de ses justiciables. Le premier couple s'étant approché de lui pour lui remettre son obole, le fiancé sortit un poignard qu'il tenait



caché dans la manche de son surcot et le plongea dans le cœur du hobereau qui tomba baigné dans son sang. Les douzes couples dansèrent une ronde autour du cadavre, puis, deux à deux gagnèrent la porte et s'enfuirent dans la campagne. Passant devant l'ossuaire, ils furent pris de terreur et s'y cachèrent jusqu'à la nuit venue.

Un minnesänger du nom de Grandis, avait assisté, épouvanté, à cette sombre tragédie ; il avait vu les fuyards disparaître dans l'ossuaire, et comme il ne pouvait aller chanter à leurs noces ainsi qu'il en avait été convenu, il se plaça devant la porte du caveau funéraire et pinçant sa guitare se mit à chanter :



Naters - Château d'Ornavasso. Midi

Quand je considère ces testes  
Entassées en ces charniers,  
Fiancés joyeux en des festes  
Paysans, donzels ou chevaliers,  
Or tous furent porte-paniers,  
Autant puis l'ung que l'autre dire,  
Car d'évesques ou lanterniers,  
Je n'y congnois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient  
Unes contre austres en leur vie  
Desquelles les unes regnoient  
Des autres craintes et servies  
Là, les voy toutes assouvies,  
Ensemble en un tas pesle mesle,  
Seigneuries leur sont ravies  
Clerc ne maistre ne s'y rappelle.

Or sont-ils mortz Dieu ayt leurs âmes  
Quant est des corps, ils sont pourriz.  
Ayent esté seigneurs ou dames  
Souef et tendrement nourriz  
De cresse, fromentée ou riz  
Leurs os sont desclinez en pouldre  
Auxquels ne chault d'esbat de ris  
Plaise au doux Jésus les absoudre....

Les fiancés jetèrent leur obole  
au ménestrel qui leur donna asile

dans sa maison et favorisa leur fuite. Et oncques nul n'entendit plus parler d'eux.



Armoiries au château  
de Blandrate

## CHATEAU DE BLANDRATE

L'ancien château de *Beaufort*, en allemand, *Hübschburg* fut démoli par les Valaisans en 1388. Il était la demeure des nobles de Viège, majors du lieu au XII<sup>me</sup> siècle. Par alliance le majorat passa aux de Castello, seigneurs d'Anasca dans le Novarrais, puis aux comtes de Blandrate. En 1339, Thomas de Blandrate<sup>1)</sup> chanoine, chantre de Sion, donna la majorie et le château en héritage à Isabelle de Blandrate, sa nièce. Le chevalier François de Compey, par son mariage avec dame Isabelle de Blandrate 1334, hérita de la majorie et du titre de comte; il fut tué vers 1360 dans un combat contre les troupes de l'évêque Tavelli dont il était l'un des plus terribles adversaires. Sa veuve ne se trouvant plus en sûreté à Viège, quitta Hübschburg à la faveur de la nuit, le 4 décembre 1365 avec son fils Antoine, dans l'intention de se réfugier au bourg de Naters. Découverts par les soldats de l'évêque, ils furent lâchement assassinés au pont de Naters et leurs corps jetés dans le Rhône. Le meurtre de l'évêque Tavelli qui eut lieu dix ans plus tard, au château de la Soie, fut en quelque sorte une terrible représaille des de La Tour, parents des de Blandrate par le mariage d'Antoine de Blandrate avec Isabelle, sœur de Pierre de La Tour (1320).



Ancien château de Blandrate (XII<sup>e</sup> siècle) détruit en 1388

Comment la majorie de Viège échut-elle aux comtes de Blandrate? Godefroi III comte de Blandrate, seigneur du Val Sésia épousa Adlise, fille de Pierre de Castello dont la mère descendait des seigneurs de Viège. Il appert d'un document de l'an 1249, que Jocelyn

<sup>1)</sup> C'est ce Thomas de Blandrate qui fit construire sur la colline de Valère, la chapelle de tous les Saints (1325).

de Viège et Godefroy de Blandrate acquièrent par indivis, des héritiers de Thomas de Castello (de Viège) vidomne de Sion, tous les droits à ce vidomnat. Adlise devint ensuite l'unique héritière des frères Pierre et Jocelyn de Viège, dont les domaines s'étendaient dans les dizains de Brigue, de Naters et de Conches. Godefroy de Blandrate prit alors le titre de major de Viège (1291). Il possédait par sa femme le fief d'Anzasca, dont une partie des habitants le suivirent en Valais, par le Monte-Moro, et vinrent coloniser la vallée de Saas. D'autre part, de nombreux Valaisans émigrèrent au val d'Anzasca et au val Sésia et y fondèrent la colonie de Macugnana où l'on parle encore le dialecte haut-valaisan. Ces mutations avaient pour but de fusionner les intérêts des vassaux piémontais et valaisans, des pâturages limitrophes. La vallée de Saas-lienne et le val Formazza des localités gersaisans amenés par les seigneurs de Castello riode du servage absolu. Godefroy de Blandrate mourut le 13 juillet 1270,

il laissait deux fils, Guillaume et Jocelyn.

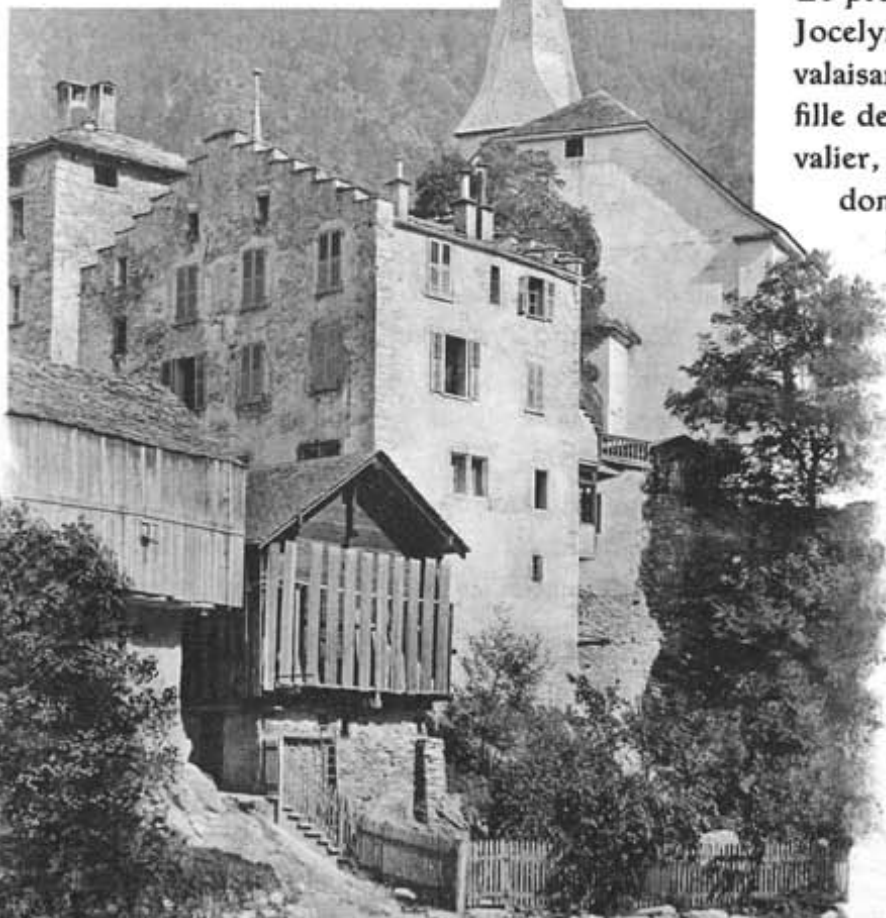
Le premier mourut en 1288.

Jocelyn, chef de la branche valaisanne, épousa Mathilde, fille de Pierre d'Aoste, chevalier, qui lui apporta le vidomnat de Naters, et, par

l'héritage de sa mère,

la comtesse Adlise, en fit un des seigneurs les plus riches du Haut-Valais. Jocelyn mourut en 1306 laissant trois fils : Jean, comte de Naters et chevalier ; Pierre, major de Viège ; Thomas, chanoine chantre du chapitre de Sion.

Antoine de Blandrate, fils de Jocelyn, épousa Isabelle sœur de



Nouveau château de Blandrate, à Viège (XIV<sup>e</sup> siècle)



Serrure du XIV<sup>e</sup> siècle  
au Château de Blandrate.

Pierre de La Tour et mourut en 1331 ; la comtesse se remaria en 1334 au chevalier François de Compey dont nous avons parlé plus haut, en même temps que de la mort tragique de son épouse et de son fils. Quant à la généalogie des comtes de Blandrate<sup>1)</sup>, elle remonte au XI<sup>me</sup> siècle où Guido forma la souche de cette puissante famille seigneuriale, dont le dernier rejeton de la branche valaisanne fut tué à la bataille de St-Léonard en 1376, où succomba la fleur

de la noblesse du Haut-Valais, commandée par Antoine de La Tour contre les patriotes, vengeurs de l'évêque Tavelli. Le château des comtes de Blandrate à Viège fut détruit par Pierre de Savoie en 1250. Il fut reconstruit en 1313 par Jocelyn, major de Viège et vidomme de Naters. Mais en 1388 les Hauts-Valaisans en guerre contre les Savoyards battirent à Viège le comte de Gruyères, bailli du comte Rouge, puis dans le feu de la bataille, attaquèrent le château de Blandrate et le rasèrent.

L'armée du comte Rodolphe IV de Gruyères était forte de 8000 hommes du pays de Vaud et des baillages environnants. Leur mission était de punir les Hauts-Valaisans, d'avoir contraint par leurs attaques, l'évêque Edouard de Savoie, cousin des comtes, à renoncer à l'évêché de Sion, et d'avoir élu à sa place Guillaume de Rarogne (le Bon). L'action eut lieu le 23 décembre 1388, au cœur d'un hiver rigoureux. Les Valaisans en nombre inférieur, ayant à lutter contre des forces considérables où l'on comptait 400 guerriers de la noblesse, usèrent d'un stratagème peu banal, sinon très honorable. Pendant la nuit, ils inondèrent les rues du bourg de Viège, qui ne tardèrent pas à se couvrir de glace ; puis, trompant la vigilance des sentinelles, mirent le feu aux granges où les soldats du bailli dormaient sans méfiance ; enfin, des chariots hérissés de faux et attelés de bœufs rendus furieux par la fumée, furent lâchés dans les rues, y portant le tumulte, la confusion et la mort. La fuite était dès lors impossible ; 4000 soldats furent anéantis, brûlés, massacrés ou noyés dans le Rhône. Les chroniques et chants populaires ne manquèrent pas de glorifier ce curieux fait d'armes, et durant longtemps les minnesängers allaient partout chantant leurs lais guerriers en l'honneur des Patriotes :

Entre nous gens de village,  
Qui aimés vos champs, vos bois,  
Prenez chacun bon courage  
Pour chasser tous les Savoy.

Ne craignez point à les battre  
Ces godons, panches à pois  
Car ung de nous en vault quatre  
Au moins en vault-il bin trois.

1) L'armoirie des comtes de Blandrate était : de gueules, à deux lions rampants. Celles figurant dans l'armorial du Valais, de d'Angreville, sont celles des comtes de St-Georges en Canavès, autre branche des de Blandrate.



Vieux bahiuts et casques bourguignons et suisses (Valère)





Galerie à clocheton du château de Blandrate

Affin qu'on les esbaffoue  
 Autant qu'on pourrès trouver  
 Faictes au gibet mener  
 Et que nou les y encroue  
 Par Dieu, si je les empoingne  
 Puisque j'en jure une fois  
 Je leur monstrei sans hoingne  
 De quel pesant sont mes doigts.

La victoire avait rendu les Valaisans ivres de rage et d'orgueil ; après avoir puni l'envahisseur, ils s'attaquèrent au fier castel des Blandrate, en firent l'assaut et le rasèrent. Les Blandrate possédaient à Viège une autre demeure, celle dont nous donnons la photographie, et qui rappelle encore dans certains détails le luxe et la richesse de cette illustre famille.

La grande porte d'entrée de ce manoir porte, sculpté dans ses bois la curieuse inscription suivante :

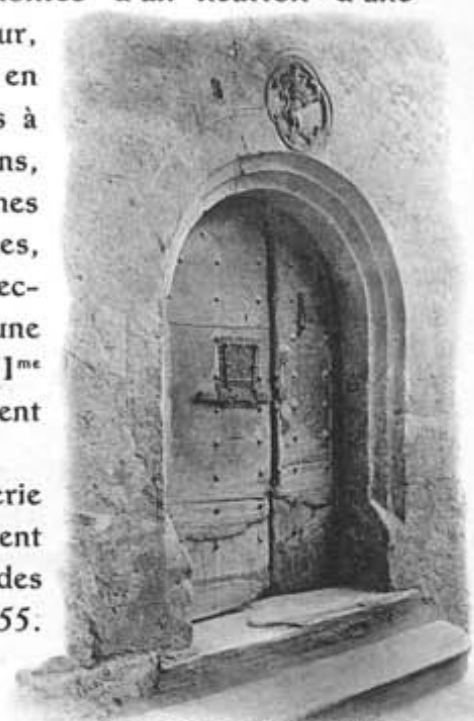
WEN GOT WIL  
 SO IST MEIN ZIL  
 1577

Devise de Georges Supersaxo (du Grosriez)

Cette même porte est ornée d'une serrure en fer forgé d'un remarquable travail artistique ; on y lit en fin caractères gravés : « HEILIGE MARIA BEHUTTE UNSER HAUS » et la date de 1313<sup>1)</sup>, elle est surmontée d'un heurtoir d'une grande beauté figurant un serpent enlacé. A l'intérieur, on admire les larges escaliers tournants, les portes en ogive à triples moulures ornées, les hautes fenêtres à meneaux, de vastes salles à plafonds voûtés et à caissons, dont les baies ont des encadrements de tufs avec corniches et chapiteaux ; des caves voûtées, hautes et profondes, qui font présumer que les ancêtres y logeaient de respectables tonneaux ; enfin quelques meubles sculptés d'une réelle valeur archéologique qui doivent appartenir au XVI<sup>me</sup> siècle, soit à l'époque où les de Chevron se partagèrent avec les de Platéa les fiefs des de Blandrate.

Une tourelle avec clocheton, jetée sur une galerie de communication, nous apprend que dans le bâtiment annexe du château, se trouvaient la chapelle et la salle des chevaliers, détruits par le tremblement de terre de 1855.

1) Cette serrure doit avoir appartenu au château de Hübschburg.



Porte d'entrée du château de Blandrate



Château d'Arbignon, à Colombey (XII<sup>e</sup> siècle)

## COLOMBEY - LE CHATEAU D'ARBIGNON

Le vieux castel dont la lourde silhouette se dresse à l'entrée du village de Colombey, profilant sur un écran de roc sa grosse tour carrée, à la mine hautaine et renfrognée, était au XIII<sup>e</sup> siècle l'ancienne demeure des seigneurs d'Arbignon, de St-Paul, de Collonges et de Val d'Illeiez. La famille d'Arbignon apparaît dans l'histoire dès le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle où Pierre d'Arbignon, donzel, prit part à la septième croisade. Mermet d'Arbignon était châtelain d'Allinges en 1309 ; un de ses descendants, Guillaume, chevalier, est bailli de Lausanne en 1325 et Barthélemy d'Arbignon, châtelain de St-Maurice en 1500. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le château d'Arbignon était habité par Perronet d'Arbignon, donzel, et par ses héritiers jusqu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Il dut être abandonné ou délaissé, pendant un temps assez long, car en 1643 il était passablement délabré, quand les religieuses Bernardines l'achetèrent pour y construire un couvent qui existe encore aujourd'hui. On raconte que les religieuses avant d'aller habiter leur nouveau cloître, allaient chaque jour mettre le feu aux broussailles dont il était entouré, et qui étaient infestées de serpents. C'est Pierre Maurice Odet, abbé de St-Maurice, qui posa la première pierre du nouvel édifice, adossé à la tour qu'on laissa subsister.

L'histoire de ce manoir féodal n'offre rien de saillant si ce n'est l'idylle de Perronet dont nous parlerons tout à l'heure. Quant à ses nouveaux hôtes, les pieuses filles de St-Bernard, dans le silence et la paix de leur récluse, elles ne se soucient guère de leurs nobles prédécesseurs ; le monde ne leur est rien, elles sont mortes pour lui, et derrière les lourdes grilles qui les en séparent pour toujours, elles s'abîment tout entières dans la prière et la contemplation. La porte du couvent nous le dit, en sa forme sentencieuse et biblique : « *Macula non est in te Regina virginum, Ora pro nobis* ».

Cette inscription figure au-dessus de la porte d'entrée du cloître, dans un cartouche orné de cornes d'abondance, emblèmes des bénédictions du ciel. Dans le



Château d'Arbignon d'après un tableau du XVII<sup>e</sup> siècle

vestibule, dans le parloir, même austérité, même néant du *moi*, dont se repaissent les profanes — écoutez :

O cloître paisible et solitaire  
 Qui redira tes vrais et purs bonheurs  
 Tes saintes rigueurs sont salutaires  
 Aux chastes vierges du Seigneur  
 Et quand de Jésus la grâce victorieuse  
 Lui a soumis une âme généreuse  
 Alors ô monastère, tes froides grilles ont des attrait  
 Pour le cœur épris d'amour et de renoncements parfaits.

Je cite textuellement. La versification n'est sans doute pas celle d'un Racine ou d'un Musset, mais que de douce et profonde poésie dans ces transports de

l'âme. Je ne vous dirai rien de l'intérieur, nul n'y pénètre en dehors des jeunes novices qui vont y tenter les épreuves du voile, et derrière lesquelles la porte se ferme comme celle d'un sépulcre vivant.

De la grande route de Colombey, un chemin grimpant passe sous un haut portail, et par quelques marches d'escaliers, atteint une chaussée pavée, bordée d'un ancien mur d'enceinte, et accède au château adossé à la colline. Dans l'angle droit formé par l'intersection de deux corps de bâtiments, un portique à colonnes carrées indique l'entrée de la chapelle qui n'offre rien de remarquable. Sur sa façade nord un cadran solaire porte la date de 1726, qui est sans doute celle de la restauration du monastère. Le lieu est paisible et solitaire; en y fixant sa retraite, sœur Pétronille de Vantéry avait la main heureuse. Les bonnes sœurs n'y furent inquiétées qu'à deux reprises, durant ces deux siècles et demi d'existence; la première fois quand les commissaires du gouvernement helvétique vinrent leur lire un arrêté qui, au nom de la liberté, les autorisait à se marier, offre qui fut reçue avec un élan unanime de protestation indignée<sup>1)</sup>; la seconde fois, quand, le 17 janvier 1812, le gouvernement de Napoléon I<sup>er</sup> les supprima. A l'incorporation du Valais, les Bernardines réintégrèrent domicile à Colombey et dès lors, vécurent dans une entière sécurité. — Revenons maintenant au donzel Perronet d'Arbignon. C'était un fringant cavalier qui n'attendait que l'occasion de se distinguer sur un champ de bataille pour se faire armer chevalier. Mais le Bas-Valais, moins agité que le Haut, jouissait de longues trêves, pendant lesquelles les seigneurs menaient la vie errante et joyeuse.

Les vidomnes de Monthey, les de Lornay étaient en fréquents rapports avec les d'Arbignon. Perronet les recevait souvent en son castel et faisait moult bonne grâce à la jeune et belle Marguerite qui accompagnait quelquefois son frère, le chevalier Rodolphe, à Colombey. Un jour, naïvement et sans méfiance, la damoiselle de Lornay s'en vint à Colombey, dont les grasses prairies abondaient de fleurs de toutes espèces. On était au printemps de l'année 1351. La

1) C'eût été ni plus ni moins que la dissolution de l'ordre, dont le premier vœu est celui de virginité.

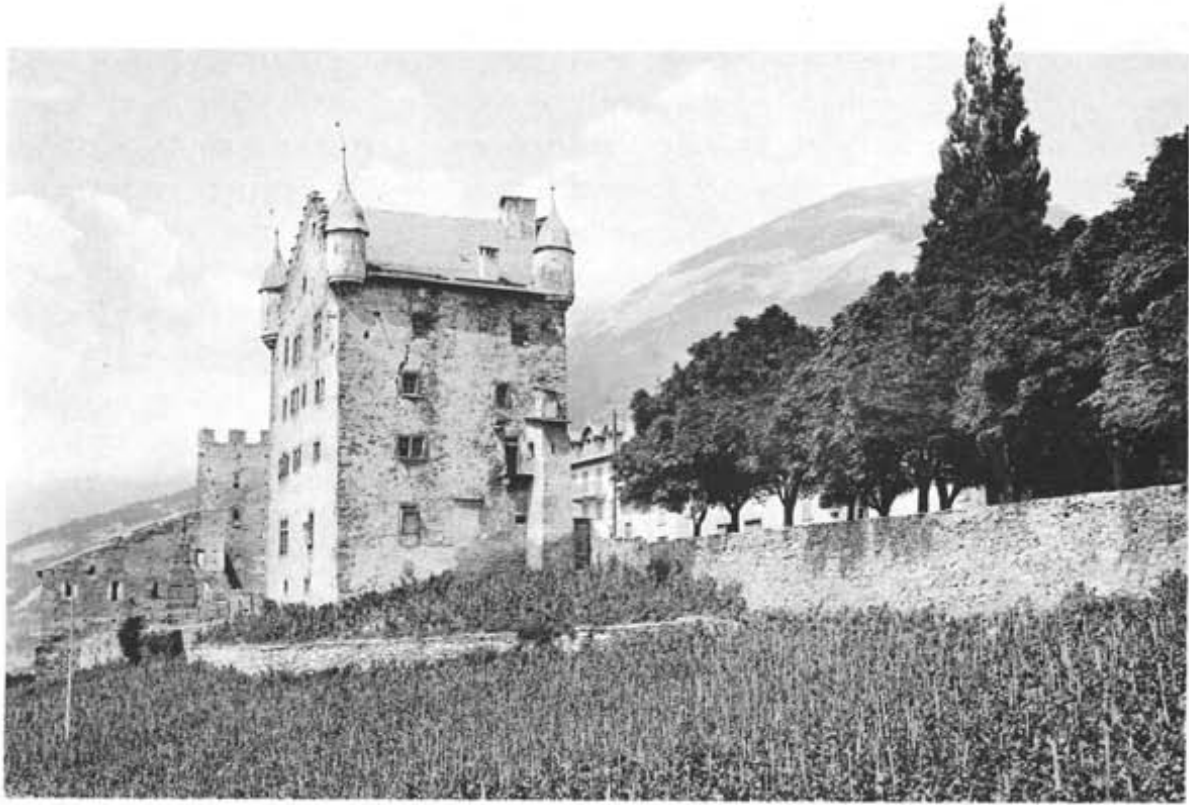


Château d'Arbignon, entrée de la Chapelle

chaleur ce jour là, avait été intense, et la jolie châtelaine n'avait pas terminé sa moisson, qu'un gros orage éclata, avec une pluie torrentielle. Sans autre pensée que de se mettre à l'abri, la noble promeneuse se réfugia sous le portail du château d'Arbignon. Perronet l'avait déjà vue, cueillant sa gerbe sous les grands arbres de la plaine ; posté derrière sa fenêtre, il avait admiré la grâce aristocratique de la jeune fille et s'était promis, cette fois qu'elle était seule, de la rejoindre et de lui ouvrir son cœur. Le hasard l'avait servi, et maintenant la douce colombe était à quelques pas de lui, presque sous son toit. Prompt comme l'éclair qui venait de jaillir dans le ciel, il s'élança hors du château et arriva sous l'auvent au moment où le tonnerre et la pluie se déchaînaient avec le plus de violence. Sans préambule, et après avoir salué courtoisement la jouvencelle, il lui offrit galamment son bras et la pria d'entrer au château jusqu'à ce que l'orage fut passé. Tremblante et le front rose sous son frontolet de perles, Marguerite suivit le donzel qui tremblait aussi, tant son cœur d'amour était pris. Les jeunes gens entrèrent dans une salle luxueusement meublée, où le seigneur avait réuni à plaisir, tout ce qu'il possédait de mieux. Un page apporta des gaufres et du claré<sup>1)</sup>, et, au premier choc des gobelets, Perronet laissa parler son cœur, sans contrainte. La damoiselle de Lornay baissa timidement la tête et ne dit mot ; dans cette délicieuse attitude, elle paraissait plus belle que jamais. Le donzel ne sut se contenir, il s'élança vers elle, l'étreignit dans ses bras et l'embrassa longuement. Au même moment la porte s'ouvrait avec fracas et le seigneur de Lornay faisait irruption dans la chambre : « Lâche, vociféra-t-il, c'est ainsi que vous trompez ma confiance et abusez de l'innocence de cette enfant ! ». A ces mots qui le frappèrent ainsi qu'un gant en plein visage, d'Arbignon pâlit affreusement, et, se jetant sur son épée suspendue à la muraille, il se mit en garde en s'écriant : « Manant, tu vas apprendre comment un d'Arbignon sait venger un affront. Les deux hommes croisèrent le fer, tandis que Marguerite affolée, s'élançait vers la porte en appelant aux secours. Quand les serviteurs arrivèrent, les deux bretteurs avaient cessé le combat, sans s'être sérieusement blessés. Des explications suivirent qui ramenèrent la paix entre les deux amis et l'on s'avoua que vraiment il eut été plus sage de commencer par là. Mais la chose ne finit pas comme on pourrait le penser par un mariage. Le comte Vert avait appelé à St-Maurice tous les seigneurs du Bas-Valais pour aller au secours de l'évêque Tavelli, en guerre contre la noblesse épiscopale. Perronet d'Arbignon ne manqua pas une si belle occasion ; il eut l'honneur d'être fait chevalier avant l'attaque de Sion et fut tué sous les remparts de cette ville, en novembre 1352, aux côtés du seigneur de Lornay, tandis que la belle et vertueuse Marguerite entra comme novice dans un couvent de Savoie.

1) Boisson composée de vin, de miel et d'aromates.





Loèche : Château des Vidomnes (XIII<sup>e</sup> siècle) et ruines du Château épiscopal.

## LOÈCHE - CHATEAU des VIDOMNES

---

A l'entrée du bourg de Loèche, sur une esplanade dominant la vallée, une énorme tour carrée, flanquée à ses angles de quatre tourelles rondes, dresse fièrement ses hauts pignons jaunis, battus de tous les vents. C'est l'ancienne résidence des vidomnes de Louèche, lieutenants épiscopaux. Ce fief épiscopal fut tenu du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle par les Rarogne et jusqu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle par leurs cousins, les nobles Perrini de Louèche. Il fut incendié par les patriotes en 1414, reconstruit par l'évêque Guillaume VI de Rarogne en 1438, et paraît ne plus avoir eu à souffrir depuis, des ravages de la guerre. Bien conservé, quoique notablement transformé à l'intérieur, le château des vidomnes est devenu propriété communale et l'hôtel de ville de Louèche.

Sous la domination des ducs de Zæhringen, lieutenants de Bourgogne, l'évêché de Sion s'était refusé, comme ceux de Genève et de Lausanne, à recevoir l'investiture de la main d'un seigneur particulier. Cette investiture leur était

conférée, en principe, par les empereurs ou les comtes de Savoie, leurs vicaires impériaux. En ce temps là (1187), Rodolphe de Louèche, major du lieu, avait reçu de l'évêque Guillaume I<sup>er</sup>, l'ordre de repousser, toute tentative d'intrusion du duc Bechtold V que les Valaisans venaient de battre à Münster. Aussi, quand le duc de Zæhringen appelant le peuple dans les champs de Louèche, exigea de lui le serment de fidélité, lui fut-il répondu par un refus fier et catégorique. Bechtold veut soumettre les rebelles par la force des armes; un an plus tard, il assiège le major dans sa tour et s'apprête à saccager le bourg de Louèche. Mais pendant que ses troupes arpentaient le sentier raide de la colline, une armée de vassaux et de serfs parmi lesquels se trouvaient nombre de femmes armées de piques, fondent sur les assaillants et les mettent en déroute. Rodolphe de Louèche faisant une sortie de son château, avec quelques hommes de sa garnison, au nombre desquels se trouvaient plusieurs chevaliers, se vit face à face avec le duc Bechtold, entouré de son escorte. Le combat s'engage, plusieurs combattants mordent déjà la poussière, quand arrive au galop, portant des fourches et des faulx, une troupe de femmes descendues de la vallée des Boëz, où des bergers avaient donné l'alarme au son de leurs cornemuses. La rage de ces femmes fut telle, d'avoir été dérangées dans leurs travaux et de trouver le bourg saccagé, qu'en arrivant devant le château du major où les chefs et chevaliers des deux camps se livraient des combats singuliers, elles se précipi-



Louèche : Château des Vidomnes (façade Nord-Ouest).

tèrent sur le duc et son escorte, les criblèrent de pierres et de coups, si bien qu'en partie blessés et désarçonnés, ils n'eurent le temps que de faire volte-face et d'aller regagner le gros de l'armée aux prises dans les ravins de la Dala. Malgré cet acte d'héroïsme, les Valaisans vaincus par le nombre, durent subir les conditions du vainqueur, mais ils ne se soumirent jamais entièrement, ce qui fit dire à Berchtold V, parlant à Barberousse de cette expédition, que ces Valaisans étaient plus rudes que leurs rochers et plus impétueux que leurs torrents. Un *Te Deum* fut chanté en l'honneur des femmes de la vallée des Boez dans l'église *extra muros* de Louèche, le dimanche suivant la bataille. Les chasseurs et les bergers y assistèrent couverts de peaux d'ours et de loups dont le pays était infesté. Le prêtre à cette occasion, fit un sermon émouvant, dans lequel il parla des bienfaits de la *Trêve de Dieu*, qui permettait aux fidèles de sanctifier le dimanche et de se reposer des fatigues de la guerre, en bénissant le nom de l'évêque Hugues de Lausanne, de l'avoir fait adopter en Helvétie; il exalta le courage des vaillantes femmes, qui pour servir leur évêque et prince temporel, n'avaient pas craint d'affronter la mort et de répandre leur sang pour la patrie. Honor, conclut le prédicateur, *Honor Vallis nemorum mulieribus!* et nous répétons avec lui : « Honneur aux femmes de la vallée des Boez ».

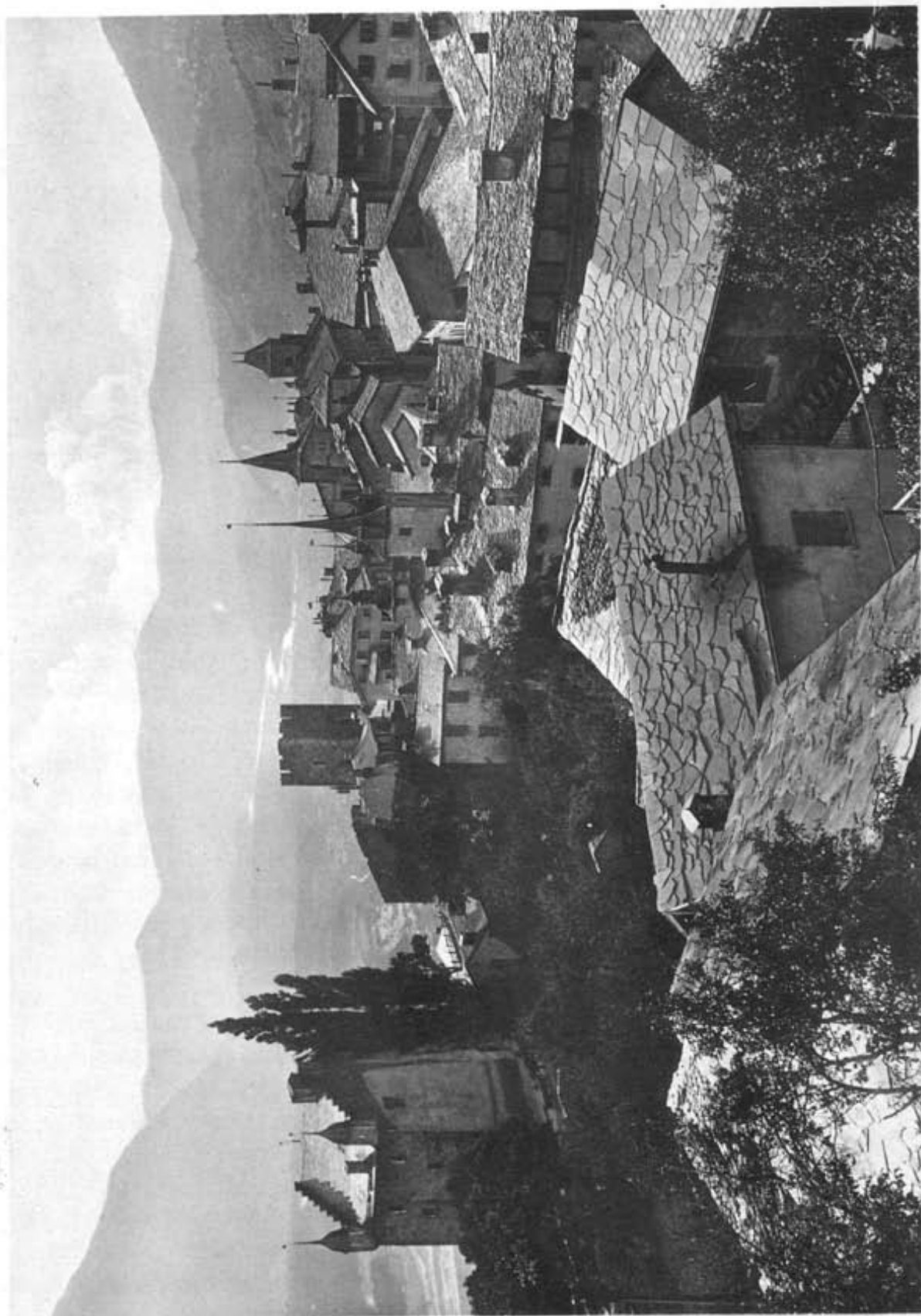


Louèche. Entrée du Château des Vidomnes.



Louèche. Château des Vidomnes  
échauguette

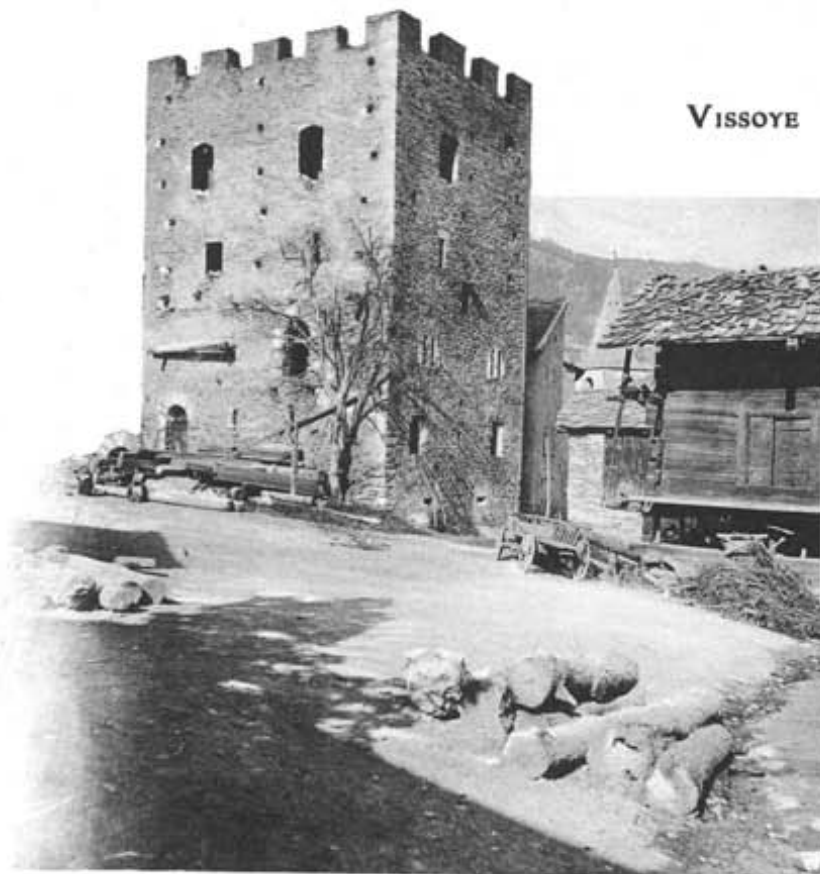
::::



Le bourg de Loèche avec le Château des Vidomnes et le Château épiscopal.







## VISSOIE

Le château de Vissoie est le berceau de la noble famille d'Anniviers, qui donna six générations, de Louis d'Anniviers en 1295 à Jacques II, dont la fille Béatrice porta la seigneurie d'Anniviers aux de Rarogne

(1350). Rodolphe d'Asperling, époux de Françoise de Rarogne, fille du célèbre Guichard, succéda aux Rarogne dans leurs droits sur Anniviers. Mais l'évêque Walther Supersaxo s'opposa au rétablissement d'une seigneurie indépendante dans cette vallée. Ce fut en vain que d'Asperling fit appel à l'intervention des ducs de Savoie, l'évêque affirma que cette seigneurie avait été usurpée à la mense épiscopale, ayant été cédée au XI<sup>me</sup> siècle, à l'évêché, par l'évêque Aymon II, fils d'Humbert aux blanches mains.<sup>1)</sup>

Supersaxo se rendit à Vissoie, assisté du bailli du Valais, prit possession du vidomnat et de la seigneurie, reçut la bannière de la vallée, des mains mêmes du banneret et le serment de fidélité des habitants, puis installa au château un châtelain épiscopal, chargé de l'exercice de la justice. Dans cette circonstance, Supersaxo qui affectait de ne point faire usage de la langue française, prononça un discours en allemand qu'il fit traduire par le baillif. D'Asperling fut exilé, il alla se réfugier à Bex, où il fut la souche des seigneurs de Bavois et Ballaigues, éteints à la fin du XVII<sup>me</sup> siècle. Les droits de possession d'Anniviers en faveur de Rodolphe d'Asperling étaient cependant nettement établis par sa naissance et son mariage. Sa mère était Nesa (Anastasie) de Rarogne, fille de Rodolphe, seigneur de Montville et sa femme Françoise de Rarogne, fille de Guichard. Héritier de ces deux branches, la légitimité de ses droits était incontestable.

L'intervention des comtes de Savoie amena la nouvelle invasion de 1475, la bataille de la Planta et la conquête du Bas-Valais, délivré pour toujours du joug de la Savoie. A quelque chose malheur est bon, et la spoliation de l'évêque Supersaxo devait concourir pour une part à l'affranchissement du pays de la domination

1) Tige de la maison de Savoie (Hupertus, comes de Burgundia). (Aimo de Burgundia)



Tour du Château de Vissoie, restaurée en 1906.

étrangère. Dans son très intéressant ouvrage sur les seigneuries et châteaux du Valais, l'abbé Rameau nous cite, à titre documentaire, quelques passages du testament de Jacques I<sup>er</sup> d'Anniviers, en 1288. Le testateur lègue 30 sols mauricoises<sup>1)</sup> pour chauffer les pauvres de la vallée ; 100 sols (240 fr.) pour les vêtir ; on dira pour le repos de son âme 365 « psautiers » pour lesquels il lègue 4 deniers (80 centimes) par psautier, et 365 messes des morts, pour la célébration desquelles il lègue 1095 deniers, soit 2190 fr.. Il laisse la jouissance de ses biens à sa femme, selon la coutume du pays, et, si elle se remarie, une rente de 40 livres (2000 fr.). Pour le cas où il ne pourrait accomplir son vœu de « Terre Sainte », il lègue 30 livres (1440 fr.) pour envoyer deux arbalétriers à la croisade. Il choisit sa sépulture en l'église du lieu, mais demande que ses ossements *séparés de sa chair* soient inhumés, moitié à la Maigrauge de Fribourg où était sa sœur Antoinette, moitié à Hauterive où était religieux son beau-frère Pierre de Venthône. Il était d'un usage constant dans la noblesse du XIII<sup>me</sup> siècle que les corps des morts fussent bouillis pour séparer les os de la chair<sup>2)</sup>. D'autres fois on se contentait de sortir les entrailles et le cœur qu'on embaumait et qu'on déposait dans une urne conservée dans l'église voisine. Le corps était alors refermé et lavé avec du vin et de l'eau, puis cousu dans un drap de satin, quelquefois dans la peau d'un cerf ou d'un chamois, déposé dans la bière et arrosé de parfums divers. La bière était recouverte d'un tapis de soie brodé aux armes du défunt et transportée dans la chapelle de l'église (le mou-tier) réservée aux morts ; après la messe du *Requiem*, on chantait le « liberame », tout comme de nos jours, dans la même lugubre symphonie, et l'on portait la bière au cimetière, dans une tombe à l'ombre d'un cyprès ou quelquefois on le déposait dans un caveau de l'église, sous un sarcophage.

Le château de Vissoie fut détruit par les soldats du comte Rouge, il n'en reste qu'une tour, en partie incendiée en 1879 et restaurée en 1906.

1) 72 francs.

2) Raoul de Cambrais, Cabanès.

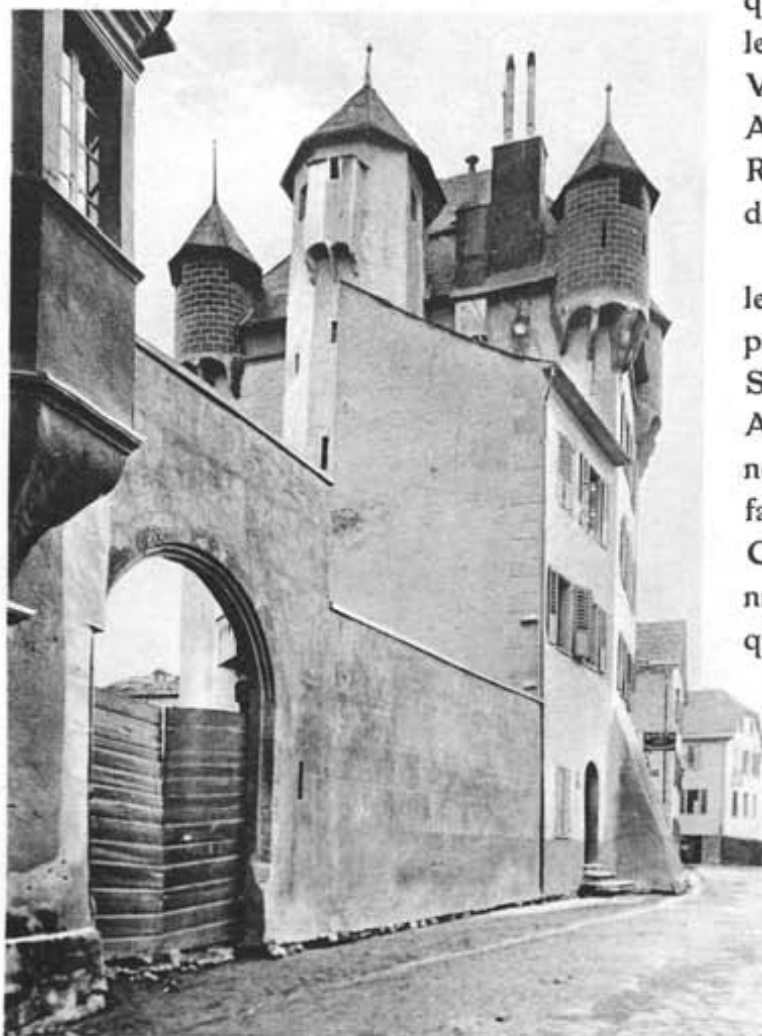
## SIERRE - CHATEAU des VIDOMNES

Le château des vidomnes (*domus fortis vice-dominatus*) de Sierre date de la fin du XIII<sup>me</sup> siècle<sup>1)</sup>. Il fut construit pour remplacer l'ancien, près de Géronde, détruit dans la première moitié du XV<sup>me</sup> siècle. Situé au milieu du bourg de Sierre, en face de Géronde, c'était plus un manoir qu'un château-fort, malgré les quatre tourelles dont il est flanqué et qui lui donnent quelque ressemblance avec celui de Louèche. Les de Chevron en furent les premiers possesseurs. La famille de Chevron était originaire de Savoie; le premier qui occupa des charges dans le Valais épiscopal fut Humbert de Vilettes seigneur de Chevron près Conflans,

qui s'appelait à l'origine de Vilette-Chivron puis Chevron-Vilette. Cet Humbert épousa Amphélise, fille de Pierre de Rarogne, vidomne et sénéchal de Sion.

Durant plus de deux siècles, les de Chevron possédèrent, par des alliances, des fiefs à Sion, Sierre, Rarogne, Viège, Naters, Ardon, Bramois, Chalais, Grône, etc. Cette riche et puissante famille s'éteignit avec Nicolas de Chevron en 1578. Le vidomnat passa aux de Montheys qui le vendirent en 1707 au dizain de Sierre. Le dernier des vidomnes de Sierre, noble Jean-Joseph de Montheïs, mourut sans postérité, et la charge du vidomnat fut remplacée par celle d'un grand châtelain électif. Quant au

1) Ce château fut bâti en 1260, contrairement à l'assertion de Rameau qui le place au XV<sup>me</sup> siècle.



Sierre: Cour et Château des Vidomnes (XIII<sup>e</sup> siècle)



château des vidomnes, il devint la propriété des nobles de Courten en 1725 par le mariage de noble Elie de Courten avec Marie-Catherine de Monthéis. La noble famille des Monthéis (de Monthéolo) s'éteignit en 1903, dans la personne de Monsieur <sup>Fernand</sup> Joseph de Monthéis, avocat à Sion, jurisconsulte distingué et représentant du Valais en 1873-80 aux Chambres fédérales, dont il était un des plus brillants orateurs. L'étude du droit paraît avoir été de tradition dans la famille de Monthéis, avec les qualités trop souvent méconnues qui doivent en être la base : la justice et la loyauté. <sup>Fernand</sup> Joseph de Monthéis dernier du nom, en fut un exemple dont le souvenir est demeuré très vivace dans la mémoire de ses contemporains.



Armes des De Chevron  
(Château des Vidomnes de Sierre).



Sierre : Château des Vidomnes (Sud-Ouest).

En sa qualité de juge et de Président de la cour d'Appel de Sion, il montra autant de prudence que d'érudition, et se laissait souvent dominer par d'honorables scrupules, dans les sentences qu'il était appelé à rendre. Son ancêtre, Antoine de Monthéis, docteur ès-lois en 1400, fut également un brillant juriste, aux compétences duquel les ducs de Savoie eurent maintes fois recours, dans leurs démêlés avec le Valais.

Aujourd'hui, le château des vidomnes de Sierre est devenu maison privée; à part sa petite cour, ses escaliers en colimaçon et l'armoire des de Chevron qui se voit à l'intérieur, il n'a gardé intact de son passé que ses hautes façades cruellement badigeonnées et ses quatre tourelles à vigies, où le vent pleure à travers les meurtrières, et

qui semblent guetter au loin un ennemi qui ne vient pas. Puisse-t-il ne jamais revenir...!



Sierre. - Le Château des Vidomnes, XVe siècle (récemment restauré).





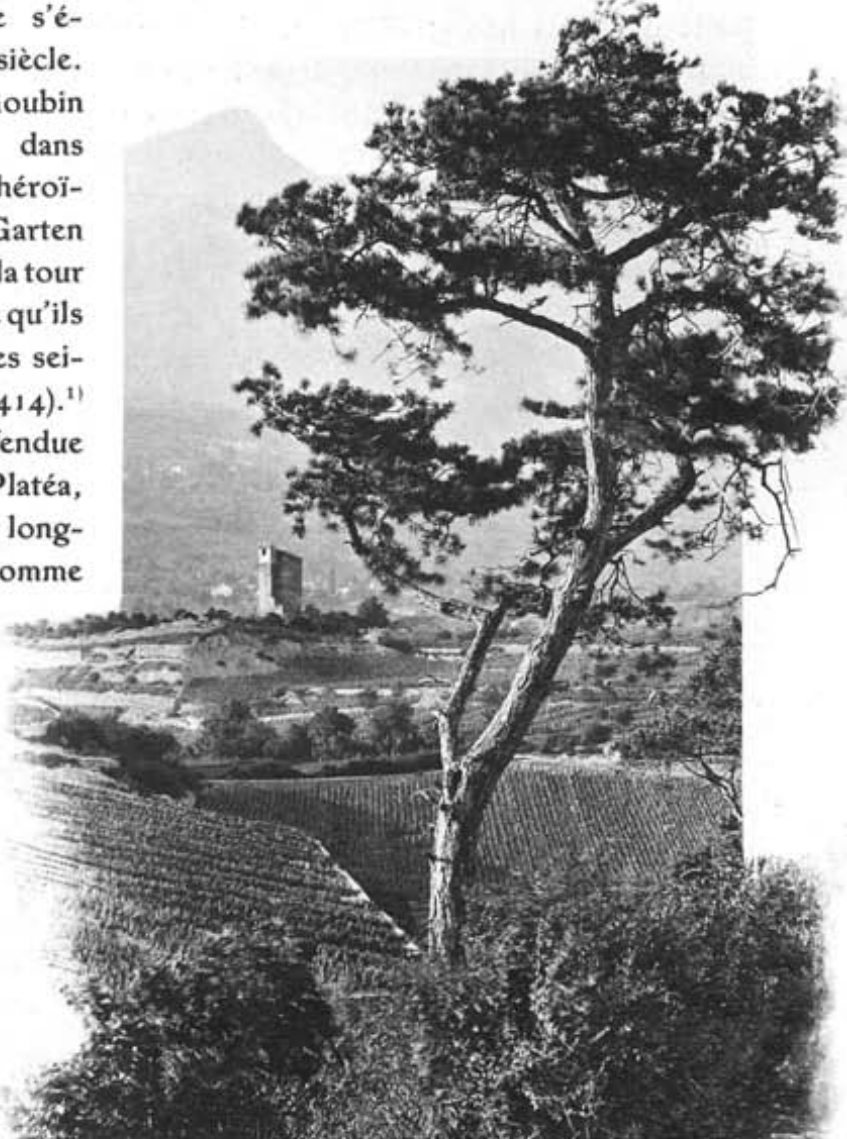
Armes de Courten  
et Schinner

## LA TOUR DE GOUBIN (Gubyn)

Les nobles Albi, seigneurs de Granges et de Montjovet, possédaient la Tour de Gubyn en 1229 et en furent les premiers habitants. La Tour de Goubin passa par des alliances aux de Chevron, puis aux Platéa, et finalement aux de Courten. Elle appartient aujourd'hui à la famille Mercier de Lausanne.

Les Albi quittèrent le Valais à la Réforme, se rendirent à Berne où ils germanisèrent leur nom qui devint Weiss, et furent seigneurs de Mollens au Pays de Vaud. Cette famille s'éteignit vers la fin du XVI<sup>me</sup> siècle. Mais ce qui rendit surtout Goubin célèbre et lui laissa un nom dans l'histoire, ce fut la conduite héroïque de ses chevaliers Hen Garten (de Platéa), lors de l'attaque de la tour par les Patriotes, dans la guerre qu'ils firent aux Rarogne et aux autres seigneurs désignés par la Matze (1414).<sup>1)</sup> La tour de Goubin n'était défendue que par les trois frères de Platéa, nobles chevaliers qui soutinrent longtemps le siège et se défendirent comme des lions. Les assaillants qui avaient pu abaisser le pont-levis, allaient enfoncer la porterne et pénétrer dans le château, quand les trois défenseurs firent brusquement une sortie et fondirent avec leurs lourds espadons sur les Patriotes massés dans la cour. Ce fut un vrai carnage, une horrible tuerie

1) Cet épisode chevaleresque a fait l'objet d'un très beau poème dû à la plume de M. Léon Roten, de Rarogne, ancien conseiller d'Etat du Valais.



Plaine du Rhône et château de Goubin



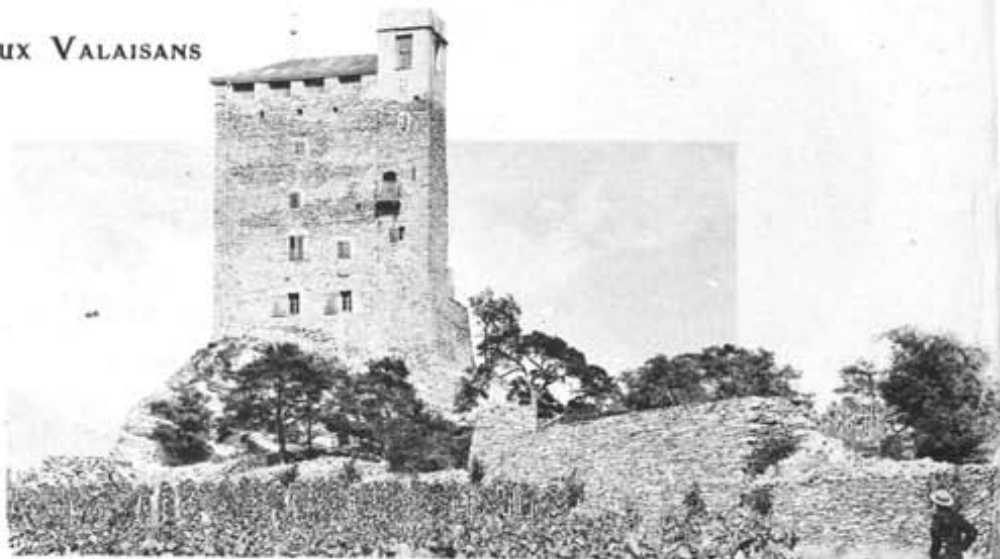
dans laquelle les patriotes un moment décontenancés, croyaient avoir à faire à des guerriers fabuleux. Mais le sang que ceux-ci perdaient par d'affreuses blessures les affaiblirent visiblement, ils ne frappaient plus qu'au hasard, quand écrasés par le nombre, ils se laissèrent choir, la bouche écumante de sang et l'épée

crispée dans leurs mains rougies. Les patriotes s'en allèrent après avoir laissé un monceau de cadavres devant la tour qu'ils pillèrent et incendièrent. Mais le plus jeune des trois héros, Wilhelm, n'avait point succombé, malgré ses nombreuses blessures; il put se relever, étancher sa soif à la citerne, panser ses plaies et sans tarder, par des chemins détournés courut au château de Beauregard donner l'alarme. Comment Wilhelm fut-il mis au courant du projet des patriotes d'assiéger le castel de Guichard de Rarogne? Par un minnesänger du nom de Gelter, son ami d'enfance,



Grande salle à deux étages de fenêtres, à la Tour de Goubin

a mis une auréole de gloire à la Tour de Goubin qui, après avoir été le théâtre d'une véritable épopée, est devenue aujourd'hui une maison de plaisance. ::::



Tour de Goubin, près Sierre (XIIIe siècle)

qui, bien que faisant cause commune avec les révoltés, avait par amitié et secrètement avisé le jeune chevalier du danger qu'il courait et des desseins des Hauts-Valaisans, d'abaisser la noblesse, ennemie de la démocratie. L'attaque ne tarda pas, les assiégés firent des prodiges; ils défendirent la place pied par pied et avec tant de valeur et de succès, que les patriotes ne purent le réduire que par la famine. Le château fut pris et incendié. Deux ans plus tard le chevalier Wilhelm de Platéa se trouvait dans les rangs des Valaisans marchant à la rencontre de l'armée bernoise, dans le Loetschenthal; il y retrouva son ami Gelter, le minnesänger, combattit pour la défense de sa patrie et mourut en brave. La conduite héroïque des chevaliers de Platéa



Village de Conthey et ruines du château des Comtes

## CONTHEY

---

On a appelé dans le Valais épiscopal, Viège *la Noble* (*Vespia nobilis*) à cause du nombre des familles patriciennes qui y vécurent sous la féodalité. Conthey dans le Valais savoyard eut mérité la même appellation. Au XIII<sup>me</sup> siècle on y trouvait nombre de familles de la meilleure noblesse de Savoie : les d'Arbignon, les de Pontverre, les de Cervent, les de Pressy, etc.

Plusieurs châteaux y dressaient leurs tours et leurs remparts ; ceux des comtes, des vidomnes, la tour des nobles de Cervent, la tour d'Arbignon, la tour de Meyrans. En raison de son importance stratégique, les comtes de Savoie accordèrent de bonne heure, au bourg de Conthey, des libertés et franchises avec foires et marchés. Les de La Tour furent les derniers vidomnes de Conthey. Le château des vidomnes fut détruit par les Hauts-Valaisans en 1375 pour venger le meurtre de leur évêque par Antoine de La Tour. Il ne reste plus aujourd'hui de cette place-forte qui marquait la limite des territoires de Savoie, que les ruines du château des comtes, qu'il était temps de recueillir avant sa



Conthey : Ruines du château des comtes de Savoie (XI<sup>e</sup> siècle)

château des comtes fut détruit ; il ne se releva plus, et ses dernières pierres roulent une à une au bord du chemin, derniers soubresauts d'une séculaire agonie. Il achève de s'écrouler au milieu des pampres où, avant de disparaître pour toujours, il a donné son nom à un vin fameux : « Le Clos du Château ».

Les origines de cette guerre de 1475 qui fut si fatale à la Savoie ne manquent pas d'intérêt. Les Contheysans, sujets de Savoie, et les Savièzans, justiciables de l'évêque, avaient d'incessantes querelles relativement à leurs pâturages limitrophes. Dans maintes circonstances ils en vinrent aux mains et se livrèrent des combats sanglants. Leur dernier conflit au sujet des pâturages de *Bertzé*, au fond de la vallée de la Morge, mit le feu aux poudres et amena les troupes de Savoie sous les ordres de Jean-Louis<sup>1)</sup> évêque de Genève, sous les murs de Sion. Son armée forte de 10,000 hommes était commandée par la fleur de la noblesse de Savoie, du Chablais, du Faucigny et du pays de Gex. Rodolphe d'Asperling, pour se venger de la perte de sa seigneurie d'Anniviers, que lui avait enlevée l'évêque Walther Supersaxo, accompagnait les Savoyards à la tête des soldats de la vallée d'Aoste. Le 13 novembre 1475, l'armée savoyenne commença à semer le fer et le feu dans le village de Savièze. Les

1) Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève était régent de Savoie pendant la Minorité de Philibert I<sup>er</sup>.



Maison forte de Conthey (XVI<sup>e</sup> siècle) construite sur les ruines du château des Vidomnes

disparition complète. Il fut primitivement la résidence des comtes de Savoie dans l'administration de leurs possessions valaisannes ; ils y entretenaient une garnison permanente, un portier-châtelain chargé de la justice et de l'organisation de la défense. A la conquête du Bas-Valais par les patriotes (1475) le

Valaisans, renforcés de quelques détachements Grisons, tentèrent une sortie contre l'ennemi ; mais ils furent vigoureusement repoussés et se replièrent dans la ville.

Louis de Savoie adressa plusieurs sommations menaçantes à l'évêque de Sion et aux sédunois ; nous citons un de ces factums, tout imprégné, à côté de l'onction sacerdotale, de cette âpre saveur moyennageuse où la cinglante ironie le dispute à la haine froide et féroce :

« A révérend père en Dieu, l'évêque de Syon.

« Révérend père en Dieu.

« Pour ce que les gentils hommes estant en cette compagnie et moi sçavons que de vostre « naturel estez assez friolent, vous avons fait du feu pour vous réchauffer, mais puisque n'avez « eu hardiesse de vous venir échauffer pour ce qu'il fust assez près de vous, sachez, que dans « peu de jours nous le feirons de si près, que vous serez bien fort si vous ne sentez chaud. Escrit « à Conthey le 10 de novembre. »



Traduction : Jodoc de Silinen, évêque de Sion, préfet et comte du Valais restaurateur de ce Château - 1492.  
(Pierre provenant de l'ancien Château des vidonnes, au bourg de Conthey).

Les Sédunois ne répondirent à cette provocation que par une nouvelle sortie, bientôt repoussée avec pertes. Mais le tocsin avait fait entendre sa lugubre voix sur les montagnes : 4000 hommes du Haut-Valais y répondirent ; avec leur courage et leur intrépidité habituels ils se jettent sur l'ennemi qui les déborde, et Sion allait tomber au pouvoir des assaillants, quand 3000 Bernois et Soleurois débouchèrent par le Sanetsch, fondirent comme un ouragan sur l'armée ducal massée dans les plaines de la Panta, tandis que des guerriers des<sup>3</sup> Ormonts et de Château d'Oex dégringolant des hauteurs par des sentiers de chèvres, l'attaquèrent par derrière.

Les Confédérés dont la bravoure remplissait déjà toute l'Europe, scellèrent une fois de plus leur glorieuse réputation. L'armée de Savoie fut mise en complète déroute ; plus de 1000 soldats et 300 gentilshommes mordirent la poussière. Cinq bannières, 120 chevaux et une quantité de riches armures furent la proie du vainqueur. Ce ne fut qu'avec peine que le capitaine-général de Gingins put prendre la fuite et opérer sa retraite par le Faucigny, avec les débris de son armée. Les jours suivants, dix-sept tours et châteaux du Bas-Valais furent pris et démantelés ; les Hauts-Valaisans, ivres de rage et de gloire, portèrent le fer et le feu jusqu'à St-Maurice et au pied du St-Bernard. Presque simultanément, Charles-le-Téméraire se faisait battre à Grandson par les Suisses auxquels les Valaisans fournirent un contingent, et la Savoie, qui éprouvait le contre-coup de la campagne de Bourgogne,<sup>1)</sup> dut reconnaître la conquête de son territoire comme un fait accompli. St-Maurice fit sa soumission aux VII dizains et les vallées de Bagnes et de l'Entremont, qui avaient levé l'étendard de l'insur-

1) Charles le Téméraire avait promis à Yolande, régente de Savoie, de donner la main de sa fille au duc Philibert 1<sup>er</sup> de Savoie.



rection contre l'envahisseur, furent contraintes par les armes et durent prêter serment de fidélité (Avril 1476).

C'est ainsi que se termina cette épopée de quatre siècles et demi, pendant lesquels on peut dire sans exagération, que les rapports du Valais et de la Savoie ne furent qu'une succession de querelles et de luttes, de combats et de guerres ruineuses et fratricides, entre des frères de race, séparés par des barrières politiques qui devaient tomber enfin sous les coups redoublés du patriotisme. Aux Confédérés revient une bonne part de ce brillant succès, heureuse conséquence des alliances conclues entre les cantons primitifs et le Valais, alliances qui devaient aboutir à l'incorporation de 1815.

## ANCHET

Sous l'évêque Conon (1181), Guillaume de La Tour était major de Sion et son fils Pierre, seigneur d'Anchet, charges qui leurs furent probablement conférées par leur parent Amédée II de La Tour, évêque de Sion en 1159, à une époque où le népotisme fleurissait, sur les bords rians du Rhône. Mais en 1218 Anchet fit retour au chapitre de Sion qui l'acheta de Pierre de La Tour, pour le prix de 60 livres mauricoises (environ 3000 fr.). La terre d'Anchet fut remise en fief à une famille qui en prit le nom. Les seigneurs d'Anchet devinrent hommes liges du chapitre. Ils épousèrent la cause de l'évêque Tavelli, dans ses démêlés avec les de La Tour, et furent prisonniers de ces derniers. Les chanoines de Sion intervinrent et payèrent une rançon de 100 livres aux de la Tour pour leur libération. Anchet passa aux de Platéa par le mariage d'Hildebrandt de Platéa et de Jeanne Anchet, fille de Jacques, en 1436. Enfin vers le milieu du XVI<sup>me</sup> siècle la seigneurie échut à noble Guillaume de Preux (Preux, Probi) de Vevey, par son mariage avec Cathrine de Platéa. C'est la descendance de ces de Preux qui la possède et l'habite encore aujourd'hui.



Armes de Platéa



Tableau de Barbe de Platéa, au château de Goubin

Construit au milieu de la superbe colline qui abrite le bourg de Sierre des vents du nord, au centre des ravissants paysages de la « Noble Contrée » où s'égrènent une foule de jolis hameaux et de pittoresques villages, le vieux manoir féodal d'Anchet, restauré et bien conservé, se blottit douillettement dans la verdure, à deux pas d'une chapelle romane, dépendante du château, et portant dans la clef de voûte, les dates de 1649 et de 1881,



Château d'Anchet (Sierre) XIIIe siècle

la première, de contruction, la deuxième, de restauration. Le château est précédé d'une cour, fermée par un haut portail sans architecture, et au Nord-Est de laquelle se présentent deux galeries à arcades superposées, décorant un bâtiment annexe, dont la porte d'entrée porte l'armoirie de Preux et la date de 1564. Ces galeries en ogive sont supportées par des colonnettes renflées en stuc, qui donnent à cette partie de la maison, l'aspect du préau d'un cloître.

L'intérieur a été transformé,

à l'exception de la grande salle, remarquable par son plafond à caisson armorié, sa superbe porte sculptée à colonnettes, dont le fronton supporte les armoiries accolées des de Platéa et des de Preux, leurs alliés. Cette salle renferme de très



Péristyle de la cour du château d'Anchet

beaux meubles en maquetterie et sculptés avec des inscriptions rappelant la mémoire de François de Platéa, banneret du dizain de Sierre, avec la date de 1586; les parois de mélèzes sont ornées de portraits d'ancêtres. C'est la salle féodale accomplie.

En 1388, Aimon d'Anchet fut au nombre des seigneurs Valaisans qui cherchèrent à arrêter l'invasion du comte Rouge. Ce prince féroce, suivi d'une nombreuse armée, avait fixé son camp à Sarquène (Salquenen) où les habitants de Sion, de Sierre et de Loèche allèrent faire leur soumission, tête nue et à genoux, promettant de combattre les dizains supérieurs, tant était grande la

terreur qu'inspirait le comte de Savoie à ceux qui avaient déjà senti tout le poids de sa puissance et de sa cruauté. Quelques seigneurs résolus, à la tête desquels se trouvait Aimon d'Anchet refusèrent cette humiliante capitulation. Ils formèrent avec leurs vassaux une petite troupe d'élite qui, à la sortie du bourg de Sierre du côté de Granges, derrière un monticule où se dressaient les bois hideux des fourches patibulaires, attendit crânement l'avant-garde ennemie. Celle-ci de retour du Val d'Anniviers, que le comte venait de mettre à feu et à sang, arrivait à la débandade



Armes de Preux



Grande salle du château d'Anchet (Renaissance)



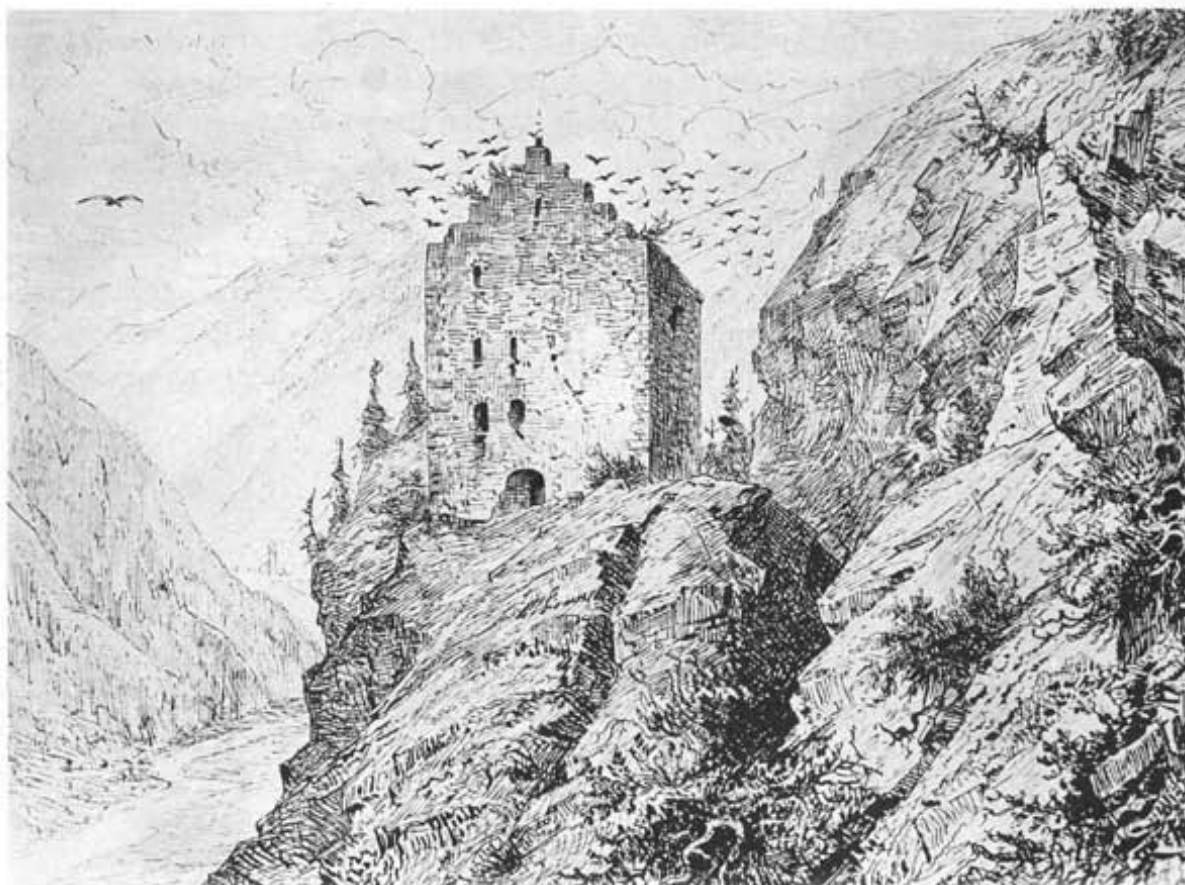
ivre autant du vin du seigneur de Rarogne que de leur facile triomphe. Devant la potence, la petite troupe valaisanne quitta son embuscade et, en bon ordre, fit irruption sur la route où les savoyards furent attaqués à l'improviste, battus et taillés en pièces. Les corps de quelques-uns d'entr'eux furent attachés au gibet et, avant que le gros de l'armée parut, les Valaisans avaient traversé le Rhône et gagné les bois de Vercorin. Le comte Rouge, en voyant la fleur de ses soldats se balancer aux fourches patibulaires, entra dans une épouvantable colère ; il voulait, par représailles, faire mourir sur le champ les prisonniers qu'il emmenait avec lui : Aimon Ab-Willer, major des Conches, capitaine-général des patriotes et son lieutenant Jean Under Lowinen. Mais le comte songea à la rançon de 90 livres mauricoises qu'il avait réclamées aux dizains supérieurs pour la libération de ses otages et continua sa route en vociférant.

D'ailleurs la mort guettait ce prince avide et sanguinaire ; la vie licencieuse des camps et sa nature atrabilaire avaient profondément altéré cet organisme de fauve. Il mourut peu après sa campagne du Val d'Anniviers qui mit sur son front un stigmat sanglant qu'il ne lui fut pas donné d'effacer et qu'il emporta dans la tombe.



Porte d'entrée du Château d'Anchet.





Tour d'Emd (Vallée de St Nicolas) XIII<sup>e</sup> siècle (d'après un tableau).

## LA TOUR D'EMD

Cette grosse tour carrée qui, à l'entrée de la vallée de St-Nicolas, domine le paysage, du rocher à pic sur lequel on l'a flanquée, est l'ancienne demeure des nobles d'Emd, hommes-liges du chapitre de Sion (1339). Cette famille donna plusieurs châtelains à Viège et à Sion, et s'éteignit vers la fin du XV<sup>me</sup> siècle. Le fief passa aux Roten, nobles du lieu, qui allèrent se fixer à Rarogne au commencement du XVI<sup>me</sup> siècle.

L'histoire de ce nid féodal n'offre rien de bien remarquable. Les nobles d'Emd ne jouent aucun rôle saillant dans l'histoire, ils ne s'élèvent jamais dans la hiérarchie féodale au-dessus de la dignité de châtelain. Les Roten leurs successeurs donnèrent par contre au pays ~~deux~~ baillifs et ~~deux~~ évêques au siège de Sion : Hildebrandt Roten, mort en 1760 et Fabien Roten élu en 1830 et mort en 1843. Dans la lutte contre l'évêque Hildebrandt Jost, à qui les VII dizains voulaient de force arracher les dernières prérogatives de la Caroline, figure

le baillif Jean Roten de Rarogne (1628). En l'absence de l'évêque Jost, mandé à Rome par le pape Urbain VIII, le baillif alla prendre possession du château de la Majorie, résidence habituelle des évêques et fit battre une nouvelle monnaie sur laquelle les sept étoiles des dizains remplaçaient les armes de l'évêque. Voilà pour l'histoire. En 1340, une fille du seigneur d'Emd s'en fut un jour cueillir des fleurs sur une pente gazonnée qui s'étendait au pied du château. Elle glissa et tomba d'une paroi de rocher où elle se fut infailliblement tuée sans les branches robustes d'un pin rabougri qui poussait sur une aspérité sablonneuse et auxquelles la jeune enfant resta suspendue par les vêtements. La position était terrible ; en dessous, l'abîme affreux et la mort, au-dessus, le renflement du roc formant toiture. Le père, de sa fenêtre, avait vu se passer, impuissant, ce drame d'un instant qui lui ravissait sa fille unique, tendrement aimée. Il vole vers le lieu où son enfant a disparu et la voit, avec horreur, balancer au-dessus du précipice. Elle s'était évanouie et la moindre secousse pouvait la faire choir et mutiler. L'infortuné seigneur appelle à lui ses serviteurs ; le cor a retenti et tous les serfs à la glèbe, taillables et corvéables arrivent au galop. On leur apprend la triste nouvelle, mais aucun n'ose tenter le sauvetage qui aboutirait à une mort certaine. Le père désespéré fait appel au courage d'un brave, et promet que celui qui sauvera sa fille aura sa main pour prix de son dévouement. Un jeune berger de dix-huit ans nommé Wikart s'élance aussitôt devant le seigneur, met un genou à terre et lui dit : « seigneur, je la sauverai ou je mourrai avec elle ». Puis prompt comme l'éclair et agile comme un faon, le berger enfonce profondément dans le sol sa houlette de chêne noueux, y attache une corde solide qu'il portait en sautoir, la déroule, s'y cramponne et, comme un écureuil, descend le rocher à pic, tournoyant comme un aigle au-dessus de l'abîme. Fatalité ! la corde est trop courte d'une longueur de bras ; il a sous ses yeux dilatés le spectacle de cette jolie tête blonde, dont les cheveux dénoués ondulent au vent, ce visage pâle de jeune châtelaine qui peut devenir son épouse et qu'un instant de retard peut jeter horriblement mutilée au fond du gouffre. L'amour centuple ses forces ; il enlève sa ceinture de cuir, la noue fortement à la corde et se laisse glisser. Ses pieds ont touché l'arête, il s'y appuie, se baisse, saisit la jeune fille par la jupe, et, d'une main de fer, l'attire jusqu'à lui. Elle ouvre les yeux, elle est sauvée. Sur l'arête en saillie il y a juste place pour se tenir debout. D'une main le berger attache fortement la damoiselle par la taille, et crie d'une voix de stentor, qu'on tire la corde lentement ; ce qui est fait si heureusement que l'enfant souriante dans sa frayeur est rendue saine et sauve à son père. La corde est redescendue et quelques minutes plus tard Wikart y grimpait avec la souplesse d'un félin et arrivait d'un bond, triomphant, sur la pelouse. On lui fit grandement fête, et le seigneur d'Emd tint fidèlement sa promesse : « Car ce fust un tems aussi, se dit-il, où l'on vit des princes épouser des bergières. »

## TURTIG

Au pied du vieil ermitage de Wandflüh, collé contre le pied des rocs sur lesquels se juchent les villages de Bürchen et d'Unterbach, un tout petit hameau pauvre et isolé, semble se cacher aux regards des passants. Le Rhône le sépare du grand village voisin de Rarogne, dont il dépend : c'est Turtig. Une grosse tour carrée et noircie y dresse son toit conique derrière un haut portail armorié et délabré ; c'est le

château et l'ancienne demeure des Asperling, qui l'habitaient au XIV<sup>me</sup> siècle. Les Kalbermatten le possédèrent dès le milieu du XVI<sup>me</sup> siècle, probablement par suite d'alliance, jusqu'au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle. Il fut acquis par une famille Schiner, d'Ernen, deux siècles plus tard (1807)

Il ne faudrait pas songer à trouver dans ce petit manoir féodal quelque chose qui rappelât la résidence d'un seigneur, si ce n'est des murs épais, de sombres couloirs et cet intérieur de maison où les mesures de



Château d'Asperling à Turtig (XIV<sup>e</sup> siècle)





Coffret à bijoux et argent

sécurité avaient fait négliger toute architecture digne de remarque. Et pourtant ce chétif castel moyennageux eut son heure de gloire; il fut le théâtre d'un événement peu banal, celui d'une réconciliation entre seigneurs ennemis, et du mariage qui en fut la suite.

Nos personnages sont des plus huppés de l'ancienne noblesse du Haut-Valais: les Rarogne et les Asperling. Les fiefs de ces seigneurs étaient enchevêtrés et donnaient lieu à de fréquentes disputes; c'était en petit le tableau de ce qui se passait entre les comtes de Savoie et les évêques de Sion. Les affaires se gâtèrent au point qu'un duel en champ clos avait été décidé entre les deux voisins: Petermann de Rarogne et Rodolphe Asperling. Mais Asperling était épris d'amour tendre pour Françoise de Rarogne, fille de Guichard et sœur de Petermann, et il en était payé de retour. Toutes les démarches de la jeune fille avaient été vaines, auprès de son frère, et le duel devait avoir lieu le jour de la St-Georges, patron des chevaliers. Ne sachant plus à qui s'adresser la malheureuse Françoise eut recours à l'ermite de Wandflüh, le père Ignaz dont la sainteté remplissait toute la contrée. Le religieux pria simplement les familles ennemies de venir entendre la messe, le matin de la St-Georges, à la chapelle de Wandflüh, ce qui fut accepté de part et d'autre, et tous se préparèrent à recevoir la sainte communion. D'un côté de la nef on voyait les fiers Rarogne, au milieu desquels se trouvait Françoise, la fiancée d'Asperling; de l'autre, ce dernier, escorté des membres de sa famille. Les deux adversaires avaient revêtu l'armure de combat. L'ermite, au milieu de l'office, leur adressa une courte allocution. Il parla avec une émotion vibrante de la rapidité de la vie, de la fragilité des biens terrestres, de la récompense et du châtement qui attendent les hommes dans l'éternité. De grosses larmes roulaient sur ses joues racornies par l'âge et le jeûne, que recouvrait une barbe longue et vénérable. « *Pax Vobis!* » s'écria-t-il en finissant, et qu'en vous approchant de la Sainte Table où le Dieu de miséricorde va vous sanctifier, vos âmes n'aient plus de place que pour l'oubli, l'amour et le pardon ». Après ce touchant appel qui précéda la communion, les deux seigneurs ennemis quittèrent spontanément leur banc et allèrent déposer leurs épées sur l'autel, puis ils s'approchèrent de la Table Sainte, où les suivirent tous les dames et seigneurs

Pyxide ivoire (1<sup>er</sup> siècle)Coffret-reliquaire (XVI<sup>e</sup> siècle).

présents. Après la communion, l'officiant bénit les épées et les remit aux deux chevaliers en leur disant: « La grâce de Dieu est descendue sur vous, que le saint nom du Seigneur soit loué à jamais! ». Après la messe, l'ermite voulut achever sa mission pacificatrice; il accompagna les deux familles au castel de Turtig, y jeta les bases d'une réconciliation sincère et durable, et trois mois après, on y célébrait en grandes festivités le mariage de Rodolphe

d'Asperling et de Françoise de Rarogne. Tous les baronnets du pays y prirent part, sans excepter le pieux ermite qui fut, comme on le conçoit, l'âme de la fête.





Colombey: Château de Châtillon-Larringes (XIV<sup>e</sup> siècle) restauré.

## COLOMBEY - Château de Châtillon-Larringes

En entrant au beau village de Colombey, du côté de Monthey et sur la droite du chemin, on voit un lourd portail à mâchicoulis, surmonté d'un écusson mutilé avec la date de 1633. C'est l'entrée de l'ancien château des Châtillon-Larringes, seigneurs de Colombey en 1350. Il fut bâti sur l'emplacement de la tour des nobles de Colombey, vidomnes du lieu dès le XII<sup>e</sup> siècle. Les de Châtillon-Larringes, qui n'ont aucun lien de parenté avec les de La Tour-Châtillon, jouèrent un rôle distingué dans l'histoire du Valais Savoyard, comme châtelains de Saillon et de Conthey\*. Cette illustre famille s'éteignit à la mort du donzel Guillaume en 1566, lequel légua tous ses biens au banneret de Monthey, Guillaume du Fay, qui porta le château par alliance à la famille de Lavallaz, dont une branche l'habite encore. Cette vieille demeure est un des manoirs les mieux conservés du Valais. Sa cour pavée avec galeries à colonnades de marbre noir, ses corridors en ogives, ses salles à plafonds caissonnés, ses beaux meubles Renaissance, sculptés, ses vieux portraits d'ancêtres, tout y rappelle le fastueux passé des

\* Les de La Tour-Châtillon prirent leur premier nom de la tour de la Majorie de Sion et celui de Châtillon du château de ce nom, fief des de La Tour.

grands seigneurs qui l'ont habité à l'époque féodale. C'est bien là le sombre manoir seigneurial, où, en l'absence du maître, les nobles dames trompaient leur ennui par la lecture de romans chevaleresques, histoires si tragiquement émouvantes qu'on les dirait invraisemblables : *les Enfances Vivien*, la *Chanson de Roland*, *Renaud de Montauban*, etc. et dont rien n'est cependant plus vrai. Ces lectures exaltaient leur esprit, et, songeant au chevalier qui guerroyait en Valais ou en Dauphiné, elles faisaient des vœux à St-Georges pour qu'il revînt couvert de lauriers et de gloire. Parfois un jongleur venait sous leurs fenêtres à vitraux armoriés, chanter ses lais d'amour :

Par dessoz l'ombre d'un bois  
 Trovai pastore à mon choïs  
 Contre iver est bien garnie  
 La tosete o les crins blois  
 Quand la vi senz compaignie  
 Mon chemin lais, vers li vois, tē !...



Colombey : Entrée du Château de Châtillon-Larringes.

Les dogues leur faisaient généralement mauvais accueil, mais la châtelaine s'esbrouffant, les faisait taire et rentrer au chenil. Ces troubadours, gais ou mélancoliques, joyeusement lyriques ou poétiquement langoureux, étaient tous amoureux des nobles damoiselles, si gentilles sous leurs hennins à dentelles blanches et leurs bliers chatoyants. Mais ni leur voix suppliante et musquée, ni leurs œillades provoquantes, soulignées par les « forte » de leurs vielles, n'eurent jamais le don d'émouvoir les nobles jouvencelles au-delà d'un sentiment purement platonique ; quant à la dame, dont le visage du chevalier absent la suivait jusque dans ses rêves, elle resta toujours comme lui, fidèlement attachée à la foi jurée, et les

chroniques du temps ne font guère mention de félonie conjugale. Une légende raconte qu'un jour un ménestrel d'une élégance et d'une beauté peu communes se présenta au château de Colombey en l'année du seigneur 1143. Pinçant habilement de sa mandore, il chanta sous les fenêtres de la belle Alésie, fille du châtelain, une romance si

passionnée que ce dernier vola dans la cour pour chasser l'intrus qui osait abuser ainsi de l'hospitalité de la maison :

Fleur de lis, rose espanie  
Taillie pour esgarder  
Je vous aim sans tricherie  
Si n'en puis mon cuer oster....

Le faux troubadour portait un long manteau de laine sous lequel il cachait un riche pourpoint de soie rose et son épée. Le geste de mépris du seigneur de Colombey fit affluer à son cœur tout son sang de patricien et à son cerveau bouillant tout l'orgueil de sa race. Au mépris de toute prudence, le donzel travesti jeta son manteau à terre, tira son épée et se mit en garde. Un cri de frayeur partit de la fenêtre, où la belle Alésie assistait à cette anxieuse scène. « Raoul, que faites-vous donc ? — Ah ! c'est vous d'Allinges ! exclama le vidomne ; « Traître ! — Félon ! », riposta le faux ménestrel, et les deux hommes croisèrent le fer. Le sire de Colombey fut légèrement blessé, c'est tout ce que désirait d'Allinges, car s'il l'eut voulu, il eut sans peine traversé son adversaire de part en part. Cette générosité qui n'échappa pas au seigneur de céans lui plut moult grandement. Il ne s'opposa plus dès lors, aux prétentions du jeune damoiseau sur le cœur de sa fille, et Raoul d'Allinges, créé chevalier l'année suivante par Amédée III de Savoie, épousa la belle Alésie, qui devint dame d'honneur de la cour de Chambéry.



Cour du Château de Châtillon-Larringes.







mis à la « question », d'énormes poids aux pieds, avouait souvent, disons toujours, des délits imaginaires, des connivences avec le *mauvais esprit*, l'emploi de *philtres enchantés* ou autres *manigances diaboliques*. Et gravement ces doctes aérôpages condamnaient ces disciples de Merlin au gril ou à la pendaison.

N'a-t-on pas vu en 1488, le grand châtelain d'Anniviers, celui qui devait s'appeler vingt ans plus tard, le *Curateur de la République du Valais*, le fameux bailli Georges Supersaxo, infliger le supplice du feu à deux frères, sous prévention de sorcellerie. Et François de la Tour de Colombey, seigneur de Montagni, dans la vallée de Bagnes, ne fut-il pas condamné et brûlé vif comme sorcier en 1462. Ces cas heureusement sont plutôt rares, bien que le Code criminel de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, en vigueur en 1532 dans la juridiction criminelle de son

empire, statuât à l'art : CIX :

« Celui qui causera dommage à quelqu'un par sortilège sera puni de mort, et la punition sera celle du feu ».

La tradition ne nous dit rien des victimes de la Tour des Sorciers, et les documents sont introuvables, qui en font mention : mais on comprendra que l'histoire préfère rester muette sur de semblables errements.

La Tour des Sorciers sert aujourd'hui de dépôt de cartouches à l'arsenal ; n'est-ce pas là toute une éloquente protestation.

Un plan de restauration de ce dernier vestige des anciens remparts est à l'étude à l'heure où nous écrivons ces lignes.



La Tour des Sorciers (XII<sup>e</sup> siècle), anciens remparts de Sion





Château de St Gingolph, ancienne seigneurie de Savoie (XVI<sup>e</sup> siècle)

### CHAPITRE III

## LES CHATEAUX MODERNES SAINT-GINGOLPH

St-Gingolph (St-Gingous) eut de tout temps une seigneurie relevant des comtes de Savoie. En 1309 elle est cédée au couvent abbatial d'Abondance par Amédée V. Elle appartenait encore à cette abbaye en 1536, lors de la conquête



Entrée du Château de St-Gingolph (Suisse).

du gouvernement de Monthey par les Hauts-Valaisans, et ce n'est qu'en 1563 que l'abbé Claude de Blonay la céda à Jacques Dunand de Grilly, qui en fut investi par lettre patente de l'Etat du Valais en 1564. Le traité de Thonon en 1569 (14 mars) qui délimitait définitivement le Valais, par la Morge de St-Gingolph, conserva aux Dunand de

Grilly, la partie de la seigneurie située sur la rive droite de la Morge ; et l'autre partie située sur territoire savoyard, fit retour à l'abbaye d'Abondance. Les seigneurs de Grilly hypothéquèrent leur fief à Claude Fornery, de Vevey, bourgeois

de St-Gingolph (1623). En 1648 la famille de Riedmatten de Sion acquit la seigneurie pour le prix de 4000 écus bonne monnaie, et la posséda jusqu'à la Révolution française<sup>1)</sup>. Le château fut restauré en 1500. Une porte dans le vestibule d'entrée porte la date de 1588, qui est sans doute celle d'une nouvelle restauration, car aujourd'hui, en dehors des larges escaliers de molasse rongés par les piétons, de spacieux corridors à plafonds ogivaux, de vastes salles avec boiseries sculptées et de hautes cheminées, rien ne rappelle plus l'ancien château seigneurial dans cette grosse maison bourgeoise où



Porte intérieure du château de St-Gingolph



Escaliers du château de St-Gingolph

logent côte à côte les conseillers communaux, les gendarmes et les écoliers. — L'incorporation du Chablais, de St-Gingolph à St-Maurice, donna lieu entre Emmanuel Philibert de Savoie et les Valaisans, à de nombreuses et difficiles transactions. Ces derniers s'appuyaient sur la charte de Charlemagne, donnant à St-Théodule le comté du Valais. Les ducs de Savoie ne se tinrent pas pour convaincus. Une conférence qui eut lieu à Rolle le 23 avril 1568, n'aboutit à aucun résultat concluant. La médiation des cantons ayant été refusée, la France intervint et engagea le duc Emmanuel Philibert, à céder, dans l'intérêt de la paix. Le traité de Thonon qui fut signé l'année suivante mit fin au conflit, par une alliance perpétuelle. Le gouvernement de Monthey était cédé aux Valaisans, en

échange de ceux d'Evian et de St-Jean d'Aulph, jusqu'au pont de St-Gingolph, jeté sur la Morge.<sup>2)</sup> D'autre part, le duc de Savoie demanda à l'abbaye de St-Maurice l'épée du martyr Thébéen, patron de la Savoie et la moitié de ses reliques, en échange de 2000 écus d'or et des revenus que le prieuré de Ripaille possédait au Val d'Illiez. L'échange fut accepté. Et comme les bons comptes font les bons amis, la paix ne fut plus guère troublée entre les deux voisins.

1) C'est aujourd'hui le poste de la gendarmerie valaisanne.

2) Les mandements d'Evian et de St-Jean d'Aulph s'étaient donnés au Valais en 1536 pendant l'expédition bernoise contre la Savoie sous le règne de Charles III.



Cuisine du château de St-Gingolph



Fort de la Porte du Sex, ancienne résidence des châtelains du Bouveret (XVI<sup>e</sup> siècle)

## LE FORT DE LA PORTE DU SEX

Après la conquête du Bas-Valais, le gouverneur de Monthey fit construire en 1597, aux frais de la commune, le fort de la Porte du Sex pour servir de résidence au châtelain du Bouveret. Il était primitivement entouré de fossés et l'on y accédait par un pont-levis qui a disparu. C'est un long bâtiment rectangulaire flanqué d'une tour carrée et d'un mur crénelé relié au rocher. Une porte voûtée y ouvre l'unique passage à la circulation entre le Rhône et les rochers. Le château fut restauré en 1674. Ici point d'histoire, ni de légendes. La gérance du châtelain était pacifique, et sa maison dépourvue de décorum. Le temps des seigneurs était passé et le gendarme de poste à la Porte du Sex chercherait en vain dans ses souterrains la pantoufle brodée d'une châtelaine ou l'éperon d'or d'un chevalier.





Un coin de Monthey et château des Gouverneurs.

## MONTHEY - CHATEAU DES GOUVERNEURS

Il est situé à l'entrée du romantique Val d'Illeiez, sur le haut de la colline, au pied de laquelle la coquette ville de Monthey, l'industrielle, étend ses artères grandissantes. Au temps de la domination de Savoie, Monthey était la capitale du Chablais (*caput laci*) et les comtes y possédaient plusieurs châteaux. Celui qui nous occupe fut, au commencement du XIV<sup>me</sup> siècle un fief tenu par les nobles de Monthéolo (de Monthéis). Louis de Monthéolo, président du conseil ducal y avait résidence en 1437. Les majors y séjournèrent jusqu'après la conquête. En 1664, les gouverneurs hauts-valaisans, après l'avoir fait réparer, ensuite de l'incendie de 1606, y élurent domicile jusqu'au jour où les paysans du Val d'Illeiez, sous la conduite du gros Bellet, en chassèrent Etienne Schinner de Conches, qui en fut un des derniers châtelains. Le château des Gouverneurs est assez bien conservé, mais l'intérieur a subi de nombreuses transformations qui lui enlèvent de son caractère original. On y a installé la salle de la bourgeoisie, une salle de tribunal et des salles d'école. Le grand portail de la cour, les arcades de celles-ci, quelques sculptures de panneaux, et le tableau chronologique et héraldique des gouverneurs, sont tout ce qui reste du passage de ces magistrats dont la juridiction ne fut malheureusement pas exempte de fautes. Ils vivaient en mauvaise intelligence continuelle avec les seigneurs dont les droits avaient été garantis par l'acte d'incorporation ; ils se montrèrent aussi souvent despotes et d'une révoltante cupidité. Le cas d'Etienne



Monthey : Entrée du château  
des Gouverneurs (XIV<sup>e</sup> siècle)

Schinner qui ne néglige aucune occasion de prendre ses sujets en contravention pour en percevoir l'amende, est aussi odieux que typique. Une querelle avait éclaté à Trois-Torrents entre deux hommes du Val-d'Illiez. Ils en étaient venus aux mains, et le sang allait couler. Gros

Bellet, doué d'une force et d'une taille herculéennes intervint à temps et réussit à pacifier les deux querelleurs.

Schinner l'apprit, et, furieux de voir l'amende lui échapper, par le fait de la non effusion de sang, il amenda Gros

Bellet. Celui-ci refusa de s'exécuter, si bien

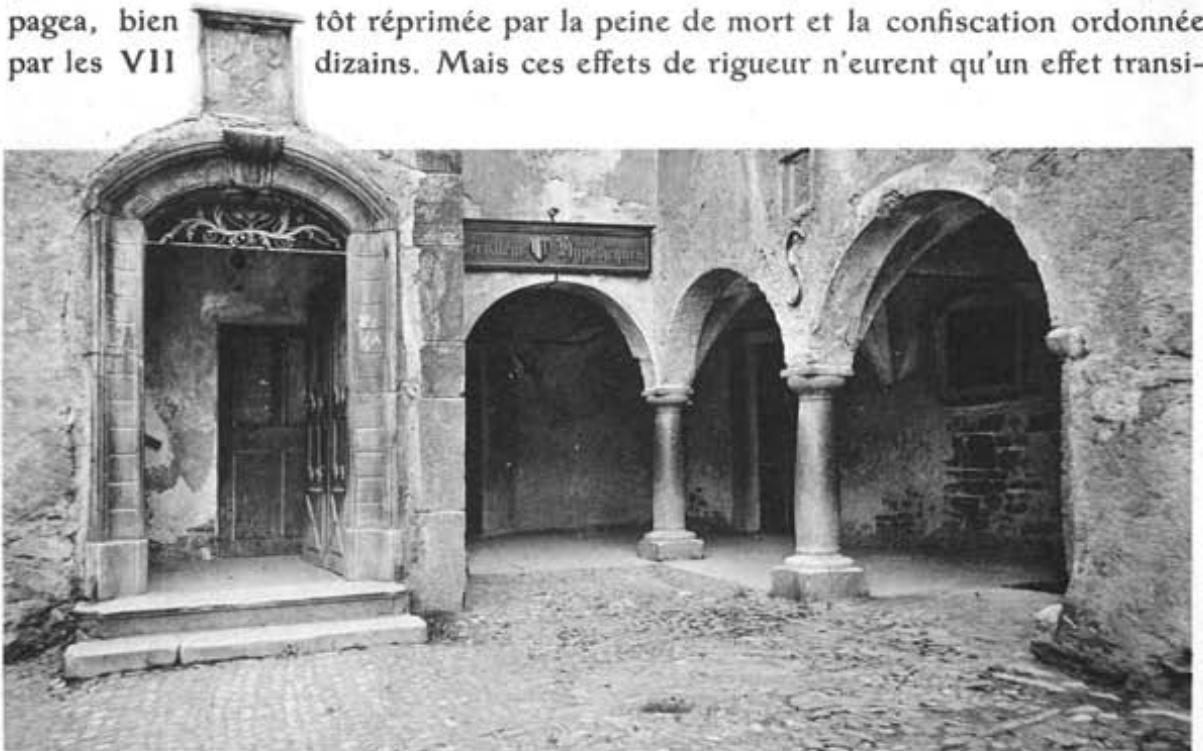
que le jour de foire du 8 septembre 1790, Schin-

ner fit séquestrer la jument de Bellet. La mesure

déborda. Gros Bellet se rendit au château, se précipita,

armé d'un gourdin,<sup>1)</sup> dans la salle où le gouverneur était à

diner. Il réclama sa jument, en frappant d'un formidable coup de poing sur la table. La jument fut rendue, mais la foule irritée, prenant parti pour l'opprimé, envahit le château et y mit tout à sac. Schinner épouvanté s'enfuit à St-Maurice par des chemins détournés, sans perruque et sans chapeau. L'insurrection se propagea, bien tôt réprimée par la peine de mort et la confiscation ordonnée par les VII dizains. Mais ces effets de rigueur n'eurent qu'un effet transi-



Monthey : Cour du château des Gouverneurs

toire, car le Directoire avait jeté son dévolu sur le Valais et l'invasion française était à nos portes.

<sup>1)</sup> Qu'on peut voir au musée de Sion.



Armoiries des Gouverneurs de St-Maurice



Sept Dizains, Stokalper de Riedmatten



de Platée Kalbermatten, de Courten

## ST-MAURICE

### Château des Gouverneurs

Après la conquête du Bas-Valais, le gouvernement des VII dizains fit bâtir le château des gouverneurs de St-Maurice aux frais des communautés du Bas, (Dizains inférieurs). La grande porte d'entrée porte l'écusson des VII dizains et la date de 1646 qui est probablement celle d'une restauration. D'autres écussons ornent les murs d'enceinte avec l'armoire des de Platée, des de Courten et d'autres familles qui fournirent des gouverneurs à ce château. On admire ici les hauts corridors arqués en ogive, les vastes salles dépourvues aujourd'hui de toute ornementation, les cuisines à cheminées monumentales, les murs de plus d'un mètre d'épaisseur. Par contre d'étroites cellules et de sombres ca-

St-Maurice, Château des Gouverneurs (XVI<sup>e</sup> siècle)



chots nous font songer, non sans terreur, aux malheureux que des jugements trop souvent arbitraires y ont séquestrés. Un peu plus haut sur le bord du sentier idyllique qui mène à la grotte des fées, se blottit contre le rocher une tour ronde à l'aspect maussade. Elle doit remonter au XIV<sup>me</sup> siècle et devait faire partie des ouvrages de défense de la ville, du côté de la Savoie.

On trouve encore, à l'ouest, des vestiges de l'ancienne route qui passait sous une voûte du château; elle est bordée de buttes en trapèzes, sortes de petits fortins appartenant à la Confédération, et chargés de la défense du tunnel. Le château est devenu propriété de l'Etat du Valais qui y a établi un poste de gendarmerie. Les représentants de la force publique qui l'habitent maintenant n'ont rien de la morgue de leurs prédécesseurs et le pays ne s'en porte que mieux. Il existait jadis en ce lieu qui fut toujours propice à la défense, un château-fort appelé le château de Pierre (Castellum Pietri). C'était au commencement du XII<sup>me</sup> siècle, sous l'épiscopat de St-Guérin, contemporain et ami de St-Bernard. Un des seigneurs d'Allinges, Gontran, jeune damoiseau de seize ans, était retenu en otage, dans une prison du château de Pierre, par ordre d'Amédée III de Savoie, en garantie de la promesse faite par ces seigneurs de restituer à l'abbaye d'Agaune, les terres de

Salvan et d'Autanelle qu'ils retenaient indûment. Or, Louis VII, roi de France, allait partir pour la croisade. Amédée III qui voulait le suivre avec ses vassaux, venait d'emprunter aux chanoines d'Agaune, la table d'or que leur avait donnée Charlemagne, en offrant en hypothèque ses droits sur la vallée de Bagnes.<sup>1)</sup> Le jeune seigneur d'Allinges qui connaissait ces événements et qui brûlait du désir d'être fait chevalier sur le champ de bataille de la Palestine, pria avec ferveur du fond de sa prison, le Dieu des armées de hâter sa délivrance, afin qu'il pût, sous la bannière de son prince, prendre part à la croisade de Louis VII. Une nuit, alors que le château était plongé dans le silence du sommeil, Gontran d'Allinges, plus



Armes des Gouverneurs

St-Maurice. Château des Gouverneurs XVI<sup>e</sup> siècle

<sup>1)</sup> La table ne fut jamais rendue et ces droits furent cédés définitivement à l'abbaye, par Humbert III fils d'Amédée.





Intérieur du Château de St-Maurice

grotte, crépitante sous des feux multicolores, dans le fond de laquelle miroitait un lac minuscule. Sur une gondole incrustée de pierres précieuses, un essaim de jeunes filles, pareilles à des anges échappés des cieux, se mirent à chanter de leurs célestes voix :

La voix du pauvre prisonnier  
A touché la bonté divine  
Vous serez créé chevalier  
Sur les champs de la Palestine.

Gontran mit le genou à terre et sur le front des vierges qui s'inclinaient devant lui, se prosterna longuement en s'écriant. « Gloire à Dieu, sur la terre et dans les cieux ! » Quand il se releva, le seigneur d'Allinges se trouvait au milieu des prairies de Vérossaz. Pendant son extase la grotte avait disparu. Sur le chemin de Daviaz qui conduit au bourg de Monthey, Gontran trouva un page tenant par la bride un destrier superbement caparaçonné. La selle était ornée de pierreries, le chanfrein était d'or et les étriers d'argent. « Le roi de France vous attend » dit simplement le page qui disparut aussitôt. Et voilà comment Gontran d'Allinges alla rejoindre Louis VII et comment il fut fait chevalier sous les murs de Damas.

ardent que jamais, pria le Tout-Puissant, de le délivrer d'une injuste captivité qui l'arrachait à ses plus nobles aspirations. Soudain la porte de la cellule s'ouvrit, une fée rayonnante de beauté, apparut sur le seuil, et le sourire aux lèvres, dit simplement : « Noble damoiseau, suivez-moi ».

Surpris et transporté, Gontran allait se jeter aux pieds de la belle inconnue et se répandre en grâces, mais la dame toujours souriante, leva son petit doigt rose sur sa bouche, pour imposer silence et le jeune seigneur d'Allinges tout ému, suivit son mystérieux cicérone, à la lueur d'un flambeau d'or. Après avoir traversé un long souterrain en labyrinthe, où la lumière faisait scintiller mille figures éblouissantes de cristal, on arriva à une grande



Portail du Château de Bagnes

## LE CHABLE

La royale abbaye d'Agaune possédait depuis le 11<sup>me</sup> siècle des droits sur la vallée de Bagnes, probablement par donation de la maison de Savoie. En 1150 Humbert III, fils d'Amédée III, cédait à l'abbaye de Saint-Maurice (Agaune) une partie de ses droits sur la dite vallée, pour prix de la table d'or que l'ab-

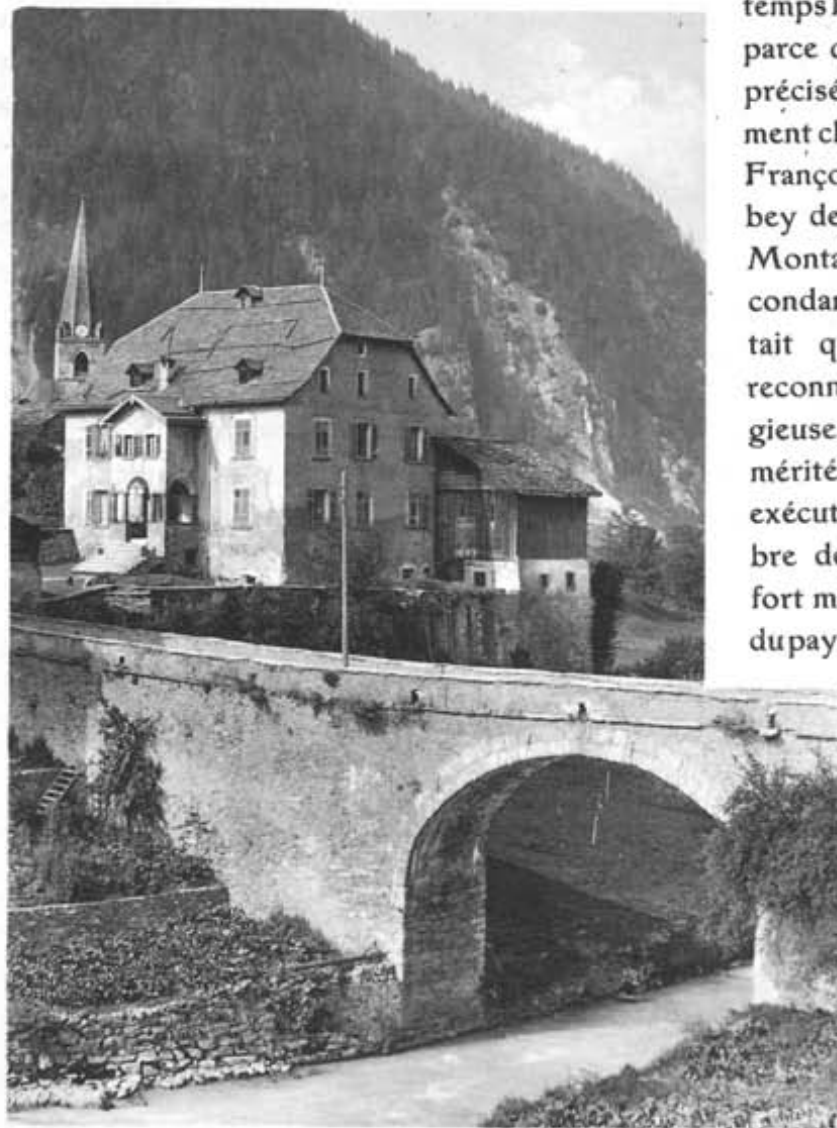
baye avait prêtée à son père, lors de son départ pour les croisades, et qu'il n'avait jamais rendue. Les abbés de St-Maurice devinrent ainsi seigneurs principaux de la vallée de Bagnes et y établirent un vidomnat et une métralie. On connaît déjà les attributions du vidomne, quant au métral, il commandait la milice de la vallée en temps de guerre et percevait quelques redevances. Quand les comtes de Savoie se trouvaient dans la vallée d'Entremont, d'Orsières au Saint-Bernard, c'étaient eux qui y exerçaient les droits seigneuriaux ; en tout autre temps, la justice appartenait tout entière aux abbés, sauf certaines redevances qui restaient acquises aux comtes. Le seigneur temporel de Bagnes, soit l'abbé de St-Maurice, avait droit aux honneurs de la chasse, savoir : la peau et le boyau gras de l'ours, le quartier droit et la patte du cerf et les oiseaux de proie. Il existait entre la vallée de Bagnes et celle d'Aoste un contrat bilatéral exonérant les deux contractants de tous droits de Souste et de péages, pour le transit de leurs marchandises par le col de Chermontannaz. Depuis la conquête du Bas-Valais, les vidomnes furent remplacés par des grands châtelains exclusivement Hauts-Valaisans.

Au XIV<sup>me</sup> siècle Bagnes possédait des mines d'argent qui furent d'abord exploitées par un de Monthéolo qui s'y ruina, puis par les VII dizains, de concert avec leurs alliés de Berne ; Jodoc de Syllinen en développa le trafic en 1488. Le cardinal Schinner, évêque de Sion, payait en 1500, 1000 florins d'or (11000 fr.), à chaque dizain pour leur exploitation. L'ancien château des vidomnes fut incendié pendant les événements qui suivirent la conquête, alors que les



Perron du Château de Bagnes

Bagnards s'obstinaient à vouloir lever l'étendard de la révolte contre le Valais, et rentrèrent pour peu de temps sous la domination de Savoie; il fut reconstruit par l'abbé Pierre Odet vers 1600. L'abbaye de St-Maurice conserva sa juridiction temporelle sur la vallée de Bagnes jusqu'en 1798, et l'ancien château aliéné dans les premières années du XIX<sup>me</sup> siècle, est encore appelé aujourd'hui par les gens du pays « l'Abbaye ». C'est une maison d'habitation avec un petit porche supporté par des colonnettes de pierre et précédé d'une cour flanquée d'un portail sans prétention. Elle a plutôt l'aspect d'une maison bourgeoise que d'un ancien château seigneurial, tant par sa situation au centre du village du Chable, sur les bords de la Dranse, que par sa construction dénuée de tout appareil de défense. En dehors de ces tentatives d'insurrection contre la domination haut-valaisanne et ses nombreux démêlés avec les Valdostains au sujet de la possession des pâturages de Chermontannaz, la vallée de Bagnes fut le théâtre, en 1462, d'une exécution qui en ce



Maison abbatiale du Chable (Bagnes) XVI<sup>e</sup> siècle

temps là fit passablement de bruit, parce qu'elle frappait un de ceux précisément qui étaient légalement chargés de la justice, le noble François de la Tour de Colombey de St-Maurice, seigneur de Montagnié. La sentence qui le condamna à être brûlé vif, portait que le dit seigneur étant reconnu coupable d'hérésie religieuse et de sorcellerie, avait mérité la mort par le feu.<sup>1)</sup> Cette exécution qui atteignait un membre de la noblesse fut vue de fort mauvais œil par les seigneurs du pays, mais la famille de La Tour

de Colombey s'éteignit avec cette nouvelle victime de l'ignorance et de la superstition, et sa mort ignominieuse ne fut jamais vengée.

1) Art. CIX du code criminel de Charles V (La Caroline, ne pas confondre avec la caroline, prétendue charte de Charlemagne. Ce même code punissait du bannissement, de l'exposition au carcan, de l'amputation des oreilles et de la fustigation ceux qui se rendaient coupables de prostitution (art. CXXIII). Il était en



Le baillif Georges Supersaxo

## SION - MAISON SUPERSAXO

Dans l'héroïque cité des Séduniens, illustrée par tant de fastes religieux ou guerriers, dans ces murs qui abritèrent durant six siècles la crosse et l'épée des princes évêques du Valais, Georges Supersaxo, le célèbre agitateur valaisan, voulut avoir sa

résidence. Il la choisit en la rue de Conthey, au cœur de la ville épiscopale et non loin de la Majorie, résidence de son implacable ennemi : l'évêque et cardinal Matthieu Schinner. Le bailli la fit construire en 1505, à l'époque où ses querelles avec l'évêque n'avaient pas encore commencé.<sup>1)</sup> C'est pourquoi nous pensons que les caricatures grotesques juchées sur des socles de



Marguerite Lehner, femme de Supersaxo



Escalier de la maison Supersaxo à Sion

pierre, dans les angles des corridors de sa maison de Sion, sont postérieures à la construction de cet édifice. La façade du bâtiment est plate, sans architecture ; jamais on ne supposerait, en la voyant, qu'elle cache un intérieur riche et même luxueux. La grande salle de cette maison patricienne, qui fut sans doute la salle de réception du bailli, est un petit chef-d'œuvre de l'art Renaissance. On y admire son plafond sculpté, dont le centre renferme un cartouche, dans lequel figure une Nativité en relief et peinte avec une inscription latine se rapportant au sujet. Ce travail de patience et d'art est certainement unique en son genre et a déjà excité les convoitises de maints archéologues. La salle renferme en outre les portraits des deux compatriotes

1) Elles ne prirent naissance qu'en 1509 (suite des traités particuliers passés avec Louis XII).





Grande salle de la maison Supersaxo à Sion (XVI<sup>e</sup> siècle).

ennemis, des meubles sculptés d'une remarquable beauté : bahuts, archebans, etc. et des écussons de la famille de Lavallaz et de ses alliés, possesseurs actuels de la maison.\* Dans son exil de Vevey, où la mort le trouva, le trop bouillant agitateur dut souvent songer avec amertume à son petit palais de la rue de Conthey qu'il ne devait jamais revoir.

\* Il nous paraît juste de rendre hommage, en passant, à la famille de M. Stanislas de Lavallaz du soin jaloux qu'elle met à conserver intacte cette superbe relique d'art, et de l'hospitalité courtoise qu'elle accorde à ses nombreux visiteurs.





Sion. La Maison du Diable, résidence d'été de G. Supersaxo XVI<sup>e</sup> siècle

## SION - LA MAISON DU DIABLE

Le bailli Supersaxo qui possédait pignon sur rue en ville de Sion, avait dans la banlieue une maison de campagne, qui existe encore, passablement délabrée et qui est appelée depuis longtemps : la Maison du Diable. On la disait reliée à celle de la rue de Conthey par un souterrain. Ce nom caractéristique et peu enviable lui vient-il de son premier propriétaire, que les habitants ont voulu comparer à Lucifer, ou de la légende qui reparaît souvent sous une autre forme, où le diable fait un pari avec un chrétien dont il veut gagner l'âme. L'histoire du château de Gliss, dont nous aurons à parler plus loin, fera connaître un peu l'ancien bailli et curateur de la République du Valais. La légende est plus simple sinon moins dramatique. Belzébuth rencontra un jour un chevalier, possesseur d'un vaste domaine, aux environs de Sion. Il lui proposa de bâtir un mur d'enclos qui entoure toutes ses terres, en échange de son âme, à moins qu'il ne réussisse au galop de son coursier, à faire le tour de la propriété avant que le mur fût construit. Le chevalier accepta et gagna le pari. De colère, Satan enfonça ses cornes dans un bloc de rocher



Vestibule armorié de la Maison du Diable

écussons d'Henri IV et de Marie de Médicis, puis successivement de chaque côté de cette ligne centrale, celui d'Arien II de Riedmatten, évêque en charge ; de Nicolas Brülart de Sillery, chevalier ; celui de Louis Le Fèvre de Caumartin ; celui du Dizain de Rarogne, de Supersaxo, seigneur de céans, d'Eustache de Reffuge, de François Hotmann, seigneur de Mortefontaine ; enfin le dernier blason visible est celui de Méric de Vic, chevalier et seigneur d'Ermenonville, tous ambassadeurs de la France auprès de l'Helvétie. La date de 1609 laisse supposer que ces fresques ont été faites en l'honneur des ambassadeurs que Jean Supersaxo, parent du bailli, dût recevoir chez lui, pendant leur séjour à Sion, en vue du renouvellement de l'alliance du Valais avec Henri IV. Comment cette maison est-elle parvenue à la famille de Lavallaz, qui la possède aujourd'hui avec les terres qui l'entourent ? Monsieur du Grosriez se charge de nous le dire en suivant une généalogie trop longue pour être citée ici et d'ailleurs d'un intérêt historique secondaire. Il suffit de constater qu'à travers huit générations, allant de Jean Supersaxo à Antoine de Lavallaz, la maison du Diable était en 1840 la propriété de ce dernier.

qu'on voit encore devant la maison et y laissa l'empreinte de sa robuste encornée. C'est une variante du Pont du Diable. Ce châtelet rustique avait sa chapelle encore visible, mais dans le plus piteux état. La voûte de la porte cochère est tout ce qui reste d'intéressant dans cette résidence d'été de l'ombrageux bailli. Ainsi que sa maison de Gliss, sa maison de campagne de Sion semble refléter sous son toit anguleux quelque chose de ce caractère cauteleux et entêté.

Un historien français et ami du Valais, M. F. du Grosriez, a publié une très intéressante étude héraldique des armoiries de la maison du Diable, qui ornent la voûte du porche d'entrée. Cette voûte, dite d'arête, est partagée en trois travées, renfermant les



Château Tavelli à Granges (XVII<sup>e</sup> siècle)

## GRANGES - LE CHATEAU DES TAVELLI

Au couchant du village de Granges, et dans un endroit solitaire, se trouve encore aujourd'hui, assez bien conservé, le manoir des seigneurs Tavelli. Il remplaça dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle l'ancien château que ces seigneurs de Granges et de Bex possédaient sur la colline et qui fut, en 1366, détruit par les gens du pays en guerre avec les de La Tour, qui revendiquaient à raison ou à tort des droits sur ce fief. Une date figurant au-dessus d'une fenêtre du couchant, de cette ancienne résidence seigneuriale, nous apprend qu'elle fut restaurée en 1736 ; un poêle de pierre olâtre, qui se voit encore dans la grande salle du deuxième étage, porte l'armoirie des sires de Granges « d'azur aux aigles éployées d'or » et la date de 1623 qui est vraisemblablement celle de la construction du château. Le même poêle présente sur une de ses faces l'écusson de la ville de Sion, pour rappeler qu'à l'extinction des Tavelli, le manoir fut acheté par la bourgeoisie de Sion qui y plaça un châtelain. L'armoirie des de Granges se trouve sculptée dans la pierre au-dessus d'une porte du rez-de-chaussée séparant les appartements du châtelain de ceux des serviteurs de la maison. Cette maison sans apparence devait être passablement luxueuse si l'on en juge par certaines pièces à plafonds

Gourde cuir (XVI<sup>e</sup> siècle)





Citerne du château Tavelli.

voûtés, à ses escaliers secrets, à sa chapelle avec chœur et autel, dotée d'une sacristie, à ses vastes cheminées à manteaux de pierre enguirlandés et festonnés, à ses portes cintrées en pierre tuffière, à ses hautes caves aux charpentes monumentales, à ses prisons aux murs de cinq pieds d'épaisseur. On assure même que les combles renfermaient une petite chambre de torture, mais c'est plutôt là un produit de l'imagination populaire. L'édifice

a de hauts pignons à gradins et une cour ceinte de murs, dont il reste un grand portail et une citerne où l'on s'abreuve encore. L'histoire ne nous révèle aucun fait saillant relatif à ce château moderne. Les Tavelli étaient vidomnes de Vouvry, où ils avaient fait établir des fourches patibulaires en vertu d'un droit conféré par Amédée VI (1358).

## BERNONA

En 1412 la terre de Bernona était une seigneurie de Petermann de Chevron, vidomne de Sion. Il s'y trouvait une tour qui fut détruite peu de temps après, soit pendant les guerres de Rarogne. Un château construit sur le modèle des forteresses féodales y a été élevé, il y a quelques années, par un riche propriétaire vaudois. Cruelle ironie du destin : des hommes libres relevant à grands



Château de Bernona, vu de la plaine.

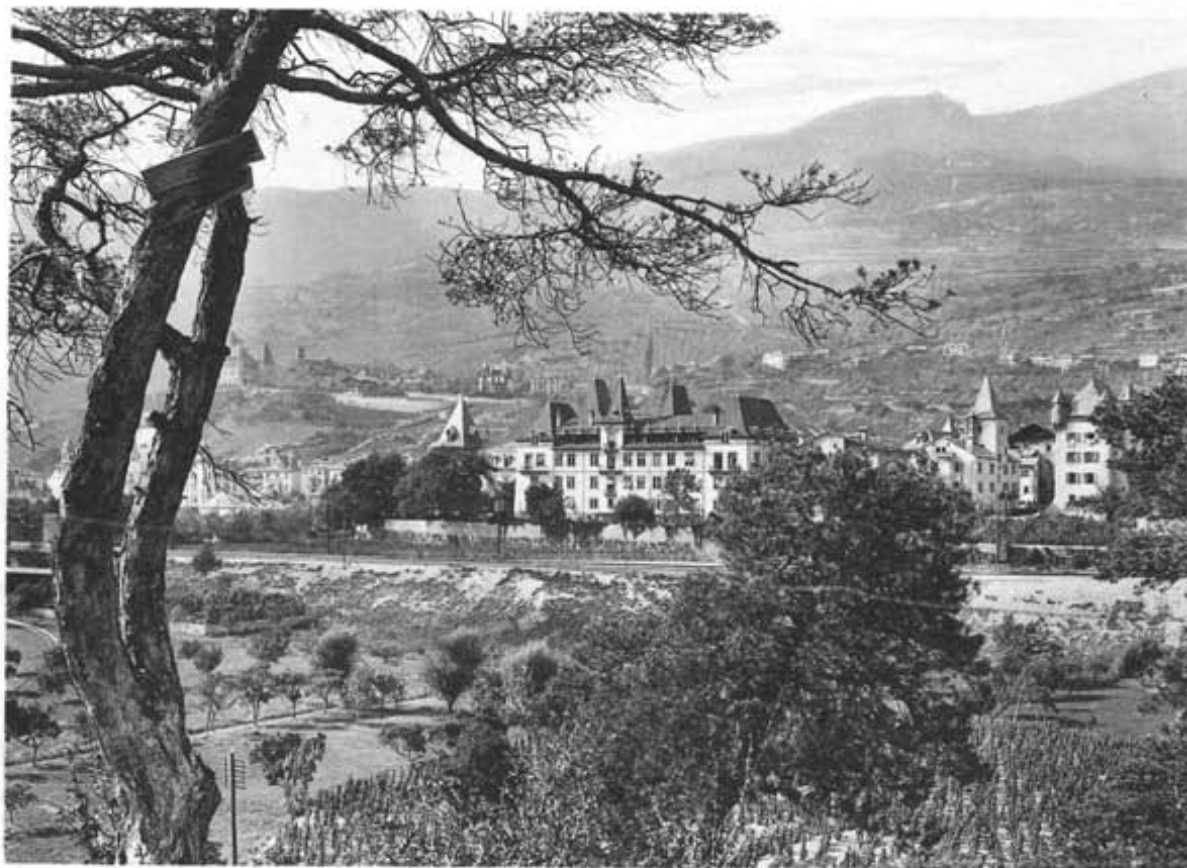


Château de Bernona (XIXe siècle).

frais ce que les promoteurs de la démocratie ont abattu au prix de leur sang, comme étant l'emblème de la servitude et de la tyrannie. La légende de Bernona est fort curieuse. Au temps où les troupes de Jules-César, sous les ordres de Sergius Galba, vinrent combattre les Vallésiens, un soldat Sallasse que les Romains emmenaient prisonnier avec eux réussit à s'échapper à la faveur de la nuit et gagna les collines boisées qui dominent le Rhône près de Sierre. Par une étrange coïncidence, il se trouva qu'un guerrier romain qu'un chef voulait faire décapiter pour avoir osé le critiquer, réussit à prendre la fuite et à se cacher dans les mêmes forêts où il rencontra le Sallasse. Le Sallasse s'appelait Ber et le Romain Nona. Les deux

barbares s'entendirent assez bien, pour commencer, car ils avaient besoin de s'entraider contre tous les dangers qui les menaçaient. C'étaient deux beaux géants, recouverts de peaux d'ours et de casques formidables, ils étaient armés de la hache d'arme et de la framée. Mais voilà qu'un beau jour, quittant leur caverne de grand matin, pour explorer la contrée, ils arrivèrent aux confins de la forêt et se trouvèrent devant de grandes prairies où une jeune bergère faisait paître son troupeau. L'amitié des deux fugitifs était dès lors nettement tranchée. Ils s'emparèrent de la jeune fille et de son troupeau et les conduisirent dans leur repaire. La femme sera la proie du plus fort ; ce sont des choses qu'entre barbares on conçoit sans se le dire. Les deux guerriers prennent leurs armes et se ruent l'un sur l'autre comme deux bêtes fauves. Le cœur du Sallasse est percé, il en sort un sang noir et épais, il est mort. Le Romain est seul maître de la bergère et de son troupeau. Il fonde une famille, défriche et élève du bétail, construit une maison. Vingt ans après, d'autres habitations s'élèvent autour de la première ; un petit village prend naissance qui porte le nom des deux héros ; c'est Bernona.





Sierre et le Château de la Cour (Hôtel-Château Bellevue).

## SIERRE - Château de la Cour

Il était surtout remarquable à l'origine par la grande cour qui lui donna son nom, sa galerie antérieure à hautes arcatures et les élégants pavillons dont il était flanqué.

Il fut construit en 1658, par Jean François de Courten, capitaine au Régiment des Gardes suisses au service de France, sur un plan d'ensemble dressé par un architecte dont le nom est resté inconnu. Il n'en construisit qu'une partie, le corps de logis postérieur avec les portiques et l'aile gauche. Le reste est l'œuvre de ses successeurs. Jean-François de Courten mourut à Sierre dont il était grand châtelain et banneret du dizain, le 9 mars 1673 et fut inhumé à Sion.

Vendu, restauré et complètement transformé, ce château a été converti en hôtel vers le milieu du siècle dernier.

La généalogie des de Courten a fourni de nombreux officiers aux services étrangers. Le 22 avril 1522, un Antoine de Courten, partisan de Georges Supersaxo, commandait 300 Valaisans au service de la France à la bataille de la Bicoque. Son exemple fut contagieux. Après lui, nous voyons Etienne de Courten, capitaine au service de France en 1620. Le comte Maurice de Courten, lieutenant-général au

service de France, qui fut apparenté au ministre Choiseul et qui mérita par ses services diplomatiques, une médaille d'or du Sénat de Berne ; Jean de Courten, officier-général dans l'armée espagnole ; Jean-Antoine, officier en Piémont, etc., etc. Nous pourrions continuer longtemps cette lignée de brillants soldats qui se distinguèrent en France, en Espagne, en Italie, mais cela nous mènerait trop loin ; il nous suffira de dire que peu de familles, en Suisse ont fourni autant d'officiers aux troupes capitulées. Le régiment de Courten, créé en 1689, par le ministre Amelot, mérite cependant une mention. Il avait à sa tête Jean Etienne de Courten, et prit part aux campagnes de Flandre, en 1691, des Pays-Bas en 1701 où le lieutenant-colonel François Melchior de Courten fut grièvement blessé et son fils Louis, âgé de 15



Sierre. Château de la Cour (XVII<sup>e</sup> siècle).

ans, enseigne de la compagnie, tué ; de Catalogne, en 1706 ; il se trouvait en 1754 à la terrible bataille de Fontenoy où il se distingua par sa valeur, mais il y perdit un lieutenant-colonel, trois capitaines, deux lieutenants, un enseigne et soixante-quinze sous officiers et soldats, quatorze officiers de tous grades et plus de deux cents hommes y furent grièvement blessés. Cela seul suffirait à son honneur.

Au service du Saint-Siège, nous citerons en passant, le comte Raphaël de Courten, général de brigade ; il se trouvait à Ancône et à Castelfidardo, sous les ordres de Lamoricière ; Eugène de Courten, se trouvait à Mentana ; Adolphe de Courten, qui habite actuellement Sion, y fut <sup>lieutenant</sup> major et participa à la défense d'Ancône ; le pape Pie IX le décora de la médaille *Pro Petri Sede*.

Aujourd'hui cette illustre famille, dont l'apparition remonte, en Valais, au commencement du XI<sup>me</sup> siècle, est venue d'Italie et s'appelait primitivement Curti. Elle possède encore tant en Suisse qu'en France et en Italie de nombreux descendants.



## LA SOUSTE. - CHATEAU MAGGHERAN

Dans la plaine qui doit son nom à une ancienne souste aux péages et non loin du champ de bataille des Soupîrs, les Perrini, vidomnes de Loèche, cousins des Rarogne, bâtirent le château d'Agarn au milieu du XV<sup>me</sup> siècle. Les seigneurs Magghéran l'achetèrent en 1610. Cette famille qui adopta le Calvinisme se retira à Berne. Ses biens échurent en partie aux patriotes et le château fut acquis par les de Werra de Loèche qui le possèdent encore. Il dut subir des atteintes de la main des paysans révoltés contre le bailli Magghéran, pendant le schisme au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle, car il fut reconstruit presque entièrement un siècle plus tard. Ce château qui a conservé le nom de Magghéran est remarquable par sa vaste cour précédée de deux lions de pierre qui ne symbolisent cependant aucun fait de guerre, mais plutôt l'héroïque fidélité du parti catholique à la foi des ancêtres. Ce

furent ces troubles intérieurs qui amenèrent la résignation de l'évêque Hildbrandt Jost et la mise à la torture d'un de ses plus ardents partisans, le capitaine Antoine Stokalper, par le bailli Magghéran, sans pitié pour les larmes d'une famille éplorée. Hildbrand Jost s'en fut à Rome auprès d'Urbain VIII qui avait refusé sa démission et l'avait mandé auprès de lui. A son retour, porteur d'un

bref du Souverain Pontife, il fut arrêté au Grand Saint-Bernard, par le capitaine Jean Preux, à la tête d'une troupe armée. Il dût séjourner cinq mois dans cette maison hospitalière en attendant des jours meilleurs. Enfin le prélat fut convoqué par les patriotes à une conférence à Saint-Brancher, où il se rendit. C'est là, que sous la menace d'une sanglante révolution, l'évêque signa une nouvelle renonciation à la Caroline.

Pour comble de malheur la peste fit rage en Valais ; à Loèche 300 personnes y succombèrent. Le curé et le



Tourelle d'enceinte du château de Magghéran.



La Souste : Château de Magghéran (XV<sup>me</sup> siècle)

vicaire du lieu furent au nombre des victimes, ainsi que les missionnaires arrivés au secours des populations. A cette occasion le bailli spoliateur ordonna au peuple au nom de l'Etat, un jeûne général (décembre 1628). Les Magghéran, exilés du Valais, n'y reparurent jamais. Ils étaient venus d'Italie, et, après s'être enrichis comme d'autres familles influentes dans le commerce des sels, étaient parvenus aux plus hautes charges du pays.<sup>1)</sup> Le château de Magghéran rappelle en somme un souvenir plutôt douloureux de l'histoire du Vieux Pays.

1) Il est un fait curieux à constater, c'est que nombre d'Italiens immigrés en Valais s'y sont enrichis dans le commerce à l'exclusion des indigènes, et qu'ils y ont occupé de tout temps des charges élevées dans la magistrature ou dans l'administration.

*Les Vertes jannes.*



## LOÈCHE CHATEAU de WERRA

En 1433, les nobles de Pontemaillo de Loèche eurent une alliance avec les nobles de Werra de Viège qui, à cette époque, se fixèrent à Loèche. Ils y bâtirent une tour hexagonale attenante à un corps de bâtiments entourés d'une cour à murs crénelés. Plus tard, un autre bâtiment vint s'y ajouter, soit au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle construit par Jean IV de Werra, grand baillif et banneret du cardinal Schinner en Italie. Les armes des de

Werra : d'or à l'aigle éployée, s'y voient encore sur la hotte d'une cheminée monumentale, de même que sur le fronton du portail de la cour d'enceinte. Les de Werra, qu'on croit descendre des nobles d'Ulrichen, étaient déjà qualifiés de donzels au XIV<sup>me</sup> siècle. Au commencement du XV<sup>me</sup> ils étaient co-seigneurs de Praborgne (Zermatt), ayant mère et mixte empire.<sup>1)</sup> On a vu plus haut comment cette famille est venue s'établir à Loèche, où une branche y habite encore. On raconte que le 15 juin 1684, Jean Gabriel III de Werra, épousa en son manoir de Loèche, Anne-Marie Kuntschen ; or le jour des noces, au milieu du banquet, un cerf poursuivi se réfugia dans la cour où étaient réunis les convives, et fut capturé.

La chronique ne dit pas s'il alla rejoindre sur la table, les quartiers de venaison « enpeyvres » dont les seigneurs féodaux étaient si friands.

1) Dont la juridiction relevait simultanément du pouvoir temporel et du spirituel.



Loèche. Château de Werra.



Un coin du château de Werra

XVI<sup>e</sup> siècle

## GLISS. - Château de Georges Supersaxo

Dans les prés qui bordent le village de Gliss au nord, un méchant petit châtelet noir et trapu, se cache au milieu d'un carrefour de vieilles maisons lézardées et croulantes. C'était là, en 1500, la demeure de Georges Supersaxo, bailli et curateur de la République du Valais. Protecteur de Matthieu Schinner, évêque de Sion et cardinal, il en devint le plus implacable ennemi. Lors des luttes contre les Sforza, ducs de Milan et le roi de France Louis XII, Schinner, avait épousé la cause des premiers et Supersaxo celle des Français. L'antagonisme entre les deux rivaux en devint aigu. Pour échapper aux rigueurs de celui dont il était malgré tout le sujet justiciable, Supersaxo quitta momentanément le pays. Il alla chercher protection auprès de Berne dont il était bourgeois, mais il y reçut assez mauvais accueil; arrêté à Fribourg il y fut mis à la torture (1510). Il put s'évader de sa prison où sa femme et sa fille l'avaient suivi, et l'avoyer d'Arsent, soupçonné d'avoir favorisé la délivrance du prisonnier, fut odieusement décapité. Pour l'intelligence de ces faits

XVI<sup>e</sup> siècle

il faut savoir qu'en agissant ainsi, Fribourg ne faisait que défendre la cause du pape dans celle du cardinal, contre celle de la France défendue par le bailli Supersaxo.

L'innocence de Supersaxo proclamée par le conseil des Deux-Cents de Berne, le bailli rentra en Valais, après avoir payé 40 livres à Fribourg pour l'élargissement de sa femme et de sa fille. Pendant son absence ses maisons avaient été envahies et pillées. Il leva une troupe de 1000 hommes pour marcher sur Sion; de son côté Schinner rassembla 1800 guerriers pour marcher sur Brigue. Georges l'attend avec un nouveau renfort de 2000 hommes, mais l'intervention des députés arrêta l'effusion du sang. Une diète fut convoquée à Sion pour trancher le différend. Mais Schinner déguisé en lépreux

Château du baillif Georges Supersaxo à Gliss (XVI<sup>e</sup> siècle).



s'enfuit à Rome d'où il lance contre ses adversaires une excommunication indigne d'un ministre de l'Eglise et qui est bien le plus abominable *factum* qu'ait jamais libellé la plume d'un despote. On y lisait entr'autre : « que leurs demeures soient avec Lucifer, qu'ils perdent la vue et l'ouïe, que les bêtes féroces les dévorent, que le glaive soit toujours sur leurs têtes, qu'ils soient privés de la raison et que leurs bestiaux périssent, etc. ». Cette seule philippique passée à la postérité, suffit à juger de l'état d'esprit et de cœur de ce fougueux personnage et à rallier les sympathies du côté de ses adversaires. Le peuple voyait clair et commençait à s'irriter contre le cardinal. On l'accusait d'avoir foulé aux pieds les concordats passés avec ses prédécesseurs à l'épiscopat, au sujet de la conquête du Bas-Valais, de s'être adjugé les mines de Bagnes, d'avoir fait tuer inutilement et pour sa propre ambition 6000 Suisses sur le champ de bataille de Marignan, d'avoir porté des lois arbitraires et laissé impuni le despotisme de son frère, châtelain



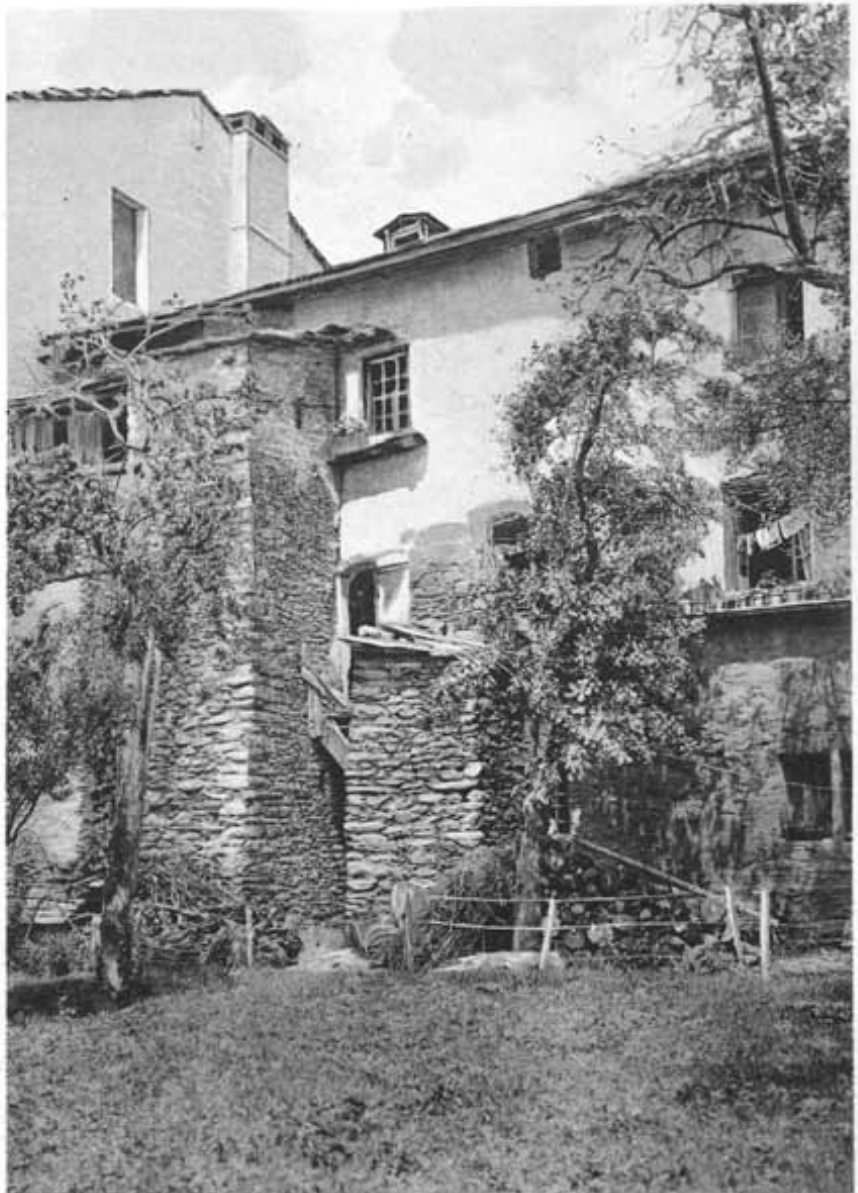
Triptyque en l'Eglise de Gliss, élevé à la mémoire de Supersaxo et de sa famille, par lui-même, en 1519.

de Martigny. Supersaxo profita de tous ces griefs pour réunir une diète à Martigny, qui décida de reprendre les mines de Bagnes et d'expulser Pierre Schinner du château de la Bâtiâz. Une seconde diète se réunit à Ernen. Schinner y fut déclaré

exilé jusqu'à une décision du Saint-Siège, et l'évêque de Constance fut nommé par les députés, administrateur spirituel du Valais.

Supersaxo était arrivé à l'apogée de sa puissance. Le château de la Bâtiaz fut pris et incendié après que le châtelain Schinner en eut été définitivement chassé. Mais malheureusement Supersaxo, au faite des honneurs ne sut pas réprimer sa débordante ambition. En nommant son fils François administrateur de l'évêché, il créait un schisme qui eut de regrettables conséquences. Léon X lança contre lui et ses partisans la fameuse bulle « in cœna Domini »\* qui amena sa mise au ban de l'empire. Son étoile avait pâli. Accusé d'avoir abusé de sa situation pour servir ses intérêts au détriment de ceux du pays, il craignit de voir la Matze levée contre lui, quitta sa résidence de Sion de nuit et partit en traîneau pour Vevvey, où il mourut. Son corps fut inhumé dans la grande église de Ste-Claire. Marié à Marguerite Lehner de Brigue, Georges Supersaxo en eut vingt-trois enfants, dont douze fils et onze filles. A sa mort, survenue en 1529, il ne laissait plus que deux fils de toute sa nombreuse descendance. Un triptique conservé dans l'église de Gliss, où il avait fait préparer son tombeau, représente le bailli, sa femme et ses enfants, peints sur les volets au-dessus de l'autel qu'il avait fait élever dans une chapelle dédiée à Ste-Anne. La famille de Supersaxo prétendait descendre des anciens nobles de Saxo, majors de Naters. Le nom est encore très répandu dans le Haut-Valais. Quant au château de Gliss ce n'est plus qu'une pauvre mesure dont le seul intérêt est le souvenir qui s'y rattache.

Supersaxo était arrivé à l'apogée de sa puissance. Le château de la Bâtiaz fut pris et incendié après que le châtelain Schinner en eut été définitivement chassé. Mais malheureusement Supersaxo, au faite des honneurs ne sut pas réprimer sa débordante ambition. En nommant son fils François administrateur de l'évêché, il créait un schisme qui eut de regrettables conséquences. Léon X lança contre lui et ses partisans la fameuse bulle « in cœna Domini »\* qui amena sa mise au ban de l'empire. Son étoile avait pâli. Accusé d'avoir abusé de sa situation pour servir ses intérêts au détriment de ceux du pays, il craignit de voir la Matze levée contre lui, quitta sa résidence de Sion de nuit et partit en traîneau pour Vevvey, où il mourut. Son corps fut inhumé dans la grande église de Ste-Claire. Marié à Marguerite Lehner de Brigue, Georges Supersaxo en eut vingt-trois enfants, dont douze fils et onze filles. A sa mort, survenue en 1529, il ne laissait plus que deux fils de toute sa nombreuse descendance. Un triptique conservé dans l'église de Gliss, où il avait fait préparer son tombeau, représente le bailli, sa femme et ses enfants, peints sur les volets au-dessus de l'autel qu'il avait fait élever dans une chapelle dédiée à Ste-Anne. La famille de Supersaxo prétendait descendre des anciens nobles de Saxo, majors de Naters. Le nom est encore très répandu dans le Haut-Valais. Quant au château de Gliss ce n'est plus qu'une pauvre mesure dont le seul intérêt est le souvenir qui s'y rattache.



Un coin du Château de G. Supersaxo à Gliss.

Quant au château de Gliss ce n'est plus qu'une pauvre mesure dont le seul intérêt est le souvenir qui s'y rattache.

\* Contre les détenteurs des biens ecclésiastiques.

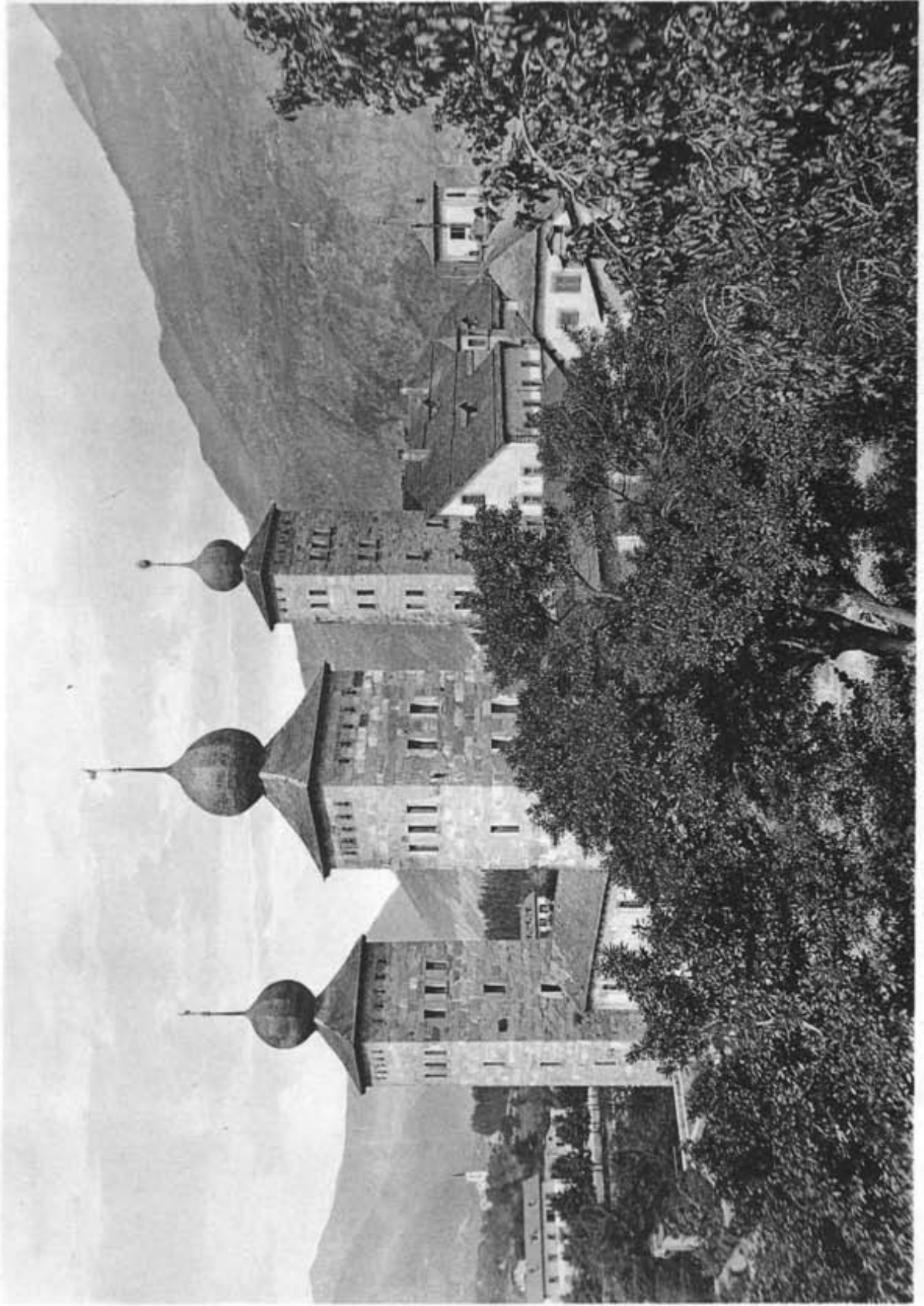
XVI<sup>e</sup> siècle.

## BRIGUE. - Le Château Stokalper

Le pittoresque bourg de Brigue, ancien chef-lieu du dizain de ce nom, est dominé par un vaste bâtiment à hautes tours surmontées de dômes, qui le font ressembler de loin à un palais byzantin, ou à quelques minarets d'Orient. C'est le château Stokalper. Il fut construit en 1610 par Gaspard Stokalper, gou-

verneur de St-Maurice et grand bailli du Valais, baron de Duyn, chevalier du Saint Empire et de Saint-Michel, et colonel en Piémont. Son opulence était proverbiale, au point qu'il était appelé le *riche*. Cette immense fortune lui était venue de la Régie des sels, qu'il avait pendant trente ans exploitée habilement. On assure qu'il était très charitable et qu'il fut aussi appelé le « père des pauvres ». Mais sa richesse et sa puissance portaient ombrage aux patriotes qui lui reprochèrent de prétendues malversations et lui intentèrent un procès. On l'accusait d'avoir disposé à son gré des droits de péages, d'avoir usurpé une grande partie des biens de Magghéran, d'aspirer à la souveraineté du pays, d'attenter aux libertés du peuple en construisant des forts

Château Stokalper, à Brigue (XVII<sup>e</sup> siècle).



Brigue. Château de Stokalper. Vue générale.

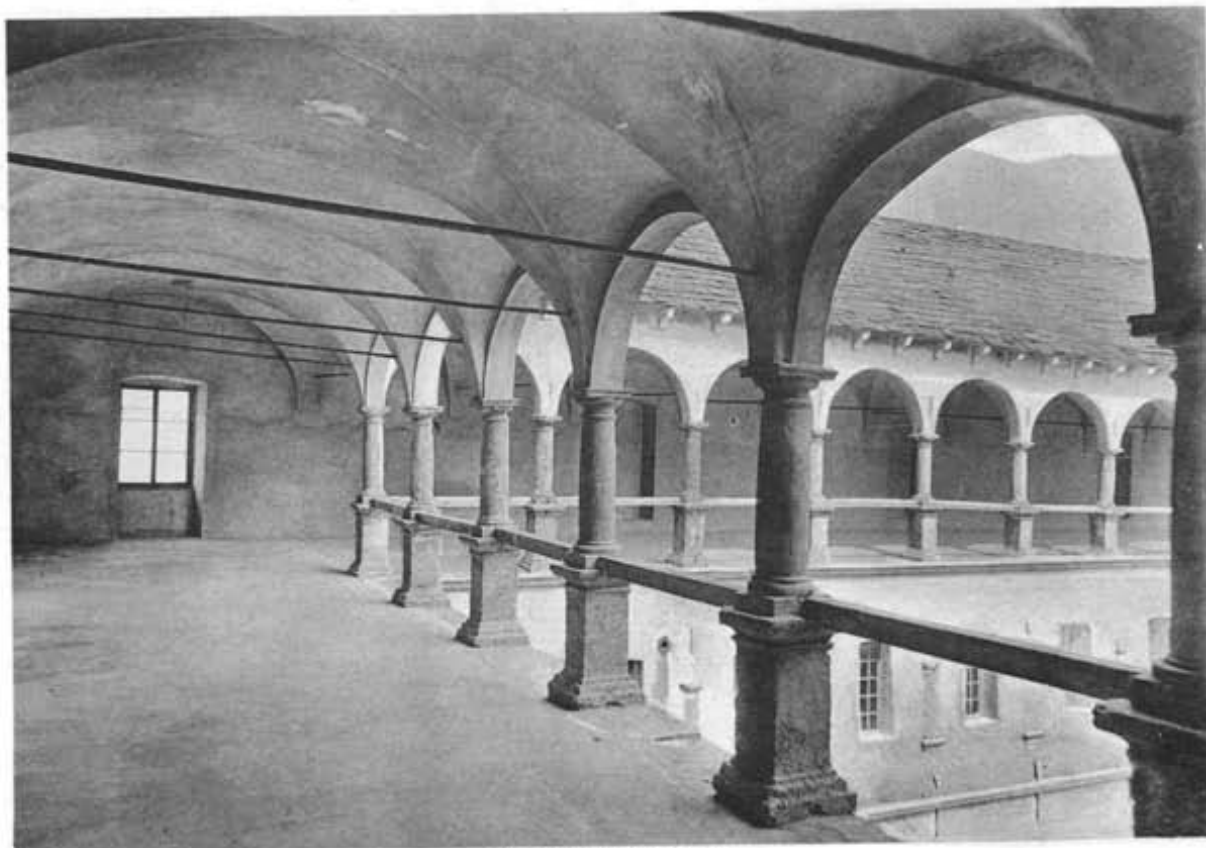


dans les montagnes du Simplon, etc. Dans l'intérêt de la paix, Stokalper s'engagea à partager ses armes et munitions entre les Dizains,\* à livrer ses maisons-fortes, à payer à chacun 1500 pistoles d'Espagne, à livrer tout le sel qui se trouvait dans ses magasins (6489 sacs) et à céder à l'Etat le péage du pont de St-Maurice, qu'en sa qualité de gouverneur, il tenait en hypothèque de la royale Abbaye. Mais toutes ces concessions ne furent pas scrupuleusement observées. Les ennemis du bailli n'étaient pas désarmés, ils l'accusèrent à nouveau de vouloir asservir le pays et coururent aux armes. Stokalper se réfugia à Domo d'Ossola en automne 1679. Petit à petit l'apaisement se fit et en 1686, l'exilé rentra à Brigue où il mourut en mai 1691, et était inhumé dans l'église de Gliss où l'on a conservé son tombeau. :: L'intérieur de son château de Brigue a toute l'apparence d'un palais ; une grande cour intérieure y est entourée de galeries en arcades ; des salles hautes et spacieuses y recèlent des tableaux d'une grande valeur ; une petite chapelle y subsiste encore, mais bien dépouillée de ses riches ornements. Une branche de cette illustre famille le possède encore de nos jours.

C'est au chevalier Gaspard Stokalper qu'est dû surtout l'érection de la paroisse de Gliss-Brigue, énergiquement combattue par la mère-église de Naters.

Le baron de Stokalper eut deux femmes, dont la seconde, Cécile de Riedmatten de Münster, lui donna treize enfants. C'était une âme profondément

\* Plusieurs familles du pays ont conservé de ce butin des fusils incrustés de pierreries.



Galerie du Château Stokalper.

vertueuse, d'une générosité et d'une compassion qui lui valurent le beau surnom de « mère des pauvres ».

Au sujet de la fuite de Gaspard Stokalper de son château de Brigue (novembre 1679), alors que les ombrageux patriotes menaçaient une nouvelle fois de se saisir de sa personne, on raconte la curieuse anecdote suivante que nous donnons sans garantie. Stokalper fut avisé par un de ses nombreux serviteurs, ami des patriotes, qu'un nouveau complot était tramé contre sa vie.

« Je les attends à l'ombre de mon épée ! s'écria l'illustre chevalier, en apprenant cette nouvelle attaque de ses ennemis. Je leur ai donné la moitié de mes biens, que veulent-ils encore ? Ma peau ! Qu'ils viennent la prendre ! » Le voyant dans cet état de colère et d'indignation, sa femme se jeta à ses genoux et le conjura, par son amour et celui de ses enfants, de fuir sans retard vers l'Italie où il trouverait

un refuge assuré. Le chevalier se laissa toucher par les larmes de son épouse, et consentit à s'éloigner sans éveiller l'attention de personne. A cet effet, il se rasa complètement la barbe et les cheveux, se vêtit d'un habit de paysan, enfonça un large feutre sur ses yeux et, chargé d'une hotte et d'une pioche, gagna les hauteurs du Simplon, traversa les montagnes et arriva heureusement à Domodossola, suivi à distance par les chariots emmenant sa famille et ses objets les plus précieux. Puis il s'en fut à Milan, dont il était citoyen et passa dans cette ville sept ans d'un exil que sa fortune et ses titres rendirent plus supportables.

Pour bien comprendre la haine injustifiée dont ce riche seigneur fut l'objet de la part des quatre dizains



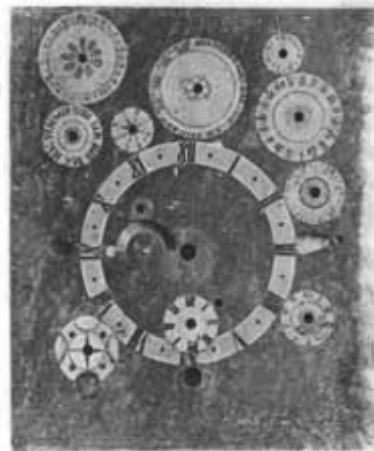
Galerie de communication du Château Stockalper.

inférieurs (Viège, Loèche, Sierre et Sion), il faut savoir que l'immense fortune du baron Stokalper provenait, outre le fermage des sels de l'Etat du Valais, des pensions qu'il recevait des cours étrangères pour services rendus. Cette opulence et ces honneurs finirent par exciter la jalousie d'autres familles remplissant d'importantes fonctions civiles.<sup>1</sup>

Stokalper avait en outre refusé la main de deux de ses filles à de hauts personnages qui ne lui agréaient point, pour l'accorder à d'honnêtes bourgeois; il avait aussi favorisé l'élection à l'épiscopat de son neveu par alliance, Adrien V de Riedmatten, contre d'autres concurrents de haute lignée; enfin, à cette époque d'effervescence religieuse qui suivit la bataille de Vilmergen (1656), il avait généreusement répandu ses trésors pour le soutien de la cause catholique. Il n'en fallait pas tant pour créer à l'ancien gouverneur de St-Maurice et bailli du Valais de nombreuses et redoutables inimitiés.

Les griefs accumulés contre  
louche et une légitimité fort  
jour peu favorable  
ennemis, à la base  
manifestement  
lousie.

Stokalper avaient donc une origine  
contestable. Ils jettent un  
sur les intrigues de ses  
desquelles éclatent  
l'envie et la ja-



Cadran (XV<sup>e</sup> siècle).



Porte grillée du Château Stokalper.

1) Grenat et *Histoire moderne du Valais*.

## MÜHLIBACH. - Maison de Matthieu Schinner

A deux kilomètres à l'est du gros village d'Ernen en Conches, sur un monticule où l'on accède par une vieille chaussée raide et pavée, se trouve l'humble hameau de Mühlbach, berceau du cardinal Schinner, évêque de Sion. C'est un chalet grossièrement taillé, ne différant des autres qui l'entourent que par ses façades noircies par le temps. On y conserve un poêle en pierre olaire de Geren, en Conches, portant la date respectable de 1362. C'est là que naquit en 1456, d'une famille de pauvres paysans, celui qui devait porter un jour la pourpre de cardinal, être légat du pape, l'ami du philosophe Erasme, conseiller de plusieurs rois, et qui fit 10 voix pour la papauté, au conclave qui élut le pape Adrien VI (le 9 janvier 1522).<sup>1)</sup>

L'histoire de ce curieux personnage est un roman de chevalerie où l'on voit d'abord le jeune Matthieu dépourvu des ressources nécessaires, chantant, nouveau ménestrel, des vers de sa composition, dans les rues de Sion, où il commença ses études, puis à Berne et à Zurich où il fit ses humanités. A Côme il se perfectionna sous la direction du célèbre Théodore Lucin. Son éloquence est étonnante, sa mémoire prodigieuse. Il revient au pays, étudie la théologie et devient curé de village. Jodoc de Syllinen, évêque de Sion l'appelle à son chapitre de la cathédrale. Aidé par son ami et protecteur le bailli Georges Supersaxo, il remplace sur le trône épiscopal son oncle Nicolas Schinner qui résigne l'évêché en sa faveur. Le prêtre disparaît bientôt pour faire place au diplomate et au guerrier.

La lutte entre le Milanais et le roi de France Louis XII était à son point culminant. Les tractations entre ce dernier et Matthieu Schinner n'aboutissant pas par suite des exigences énormes de l'évêque de Sion, celui-ci prit définitivement le parti des Sforza. Le pape Jules II qui voulait se ménager l'alliance des Suisses, nomma Schinner légat et obtint des cantons une alliance de cinq ans et la levée de 8000 hommes pour la défense du pape et de l'Eglise. A la tête de cette troupe Matthieu Schinner tenta une première expédition en Italie, mais faute de ressources il rebrousse chemin. Ses soldats ayant vainement réclamé leur solde au pape Jules II, ils se révoltent contre l'évêque qui, déguisé en lépreux, réussit à gagner la frontière et à se réfugier à Rome. C'est alors que le pape, pour s'attacher cet homme qui pouvait lui rendre les plus signalés services, le nomma cardinal-prêtre, et légat du Saint-Siège dans tous les pays où il pourrait se trouver.

1) Au Conclave de 1513, il ne lui manqua qu'une voix (la sienne) pour être élu pape, à la place de Jean de Médicis (Léon X).





Mathieu Schinner

(20 mars 1511). Dans une seconde expédition (novembre 1511), Schinner est plus heureux, il culbute à la tête de 10000 Confédérés, la cavalerie française dans les plaines lombardes et rase plusieurs places-fortes, puis soumet tout le Milanais et rend leur trône aux Sforza. Jules II mourut. Léon X continua au cardinal de Sion la confiance de son prédécesseur. Matthieu en profite pour dégager son diocèse de la juridiction archiépiscopale de Tarantaise, et l'Eglise de Sion est déclarée à perpétuité directement soumise au Saint-Siège.

Louis XII cherche à reconquérir le Milanais, mais il est battu à Novare par les Suisses aidés des Valaisans.

Le pape délègue ensuite le cardinal auprès de Henri VIII d'Angleterre pour l'engager à continuer la guerre contre Louis XII. C'est dans cette circonstance que Schinner prononça devant le parlement britannique cette bouillante apostrophe : *Gallorum unges non resecandos tantum sed penitus evellendos.*\* Louis XII meurt. François I<sup>er</sup> lui succède, il veut envahir le Milanais; 40000 Suisses l'y avaient précédé. Des propositions de paix offertes par la médiation du duc de Savoie sont acceptées par les ambassadeurs des cantons. Une partie des troupes regagne son pays; le reste se laisse séduire par le cardinal de Sion. Entraînés par son éloquence, 24,000 hommes le suivent sur Milan avec huit pièces de campagne. Le maréchal Trivulce les arrête à Marignan; l'action s'engage le 14 septembre 1515. On sait le reste. Dans cette bataille de géants qui dura deux jours, 6000 Confédérés furent tués ou blessés. Le Milanais était de retour à la France. C'est alors qu'apparaît dans toute son âpreté la lutte engagée entre les deux anciens amis: Schinner et Supersaxo. Matthieu avait accusé

\* Que l'on ne se contente pas de rogner les ongles des Français, mais il faut encore qu'on les leur arrache.



Maison natale de Mathieu Schinner, à Mühlbach



Fourches patibulaires d'Ernen (Conches).

Georges de concussion dans le service militaire qu'il avait prêté à Louis XII par des traités particuliers en opposition avec l'obéissance due à son prince-évêque.

Ce dernier punit le père dans le fils, François Supersaxo, doyen du chapitre, qu'il fait jeter en prison et dépouille de tous ses bénéfices. Les deux hommes en étaient à deux doigts d'une guerre civile, quand le cardinal, toujours travesti, fuit une seconde fois à Rome. Il lance contre ses ennemis une excommunication et les cite à paraître au tribunal romain. Ces naïfs s'y rendent, leur procès dure sept mois, pendant lesquels ils sont aussitôt emprisonnés au château de St-Ange, puis élargis. Le pape Léon X qui commençait à démêler la vérité dans le réseau d'erreurs dont elle était entourée, ne voulut pas se rendre solidaire d'une

injuste condamnation. Il fit mettre en liberté Supersaxo et ses compagnons, après leur avoir donné une absolution générale. :::::



Le village de Mühlbach, lieu natal du cardinal Schinner.

Amendes, confiscation, peines capitales, remplissaient en Valais les intermèdes du procès, si bien que plusieurs magistrats suspectés de sympathie envers la France, menaient une misérable existence loin de leurs foyers, cachés dans les cavernes des rochers, pour échapper aux fureurs de Matthieu arrivé à l'apogée de sa puissance. Mais la mesure était comble. Le peuple commença à murmurer. Schinner fut à son tour accusé de concussion ; on ne lui pardonnait pas non plus sa tuerie de Marignan qui avait plongé dans le deuil de nombreuses familles, pour satisfaire sa seule ambition. De Rome, Schinner lança une nouvelle excommunication, arme facile entre les mains d'un légat, véritable tissu de vilenies, qui ne lui valut que le mépris de ses adversaires et la désapprobation de la plupart de ses partisans. Schinner paraît une dernière fois sur le champ de bataille de la Bicoque, à la tête de 6000 Zurichois enrolés et des troupes papales ; il y bat François I<sup>er</sup> et rétablit le Duc François Sforza sur le trône de Milan. Le dernier acte de sa vie était une effusion de sang. Il mourut à Rome le 30 septembre 1522 et y fut inhumé.<sup>1)</sup> Malgré tous les dons que ses admirateurs lui accordent, malgré l'auréole que voudraient lui tisser certains historiens, il n'en reste pas moins que Matthieu Schinner fut plus un homme d'Etat qu'un homme d'Eglise, et plus un guerrier qu'un prélat. Si l'on pèse sans parti pris dans la balance de l'Histoire, le bien et le mal qu'il a fait, le plateau penche évidemment de ce côté-ci. Le professeur Reinhart a rassemblé une foule de documents pour servir à une histoire complète de Matthieu Schinner. Le professeur Büchi poursuit ce travail de patientes recherches, mais quelles que puissent être les nouvelles pièces à ajouter à celles qui sont déjà connues sur le cardinal de Sion, nous avons l'intime sentiment que leur découverte ne modifiera guère l'impression morale plutôt pénible qui se dégage de cette étrange existence.

1) Certains historiens ont dit qu'il fut emprisonné, d'autres qu'il mourut de la peste.

*emprisonné*



# TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . . Page 1-IX

Avant propos. . . . . Page 1 || La Cour épiscopale. . . . . Page 3

## I. LES CHATEAUX ÉPISCOPAUX

✓ Valère . . . . .	Page 7	✓ Montorge . . . . .	Page 28
✓ Tourbillon . . . . .	» 13	✓ La Batiaz . . . . .	» 31
✓ La Majorie. . . . .	» 20	✓ Louèche. Château des Majors . . . . .	» 33
✓ La Soie . . . . .	» 25	✓ Sierre Vieux. Château Episcopal . . . . .	» 36

## II. CHATEAUX FÉODaux

✓ Saillon . . . . .	Page 41	✓ Naters. Château du Roc . . . . .	Page 75
✓ Saxon . . . . .	» 44	✓ Naters. Tour d'Ornavasso . . . . .	» 77
Brignon . . . . .	» 46	✓ Blandrate à Viège . . . . .	» 80
✓ Grimisuat . . . . .	» 49	✓ Arbignon à Colombey. . . . .	» 84
✓ Granges. Château des Comtes . . . . .	» 51	✓ Loèche. Château des Vidommes . . . . .	» 88
✓ Vex. Tour Tavelli . . . . .	» 52	✓ Vissoie. . . . .	» 91
✓ Grône. Morestel . . . . .	» 54	✓ Sierre. Château des Vidomnes . . . . .	» 93
✓ Chalais . . . . .	» 58	✓ Goubin. . . . .	» 95
✓ Venthône . . . . .	» 59	✓ Conthey . . . . .	» 97
✓ Musot . . . . .	» 61	✓ Anchet. . . . .	» 100
✓ Dala. Louèche . . . . .	» 64	✓ Tour d'Embd . . . . .	» 104
Salquenén . . . . .	» 66	✓ Turtig . . . . .	» 106
✓ Bas Chatillon . . . . .	» 68	✓ Colombey. Châtillon-Larringes . . . . .	» 108
✓ Rarogne . . . . .	» 71	✓ Sion. Tour des Sorciers . . . . .	» 111

## III. CHATEAUX MODERNES

St-Gingolph . . . . .	Page 113	✓ Bernona . . . . .	Page 128
Porte du Sex. . . . .	» 115	✓ Sierre. Château de la Cour . . . . .	» 130
✓ Monthey. Chât. des Gouverneurs . . . . .	» 116	✓ La Souste. Maggheran . . . . .	» 132
✓ St-Maurice . . . . .	» 118	✓ Loèche. Château de Werra. . . . .	» 134
Châblè. . . . .	» 121	✓ Gliss. Château de Georges Supersaxo . . . . .	» 135
Sion. Maison Supersaxo . . . . .	» 123	✓ Brigue. Château Stockalper . . . . .	» 138
Sion. Maison du Diable . . . . .	» 125	Mühlibach. . . . .	» 143
✓ Granges. Château des Tavelli . . . . .	» 127		



Du MÊME AUTEUR :

---

## *Le Valais Pittoresque*

Un magnifique volume in-4°,  
imprimé sur papier de luxe,  
avec 330 photographies dont  
4 planches hors texte repro-  
duites en phototypie. ::: :::

Prix : Broché, Fr. 25.—;  
::: ::: Relié, Fr. 31.—.



# MAISONS RECOMMANDÉES

## DES STATIONS DU VALAIS

### ARDON :

MM. MARTIN & Cie, Fabrique de caractères en bois et meubles d'imprimerie.  
BRUNO & LUGINSBÜHL Fonderie de fer.

### BOUVERET :

HOTEL CHALET DE LA FORÊT, situation unique au bord du lac Léman; séjour de campagne idéal. E. WICKENHAGEN.

### BRIGUE :

GRAND HOTEL COURONNE & POSTE, Maison de premier ordre, ancienne réputation. J. ESCHER, propriétaire.

### FIONNEY :

HOTEL DU GRAND COMBIN, ouvert de fin mai à fin septembre. Même maison : HOTEL DES CRÊTES, CLARENS, ouvert toute l'année.

### GLETSCH :

HOTEL DU GLACIER DU RHONE, Valais 1800 mètres, 300 lits. Même maison : HOTEL PENSION BELVÉDÈRE, route de la Furka, 2200 m. 100 lits. J. SEILER, propr.

### MARTIGNY :

GRAND HOTEL DU MONT-BLANC.  
G. MORAND, propr.

### MONTANA :

PALACE HOTEL, 250 lits; position et vue unique. Sports d'été et d'hiver, Golf links.

### MONTHEY :

CONTAT & Cie, Verrerie de Monthey.  
Société anonyme.

### RIFFELALP :

HOTEL RIFFELALP. HOTEL LAC NOIR, 1200 lits. Tout confort.

### SIERRE :

HOTEL TERMINUS. Situation centrale en face de la gare C. F. F.  
FUNICULAIRE SIERRE-MONTANA, ligne très pittoresque.  
GRAND HOTEL CHATEAU BELLEVUE, ouvert toute l'année, station hivernale, confort moderne.

### ST-MAURICE :

HOTEL DU SIMPLON ET TERMINUS, Vallée du Rhône.  
Famille BRAILLARD, propr.

### VERNAYAZ :

HOTEL-PENSION DU SIMPLON, Situation exceptionnelle, près de la cascade de Pissevache. Téléphone.  
ALBERT KUONEN, propriétaire.

### ZERMATT :

Compagnie des Chemins de fer VIÈGE-ZERMATT-GORNERGRAT. Lignes des plus intéressantes et pittoresques.  
HOTELS SEILER : MONT-CERVIN. — VICTORIA. — MONT-ROSE. — Buffet de la Gare.  
HOTEL DE LA POSTE, maison très fréquentée par les touristes, à 4 minutes de la gare.



## ERRATUM

---

PAGE 1 de la préface, alinéa 2 : Lisez *armoriées* au lieu de *armoiriées*.

PAGE 51, sous l'illustration du Château de Granges, lisez : *Comtes* au lieu de *Comptes*

PAGE 93, ligne 2, lisez *XV<sup>e</sup>* siècle au lieu de *XIII<sup>e</sup>*; même page, supprimez le renvoi \*) au bas de la page.

PAGE 94, 1<sup>er</sup> alinéa, lignes 5 et 10, lisez : *Ferdinand* de Montheis au lieu de *Joseph* de Montheis.

PAGE 131, alinéa 2, ligne 4, lisez : *lieutenant* au lieu de *major*.

Même page, dernier alinéa, ligne 1, supprimez *Aujourd'hui*.

PAGE 138, ligne 4, lisez : 1638 au lieu de 1610.

PAGE 146, renvoi<sup>1)</sup> lisez *empoisonné* au lieu de *emprisonné*.













